Digitized by Google

·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

Gr. Sala 6. N. 33

Digitized by Google

III 6 II 33

Digitized by Google

IRÈNE

UN MARIAGE IMPROMPTU

DEUX VILLES MORTES

Digitized by Google

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

19114

LOUIS ÉNAULT

IRÈNE

UN MARIAGE IMPROMPTU

DEUX VILLES MORTES

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, No 77

1865

Droit de traduction reservé.

A

M. A. MARMONTEL

EN SOUVENIR

DE MA PROFONDE AFFECTION POUR LUI.

LOUIS ÉNAULT.

Square d'Orléans, mai 1865.

Digitized by Google

Digitized by Google

IRÈNE

Digitized by Google

IRÈNE.

I

C'était vraiment un beau jeune homme et un fort élégant officier que le comte George-Alexis Médine. Dans ce régiment d'élite des chevaliers-gardes de l'empereur Alexandre Ier, pour lequel on avait cueilli la plus brillante fleur de la noblesse russe, il n'y avait point un sous-lieutenant qui portât la cuirasse d'or avec plus d'aisance, ou qui eût plus grand air sous le casque surmonté de l'aigle à deux têtes.

Dans cette vaste agglomération appelée le peuple russe, composée de tant de races diverses, rapprochées mais non confondues, et qui, s'étendant de

l'extrême nord de l'Europe jusqu'à ces lointaines régions de l'Asie où le soleil se lève, comprend bientôt la moitié du monde, on rencontre une nombreuse variété de types humains : au bas de l'échelle, le Kalmouck, aux pommettes élargies, au nez qui s'écrase, à l'œil qui se relève; au sommet, le profil grec, ciselé dans un marbre vivant, classique comme un camée, pur comme une tête de Phidias, charmant comme un visage de Praxitèle, qu'animerait le souffle de la passion moderne.

Entre les plus beaux, Alexis Médine était beau. Il y avait dans sa personne je ne sais quel mélange des grâces du midi et du charme profond du nord; son œil, taillé en amande, unissait à la forme de l'Asie la couleur de l'Europe; sa bouche, ombragée d'une moustache soyeuse, avait la fraîcheur rosée d'une bouche d'enfant, et ses dents, quand il souriait, éclairaient son visage. Il y avait en lui quelque chose de sympathique qui prenait et retenait. Ajoutez je ne sais quelle vague mélancolie et quel détachement superbe des choses d'ici-bas, qui lui donnaient l'air de traverser la vie sans y prendre garde, en homme désintéressé de tout ce qui occupe et de tout ce qui passionne le troupeau vulgaire. La mélancolie, cette pâle fille des âmes malades, n'élit point d'ordinaire domicile chez les chevaliers-gardes. Ces messieurs ont l'agréable habitude d'envisager l'existence avec une philosophie plus

pratique et plus gaie. Aussi les aimables camarades du comte Médine lui faisaient volontiers une guerre d'épigrammes; ils prétendaient qu'il était amoureux d'une étoile, et ceux qui avaient de la littérature le surnommaient Tristan, Amadis de Gaule et beau Ténébreux. Alexis les laissait dire, et de ce qu'ils disaient ne prenait nul souci. Cette réserve discrète, qui parfois devenait un peu hautaine, ne réussissait point à lui faire d'ennemis. Elle paraissait si naturelle qu'il fallait bien la lui pardonner. Il y a des privilégiés de la destinée, en qui tout est bien; au besoin, ils feraient des qualités avec leurs défauts.

Le général qui commandait les chevaliers-gardes avait subi la fascination commune. Médine était son favori; il veillait sur lui, et, à plus d'une reprise, il avait déclaré qu'il entendait se charger de son avenir militaire. Certaines gens, qui se prétendaient bien informés, avaient une manière à eux d'expliquer cette bienveillance extrême : ils disaient que la mère d'Alexis avait été très-séduisante, et le général très-séduit. Mais ils le disaient tout bas.... que ne dit-on point d'ailleurs?

Tout à coup, cependant, la santé du comte Alexis parut attaquée profondément, et, comme si la source de la vie tarissait en lui, on le vit sans cause apparente languir et dépérir, rappelant ainsi à l'esprit les belles et touchantes images des poëtes, qui

comparent ces jeunesses mourantes aux fleurs dont le fer a touché la racine, et qui penchent lentement leurs têtes flétries.

Le général portait à Médine un intérêt trop sincère pour tarder bien longtemps à s'apercevoir de ces symptômes : l'affection rend clairvoyant. Ce fut avec une sollicitude presque paternelle qu'il suivit les progrès du mal; bientôt il essaya de le combattre par les soins les plus habiles et les plus dévoués du meilleur médecin de Pétersbourg.

Quelquefois la médecine peut beaucoup; d'autres fois elle ne peut rien. Avec Alexis elle se trouva impuissante. Elle eut du moins la bonne foi de l'avouer.

« Je crois que l'air de la ville ne vaut rien à votre protégé, dit l'homme de l'art à l'homme de guerre. Il faudrait lui faire changer de climat. S'il doit guérir, il guérira tout seul.... mais sous d'autres cieux. Quant à moi, je vois bien que je ne lui serai guère utile. Mais voulez-vous un avis sincère? Obtenez-lui un congé.

— Un congé? pas davantage! comme vous y allez! un congé! Rien ne vous coûte, à vous autres, et vous ordonnez sans vergogne du rôti et du vin de Bordeaux à un pauvre diable qui n'a pas de pain.... Un congé pour un chevalier-garde ne s'enlève pas ainsi du jour au lendemain, il faut un arrêté du ministre : c'est presque une affaire d'État!

Il n'est pas moins difficile de sortir du régiment que d'y entrer.

— Mettons que je n'aie rien dit, et laissons-le mourir un peu, fit le médecin, avec l'insouciance fatalement acquise par ceux que leurs habitudes ou leur devoir, en les mettant chaque jour en présence de la mort, instruisent si vite à regarder la vie humaine comme bien peu de chose. Un de perdu, cent de retrouvés! ajouta-t-il en jouant avec les breloques de sa montre. Grâce à Dieu, il ne manque point dans notre sainte Russie de beaux jeunes gens capables de chausser l'éperon des chevaliers-gardes. Adieu, mon général!

— Adieu, sans cœur! »

Le médecin disparut.

« Je ne puis pourtant pas le laisser mourir ainsi, sans rien essayer, murmura le général, en arpentant de long en large son cabinet; ce n'est pas là ce que j'ai promis à sa pauvre mère!... Il doit y avoir quelque chose à faire.... Mais quoi? »

Dix minutes plus tard, Alexis entrait à son tour chez le général, qui l'avait envoyé chercher.

« Eh bien! comment allons-nous ce matin? demanda celui-ci au jeune officier.

— Très-bien, mon général, je vous rends mille grâces.

— Heu! très-bien? je me permettrai d'en douter tant que je vous verrai ces pâles couleurs.... et cette

petite toux! croyez-vous qu'elle soit d'ordonnance? Mais qu'avez-vous donc?

— Je ne sais; un peu de fatigue. Ce ne sera rien!

— En attendant, et jusqu'à nouvel ordre, je vous dispense du service. J'arrangerai l'affaire; vous n'avez pas à vous en mêler. Seulement, j'entends qu'à partir de demain vous alliez, tous les matins, respirer l'air pur dans les jardins de la Tauride[1].

— Les jardins de la Tauride! mais, mon général, vous savez bien qu'ils ne sont pas ouverts au public!

— Est-ce que, par hasard, vous êtes le public, vous autres, messieurs des chevaliers-gardes? Voici d'ailleurs qui répond victorieusement à votre objection. »

Tout en parlant, le général tira de ses papiers une carte, qu'il présenta au jeune officier. Cette carte n'était autre chose qu'un permis de promenade dans les jardins de la Tauride, faveur très-difficile à obtenir, et que l'on a vu plus d'une fois refuser, même à des personnages haut placés.

« Que de bontés! et comment m'acquitter jamais?

— Portez-vous bien, et nous serons quittes! »

1. L'Élysée de Saint-Pétersbourg.

Depuis un grand mois, Alexis souffrait véritablement. Il ne fut donc pas trop fâché de se voir débarrassé de son service pour une semaine ou deux, et dès le lendemain il alla faire sa première promenade à la Tauride.

Digitized by Google

II

Situés à l'extrémité de la ville, loin des affaires et du bruit, les jardins de la Tauride pourraient s'appeler le paradis de Pétersbourg. Rien ne leur manque en effet, ni la grâce du site, ni le charme des aspects, ni l'élégance des édifices, ni la fraîcheur des ombrages, ni la limpidité des eaux, ni ces oiseaux rares, aristocratiques habitants des résidences souveraines, ni même la solitude, qui double le prix des choses, en vous permettant d'en jouir loin des yeux indiscrets.

Ni ce premier jour, ni les deux jours qui suivirent, rien n'attira l'attention d'Alexis. Le plus souvent il n'y avait personne dans ces beaux et vastes jardins, et le jeune comte se trouvait perdu dans leur solitude immense. Parfois, mais bien rare-

ment, quelque promeneuse matinale, suivie d'un couple d'enfants sérieux, l'effleurait de la robe et du regard, et s'en allait plus loin, le laissant seul, vers les endroits abandonnés.

Un matin qu'il était arrivé un peu plus tôt que de coutume, il s'assit pour lire sur un banc, au bord d'une pièce d'eau, dans un recoin délicieux, où il recevait, à travers les feuillages encore clairs des ormes et des bouleaux, la caresse des rayons doux et tièdes d'un soleil d'avril, qui semblait ne luire que pour lui.

Tout à coup il fut troublé dans sa lecture par le tumulte d'un combat furieux que se livraient deux chiens et les cris désespérés de deux femmes appelant à l'envi : « Carlo! Carlo! ici, Carlo! »

Mais leurs voix restaient impuissantes, et la bataille continuait avec des chances funestes pour le cher objet d'une si vive sollicitude. Carlo avait en effet trop évidemment le dessous dans sa lutte contre un mâtin de forte taille, qui avait dû s'introduire par fraude sous les ombrages de la Tauride, au grand dommage de son trop faible adversaire, dont la robe soyeuse avait déjà reçu plus d'une injure.

Voyant l'inutilité de leurs exclamations, dont les adversaires ne tenaient pas le moindre compte, les deux femmes prirent enfin le plus sage parti, et s'approchant du lecteur :

« Monsieur! monsieur! fit l'une d'elles, d'un ton où l'autorité se mêlait à la prière, empêchez donc cette horrible bête d'étrangler mon chien!... Je vous en prie, monsieur! mais voyez donc! elle va l'égorger! »

Alexis ne se le fit point dire deux fois, et, obéissant à l'appel qui lui était adressé d'une façon si pathétique, il se jeta intrépidement dans la mêlée. Il était temps, car l'infortuné Carlo, couvert de sang et d'écume, râlait dans une convulsion qui, sans ce secours opportun, pouvait bien être la dernière. Le chevalier-garde saisit résolûment par la peau du col le féroce vainqueur, que cette attaque imprévue déconcerta, et, avant qu'il eût le temps de se reconnaître, il l'envoya rouler à dix pas de là, hurlant et meurtri.

Carlo, délivré par cette heureuse intervention, se déclara satisfait, et alla lâchement chercher un asile entre les deux femmes.

« Monsieur, dit celle qui avait déjà adressé la parole au comte Médine, vous avez sauvé mon chien, et c'est un grand titre à ma reconnaissance. J'avoue que j'ai la faiblesse de tenir à ce pauvre animal, et, sans vous, il ne me resterait plus qu'à lui faire bâtir un mausolée. Merci encore. »

Tout cela fut fort bien dit, avec l'aisance courtoise d'une grande dame et la grâce d'une femme charmante.

« Je suis trop heureux, madame, fit Alexis en s'inclinant, d'avoir pu vous rendre ce léger service. C'est un joli animal! » ajouta-t-il en admirant, comme un connaisseur qu'il était, les formes pures, élégantes et aristocratiques — il y a aussi une aristocratie dans les chiens — de son aimable protégé, dont il caressait la tête fine, noire et lustrée, marquée de deux taches de feu, très-heureusement placées au-dessus de chaque œil.

Carlo, de son côté, comme s'il eût voulu, en chien bien appris, remercier son sauveur, tournait vers lui la flamme humide de ses regards, pleins de douceur et d'affectueuse sympathie.

« Ah ! il a laissé son collier dans la bataille, » dit l'autre femme, qui n'avait pas encore parlé.

Alexis se retourna, fit quelques pas, et, comme s'il eût dû ce jour-là réussir en toute chose, il retrouva bientôt dans le sable l'objet réclamé.

Le collier de Carlo était une sorte de gourmette, aux lourds anneaux d'or massif, dont l'agrafe était ornée d'un magnifique saphir.

« Si j'en juge par le collier, le chien a du prix, » murmura l'officier en revenant vers les deux femmes.

« Voulez-vous me permettre d'essayer de le remettre, demanda-t-il à celle qui paraissait la maîtresse de Carlo.

— Volontiers. »

Pour être plus à l'aise il ploya un genou, pendant qu'elle, de son côté, se baissait un peu, tenant la tête du chien impatient. Dans le groupe qu'ils faisaient ainsi, le jeune homme avait l'air d'être à ses pieds. Soit trouble, soit maladresse, il mit le temps à sa besogne, et ce ne fut qu'après deux ou trois tentatives, et non point sans que ses doigts eussent rencontré les doigts d'une autre main, qu'il parvint à refermer l'agrafe.

Bien qu'à présent ce ne fût plus nécessaire, il restait toujours à genoux.

L'inconnue lui dit doucement :

« Relevez-vous, monsieur. »

Pour la première fois leurs regards se rencontrèrent; pour la première fois aussi, le comte Médine, bien qu'il eût toujours vécu dans le grand monde et la bonne compagnie, crut recevoir la révélation de la nature féminine dans ce qu'elle a de supérieur. C'était bien la femme dans toute sa séduction et dans tout son charme.

Sa première jeunesse avait passé fleur. Il n'y en a, comme on sait, que pour un déjeuner de soleil. Mais elle était dans tout l'éclat de la seconde, la seule qui ait une durée sérieuse, et que certaines femmes ont, du reste, l'art de prolonger presque indéfiniment.

Elle avait trente ans à peine; mais, toutefois, il

ne faut point oublier que Médine n'en avait que vingt-deux, et qu'à ce moment de la vie, une telle différence d'âge, quand elle est en faveur de l'homme, prend tout de suite une véritable importance. Cependant, que d'avantages réunis pour compenser cette seule infériorité. La taille était pleine de majesté; superbe le port de tête; irrésistible le sourire. Mais sa vraie beauté résidait dans ses yeux, qui avaient une expression de douceur et de grâce infinie : la coupe de la paupière était pure et nette, l'œil long et très-bien fendu, avec un regard si mobile qu'il donnait à la prunelle des teintes chatoyantes et changeantes qui, dans la même minute, parcouraient toute une gamme de tons depuis le vert du serpent jusqu'au noir de la gazelle. Ajoutez un son de voix d'une douceur exquise et pénétrante, et qui caressait l'oreille en même temps que la pensée exprimée par elle caressait l'âme. Ce timbre avait quelque chose de si délicieux que l'on eût pris plaisir à l'entendre, même dans une langue étrangère : c'était une belle musique qui n'avait pas besoin de paroles pour plaire.

Médine se releva et se tint debout devant elle. Elle lui offrit alors de nouveau tous ses remercîments, et s'informa, avec la plus aimable sollicitude, des résultats que le combat pouvait avoir eus pour lui.

« Hélas! répondit le comte, plaignez-moi, ma-

dame; je n'ai pas même eu la chance de recevoir une égratignure en votre honneur.

— Tant mieux! dit-elle, autrement je ne me serais point pardonné mon indiscrétion. »

Cette conversation, amenée par le seul hasard entre deux personnes inconnues l'une à l'autre, devait nécessairement se borner à un échange de politesses vagues, et déjà la femme faisait au jeune homme un signe de tête qui lui indiquait assez clairement la fin de son audience, quand Alexis, qui avait déployé dans l'action une énergie au-dessus de ses moyens, devint tout à coup si pâle qu'on eût pu croire qu'il allait se trouver mal.

« Mon Dieu! monsieur, qu'avez-vous? fit la maîtresse du beau Carlo avec une vivacité extrême, et en touchant son bras, par un geste aussi rapide qu'involontaire. Est-ce que vous souffrez.... beaucoup?

— Non! pas beaucoup, répondit le jeune homme, qui venait de porter son mouchoir à ses lèvres; un peu de fatigue, dont je ne m'apercevrai plus dans un instant.... Ma santé a été quelque peu dérangée ces jours passés, et je ne vaux pas encore grand'-chose. »

Comme il parlait ainsi, un éblouissement lui survint, et ce fut en chancelant qu'il regagna son banc où il s'assit.

Les deux femmes se tinrent un moment immo-

biles devant lui, incertaines, ne sachant que faire et se consultant du regard. L'inconnue, nous ne pouvons encore lui donner d'autre nom, offrit son flacon de sels, que Médine respira fortement et à plusieurs reprises.

Les couleurs revinrent peu à peu sur ses joues, et avec une simplicité de bon goût, en homme qui craint surtout d'être importun, il s'excusa de ce qu'il appela lui-même une prédisposition nerveuse aussi fâcheuse que ridicule.

L'inconnue paraissait toujours inquiète : on voyait bien qu'elle ne savait elle-même à quel parti s'arrêter; ses irrésolutions se lisaient sur son visage, mêlées à une sympathie touchante, vraiment émue.

« Oh! vous êtes bonne! lui dit le comte en cherchant ses yeux.

— Je voudrais l'être! répondit-elle simplement; mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit. Comment vous trouvez-vous?

— Mieux! Je dirais tout à fait bien, si ce mot-là ne devait pas vous faire partir.

— C'est vrai, dit-elle, et vous avez raison de me rappeler ce que je n'ai pas le droit d'oublier. Il faut que je parte! Que Dieu vous garde! »

Il voulut se lever.

« Restez! dit-elle en souriant; à la Tauride on ne se reconduit pas. »

Son dernier regard enveloppa Médine tout entier, et elle se retira suivie de sa compagne.

Alexis restait immobile sur son banc. Elle ne parlait plus, et il l'écoutait encore; elle avait déjà fui, et il se demandait si vraiment elle n'était plus là.

Elle s'en allait cependant, lentement, et avec une grâce suprême de désinvolture, et une rare élégance de démarche, laissant insoucieusement traîner après elle les longs plis de sa jupe sombre sur le sable des allées. Enfin elle disparut. Médine retrouva sous sa main le livre commencé, mais il ne reprit pas sa lecture. Il sentait trop bien qu'il ne lui accorderait plus maintenant qu'une attention distraite. C'est qu'une seule chose, en effet, le préoccupait en ce moment : la réponse à la question que tout autre homme se serait faite à sa place :

« Quelle est cette femme? »

Il paraît que cette réponse était aussi difficile que la question était naturelle; car aucune des suppositions qui se présentèrent à son esprit n'eut le pouvoir de le satisfaire. Une seule chose était certaine et victorieusement démontrée pour lui, c'est qu'il avait rencontré une personne accomplie; que cette personne devait appartenir au meilleur monde, quoiqu'il ne l'eût jamais vue nulle part, et qu'avec son air d'aventure, le hasard,

qui les avait rapprochés, n'avait rien qui lui déplût.

« Il est assez probable, ajouta-t-il au bout d'un instant, que nous ne devons plus nous retrouver; elle aura soin maintenant de garder son chien. Il paraît que je lui ai rendu service : elle m'a remercié; nous sommes quittes; tout est fini. Le plus sage est de n'y plus penser. »

Quand un homme, — un homme très-jeune surtout, — ou très-vieux, les extrêmes se touchent en ce cas-là, — se dit en parlant d'une femme : Je ne veux plus y penser, il y a gros à parier qu'il y pensera. Ce fut là précisément ce qui arriva au chevalier-garde. Tout le reste de la journée, il fut sous l'empire d'une préoccupation absorbante.

« Allons! se dit-il en riant de lui-même, et de la meilleure foi du monde, il paraît que j'y pense encore! Vous verrez qu'il faudra que je dorme là-dessus pour l'oublier tout à fait. »

Il dormit — mais mal — et, au lieu d'oublier, il rêva.

Le lendemain, en se réveillant, il retrouva l'image de l'inconnue au fond de sa pensée, plus vive encore, et plus nette, et plus brillante. Tout en l'étonnant, cette persistance d'une impression qu'il croyait fugitive ne lui déplut point.

« Eh bien! se dit-il, je ne pensais à personne, et je n'en étais pas plus gai; quand je penserais à

quelqu'un un jour ou deux, où serait le mal? est-ce qu'*elle* retournera ce matin à la Tauride? Il ne serait pas impossible que son beau Carlo eût besoin de prendre l'air. Eh! mais, après tout, si je tiens tant à le savoir, il me semble qu'il y a un moyen tout simple de l'apprendre, — c'est d'aller moi-même au jardin. Les chemins sont ouverts. »

Il y alla, en effet; il y alla même de meilleure heure que d'habitude. Est-ce que, la veille, elle n'était point arrivée avant lui? Tout d'abord, en sortant, il avait marché lentement; puis il avait hâté le pas. Il arriva tout hors d'haleine, et fut obligé de s'arrêter quelques instants devant la grille. Enfin il entra. Au loin, ses yeux parcouraient les longues perspectives; ils sondaient les détours des fuyantes allées; ils perçaient les massifs profonds. Nulle part il n'aperçut celle qu'il cherchait partout. Elle n'était point à la Tauride. Tout le jour, il erra comme une âme en peine, et ne se retira que le soir, presque chassé par les gardiens, qui commençaient à trouver ses allures suspectes.

« Sans doute elle n'était venue là qu'en passant! murmura-t-il au moment où la grille se referma derrière lui. A son aise! Il est bien probable que je ne la reverrai pas.... qu'est-ce que cela peut me faire? et à quoi bon la revoir? »

Il n'en était pas moins piqué au jeu, et vivement

surexcité par ce petit désappointement. L'impossible semblait se mettre entre elle et lui. Mais, comme toutes les natures nerveuses que l'obstacle irrite et que la difficulté aiguillonne, l'impossible était précisément ce qu'il voulait.

Il retourna le lendemain à la Tauride, et le surlendemain il y retourna encore, mais toujours inutilement. L'inconnue ne reparaissait point. Alexis ne fut pas sans en éprouver quelque ennui. Mais, si l'impression qu'il avait reçue était vive, elle n'était point cependant assez profonde pour troubler une vie. Elle ne pouvait qu'accentuer davantage en lui, pour un temps, la note mélancolique; après quoi, sans nul doute, la raison et le bon sens reprendraient leur empire.

« Il faut savoir se consoler de ce qu'on ne peut empêcher, se disait-il, en s'encourageant lui-même à la résignation; est-il donc si difficile de prendre son parti de ne la plus voir?... elle aura traversé ma vie comme un fantôme.... dans quelques jours je me persuaderai que je ne l'ai pas vue, mais que je l'ai rêvée. »

Quand il s'était bien répété tout cela, Alexis relevait sur sa joue pâle le bout de sa fine moustache brune, et il ajoutait :

« Des espérances et des désillusions, voilà donc toute la vie! Allons boire du lait de chèvre! »

III

Six jours après cette première, ou, pour parler plus exactement, cette unique rencontre, le comte Médine se retrouvait, un matin, dans le jardin de la Tauride. Il était assis sur le même banc, occupé à lire le même livre, les poëmes d'Ossian, dont s'étaient engoués tous les salons de l'Europe.

Peut-être les dispositions morales dans lesquelles il se trouvait en ce moment l'avaient-elles rendu particulièrement accessible à l'émotion exaltée et enthousiaste que faisaient naître en plus d'un jeune cœur ces amours ardentes, passionnées et héroïques, des rois de la mer et des belles princesses qui passaient au clair de lune sur les bruyères d'Écosse, œil rêveur et cheveux dénoués.

Quoi qu'il en fût, il se livrait tout entier à la pensée du poëte, et, avec lui, il oubliait le monde.

Tout à coup il sentit quelque chose de soyeux se poser sur ses genoux, et une tiède haleine passer sur ses mains. C'était Carlo, le bel épagneul sauvé par lui, Carlo qui, par de petits cris joyeux et le frétillement de sa queue traînante et fourrée, s'efforçait d'attirer son attention et d'obtenir l'aumône d'une de ses caresses.

Alexis releva vivement la tête, et, à quelques pas devant lui, il aperçut celle que déjà il n'espérait plus revoir.

Comme s'il lui avait pris fantaisie de se mettre en frais de coquetterie pour lui, la belle promeneuse portait ce jour-là une toilette de matin d'une élégance et d'un goût irréprochables. Tout en jouant avec les franges d'une ombrelle en moire mauve, aux reflets chatoyants, elle le regardait, calme, souriante, heureuse, rajeunie, comme si pendant l'absence, qui lui avait paru si longue et si cruelle, à lui, une pensée de bonheur avait habité son âme.

Alexis, pour la reconnaître, n'eut pas besoin de la regarder à deux fois; c'était bien elle, avec l'ovale un peu allongé de son visage, avec ses yeux glauques, tantôt voilés, tantôt perçants, avec ses beaux cheveux, d'un blond si franc et si lumineux qu'ils auraient fait pâlir l'or.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, Médine bondit sur ses pieds, et se trouva chapeau bas devant elle, la tête légèrement inclinée, dans une attitude où se peignaient tout à la fois le plaisir et le respect. Il lui venait à l'esprit tant d'idées en même temps qu'il ne trouvait pas de mots pour les rendre — et qu'il se taisait. Ce fut l'inconnue qui parla la première.

« Vous voyez, monsieur, dit-elle avec un sourire aimable, que les chiens ont aussi la mémoire du cœur : quand le mien vous a reconnu, je n'ai pu le retenir; il a fallu qu'il vînt vous remercier.

— C'est moi, madame, qui lui redois maintenant, puisque c'est grâce à lui que j'ai le bonheur de vous revoir, répondit le chevalier-garde, en essayant de cacher son émotion sous un ton de galanterie légère.

— Il est probable, en effet, que s'il ne vous eût trouvé.... »

Elle n'acheva pas sa réponse, et ne le regarda point.

« Vous ne m'eussiez point cherché.... oh! je le savais bien, madame, et il était inutile de prendre la peine de le dire, fit Médine, d'une voix où il y avait comme un secret reproche. Mais en se rapprochant un peu d'elle : Je sens si bien, continua-t-il, que je n'ai rien fait pour mériter le bonheur que m'eût donné votre présence.... volontaire!

— Mais c'est peut-être déjà quelque chose à mes yeux que de l'avoir désirée....

— Oh ! s'il en est ainsi, croyez-le bien, madame, je l'ai désirée, en effet, et de toute l'ardeur de mon âme ! »

Médine avait jeté cette petite phrase avec un véritable élan de passion, et il l'avait accompagnée, en guise de commentaire, d'un regard où s'allumaient déjà trop de feux.

Les yeux d'émeraude de la femme blonde se fixèrent sur les siens si paisibles, si froidement maîtres de leur rayonnement, si voisins déjà de la sévérité, que le jeune comte presque interdit s'arrêta en murmurant :

« Pardon, madame ! »

Le regard de l'inconnue désarma aussitôt, et sa bouche, à l'instant même, retrouva son sourire.

Alexis s'aperçut alors que la personne dont elle était accompagnée n'était plus celle qu'il avait remarquée le premier jour. Celle-ci était beaucoup plus jeune. A ses cheveux d'un blond pâle, à ses yeux d'un bleu clair, à son teint,— du lait sur lequel on aurait semé des roses, — on reconnaissait tout de suite une fille de cette poétique et sentimentale Allemagne qui, depuis cent ans, a fourni tant d'héroïnes au roman. Bien qu'elle eût la tenue et la mise d'une femme du monde, il y avait dans son air, comme dans son attitude, une nuance accentuée

de déférence et de respect, qui, entre les deux femmes, semblait marquer les rangs et créer des distances.

Elle demeurait, sans aucune affectation, à quelques pas du groupe que formaient en ce moment Médine et son inconnue toujours debout, à portée du regard, mais non de la parole, pour peu qu'il leur plût de parler bas.

« Si nous marchions un peu ? demanda celle-ci au jeune homme, avec un abandon plein de confiance. »

Pour toute réponse, Alexis offrit son bras.

Elle refusa d'un petit signe de tête, et ils marchèrent l'un près de l'autre, doucement, à pas lents, sur le sable d'or des allées, entre la pièce d'eau aux bords capricieux et un massif d'arbustes rares, au pied desquels croissaient toutes sortes de belles fleurs émaillant le velours vert du gazon.

Comme le premier jour, c'était encore une adorable matinée de printemps : les hirondelles volaient, en poussant de petits cris joyeux, dans l'azur et la lumière ; de tous côtés chantaient les buissons en fleurs ; partout, dans la nature, c'était la fête de la jeunesse et de l'amour.

« Comme je vous remercie d'être venue !.... quoique vous ne soyez pas venue pour moi, fit tout à coup Médine en lui jetant un regard de côté.

— Mon Dieu ! dit-elle, tandis qu'elle arrachait

d'une main distraite une branche de chèvrefeuille, je venais à la Tauride avant de vous connaître, et je ne crois pas que vous ayez la prétention de m'en fermer l'entrée....

— Vous savez bien que non ! répliqua-t-il avec une naïveté qui la fit sourire.

— Bon ! voilà qui me rassure ! à présent, je reviendrai tous les jours.... pour peu que cela me convienne !

— Vous me le devez un peu, pour cette longue semaine que j'ai passée à vous attendre.

— Pourquoi m'attendiez-vous ?

— J'avoue que rien ne m'y autorisait.

— Eh bien ! c'est ce qui vous trompe, reprit-elle avec assez de vivacité.... Vous vous êtes exposé pour moi, vous avez même fait un violent effort qui pouvait compromettre votre santé. C'était bien le moins que je m'inquiétasse un peu de vous.... J'aurais voulu faire prendre de vos nouvelles.... mais je ne savais où en trouver.... et je ne dis point que je ne serais pas venue vous en demander moi-même sur le théâtre de vos exploits.... si....

— Quoi donc ?

— Si j'avais pu....

— Si vous aviez pu ! Vous n'êtes donc pas libre ?

— Hélas ! est-ce qu'une femme est jamais libre ?

— Ah ! »

En même temps que cette exclamation presque

douloureuse échappait au jeune homme, un nuage couvrit son front. L'inconnue nota au passage tous ces symptômes des émotions intérieures d'Alexis. J'oserai même dire qu'ils ne parurent point lui déplaire, car, lorsqu'elle reprit la parole, il y avait dans sa voix comme un accent de bonté attendrie.

« Mais vous, dit-elle, sans doute pour donner à la conversation un tour moins intime, comment se fait-il que vous soyez ici? Les jardins de la Tauride ne sont pas publics, et l'on n'en obtient que très-difficilement l'entrée.

— Il est vrai; mais je la dois à l'obligeante intervention de mon général.

— Oui! Je vois que vous êtes militaire, tant mieux! »

Alexis ne put s'empêcher de sourire.

« Je suis aux chevaliers-gardes, poursuivit-il.

— Beau régiment! et vous vous appelez?

— Comte Alexis Médine.

— Je connais ce nom : il a été bien porté. Quel grade?

— Ah! voilà! sous-lieutenant.

— Il faut bien commencer : vous êtes si jeune!

— Mais non! vingt-deux ans!

— Vingt-deux ans.... et vous vous plaignez! je ne sais pourquoi, mais je m'imagine que vous avez de l'avenir : avez-vous aussi des protections?

— Beaucoup plus que de mérite.

— Vous avez du moins de la modestie.

— Je me connais.

— Et sur qui comptez-vous principalement?

— J'ose me croire assez bien vu du général qui nous commande. C'est lui qui m'a obtenu cette permission pour la Tauride....

— S'il n'a fait que cela pour vous!

— Oh! je le défie de faire davantage, » répliqua le chevalier-garde en jetant à son interlocutrice un coup d'œil assez significatif.

Elle haussa les épaules, et secoua la tête en souriant doucement.

« Il me semble, dit-elle, que vous êtes un peu fou.

— Je suis, du moins, bien près de le devenir.

— Je ne vous le conseille pas, c'est fort triste.

— A moins que l'on ne soit deux à l'être.... car alors la folie s'appelle du bonheur! »

Elle ne répondit rien, mais elle tira son gant, avec une lenteur nonchalante, et pendant que Médine admirait la plus belle main qu'il eût jamais vue, elle regarda l'heure à une montre microscopique qu'elle portait dans le chaton d'une bague enrichie de diamants.

« Adieu, dit-elle, il faut que je parte.

— Déjà?

— Il le faut!

— Mais vraiment, ce ne sont pas des promenades

que vous faites; ce sont des apparitions. Restez encore un peu....

— Non.

— Je vous en supplie.

— Écoutez : quand je dis : Il faut, c'est qu'il faut! N'essayez donc pas de me retenir. Je vous en préviens une fois pour toutes. »

Ceci eut peut-être le tort d'être dit avec un peu de sécheresse et de hauteur. Une expression de vive contrariété se peignit sur le visage de l'officier; mais il ne répliqua rien. L'inconnue fut plus touchée de ce regret silencieux qu'elle ne l'eût été d'une plainte ou d'un reproche.

« Je reviendrai quelquefois, dit-elle en regardant le bout de ses pieds. Oh! pas souvent.... du moins pas tous les jours.... Il ne faut pas s'y accoutumer!... Eh bien! vous ne dites rien, monsieur? vous n'êtes pas encore content, peut-être?

— Moi? content? je ne sais! Je sens que je vous adore! voilà tout!

— Si vous croyez que ce soit le moyen de me faire revenir.... tenez, monsieur, j'aime mieux vous parler franchement : il ne faut pas m'adorer. Il ne le faut ni pour vous ni pour moi.... C'est à peine s'il est permis de m'aimer un peu....

— Oh! un peu, cela doit être bien difficile.

— Vous êtes flatteur comme un Français! nous nous fâcherons.... Adieu!

— Laissez-moi vous reconduire jusqu'à la grille...

— A quoi bon ?

— Ce sera autant de gagné !

— Non ! je vous le défends ! » répliqua-t-elle assez vivement, et en reprenant tout à coup la note impérieuse que le chevalier-garde avait remarquée déjà, et qui faisait un si étrange contraste avec la douceur habituelle de son organe pénétrant, et le charme exquis de ses façons.

Alexis ne put s'empêcher de laisser voir un étonnement mêlé de tristesse.

« Cela vous fait tant de peine? demanda l'inconnue, dont la voix avait repris tout à coup ses inflexions caressantes.... Mais pourquoi? quelques minutes de plus ou de moins.... qu'importe?

— Oh ! tout importe? Mais c'est surtout la manière dont vous avez dit cela....

— Eh bien ! oui, répliqua-t-elle avec son sourire enchanteur et son plus doux regard; eh bien ! oui, je conviens que j'ai très-mal dit.... Voyons ! cela vous suffit-il, ou exigez-vous quelque chose encore ?

— Exiger? moi de vous? Jamais ! vous le savez bien ! Tenez, madame, j'ignore qui vous êtes, je ne puis m'expliquer l'empire que, tout d'un coup, vous avez pris sur moi ; mais je sens qu'à présent mes joies comme mes douleurs ne peuvent plus me venir que de vous ! »

Elle ne répondit rien, mais ses yeux profonds cherchèrent ceux du jeune homme, comme si elle eût voulu lire dans son âme. Sans doute, le résultat de cette investigation lui parut satisfaisant, car elle effleura légèrement du bout de son éventail le bras du chevalier-garde en lui disant :

« Je reviendrai demain ! »

Elle partit.

Immobile à la même place, il la regardait s'en aller, comme il avait déjà fait une fois, admirant cette démarche qui la faisait ressembler aux jeunes déesses, quand, aux premiers jours du monde, elles apparurent aux yeux éblouis des hommes.

Une fois qu'il se trouva bien seul, Alexis reconnut sans peine que l'énigme au milieu de laquelle il vivait depuis quelques jours, au lieu de se dénouer, devenait plus inextricable encore. Il n'avait point de données nouvelles pour la résoudre, et celles qu'il croyait posséder lui paraissaient insuffisantes : elles l'étaient en effet. Il n'osait même plus se permettre de suppositions, tant il sentait qu'elles ne s'appuyaient sur rien. Arrivé à un certain âge, quand il a perdu sa confiance sereine dans les autres, quand sa lutte avec la vie l'a rendu moins bon, l'homme se résigne difficilement à ignorer quelque chose de la femme qui l'occupe ou qui le préoccupe. La jeunesse est plus indulgente, et par cela même plus heureuse. Quand elle aime, il lui suffit

d'aimer, et le comte Médine était jeune, et il aimait.... Oui, déjà! Il aimait naïvement, dans la simplicité de son cœur, un peu trop vite peut-être, et avec une certaine imprudence, je n'en disconviens pas; s'abandonnant tout entier à l'impression vive du moment, et se livrant sans réserve sur la foi de ses pressentiments. Il y avait dans l'inconnue quelque chose de grave et de sérieux qui le rassurait. Les femmes qui vivent dans une certaine sphère sociale ne courent pas légèrement les aventures; elles écoutent parfois leurs passions et suivent leur cœur; mais elles veulent recevoir, et elles donnent elles-mêmes des garanties. D'ailleurs, dans le cas présent, toutes les apparences étaient favorables. Si grande qu'eût été sa facilité à donner suite à une rencontre que le hasard seul avait commencée, il n'avait noté ni une parole ni un geste qui pût l'autoriser à concevoir d'elle une opinion le moins du monde défavorable. Il la jugeait avec son cœur, comme un raffiné l'eût jugée avec son expérience ou son esprit.... Mais que parlons-nous de juger? Médine ne jugeait pas.... il sentait et il aimait....

Le chevalier-garde rentra chez lui le cœur joyeux en se disant :

« Elle reviendra demain, demain je la reverrai! »

Il en était sûr, car il ne pouvait se permettre de douter de sa parole.... et en amour cette certitude du revoir n'est-elle pas tout.... ou presque tout?

Le lendemain, à peu près à la même heure que la veille, l'inconnue reparut en effet au jardin de la Tauride, et Médine, quelle que fût sa fébrile impatience, n'eut pas du moins à souffrir trop longtemps le supplice de l'attente. Chose étrange ! lui qui ne vivait plus qu'en elle et par elle, lui qui sentait qu'elle pouvait, rien qu'avec un regard, soulever en lui des tempêtes, à peine la voyait-il approcher, à peine avait-il entendu le son de sa voix que déjà il se sentait plus calme.... tant il y a d'apaisement dans un sentiment sincère et profond. Elle-même, au contact de cette franche et loyale jeunesse, semblait se reprendre joyeusement à la vie. La joue pâle avait retrouvé des couleurs; la ligne de bistre autour de l'œil était moins sombre et moins large ; la poitrine, plus facilement soulevée, aspirait l'air parfumé du jardin avec un sentiment de bien-être nouveau.

Rien qu'à la voir venir, Médine s'aperçut de tout cela ; il crut même un peu qu'il en était la cause, et il en fut heureux.

Elle était accompagnée de la même jeune femme que la veille; celle-ci, aussitôt qu'elle aperçut le chevalier-garde, ralentit un peu le pas, en personne bien apprise et stylée d'avance, qui comprend à demi-mot, et qui sait qu'elle doit être là comme si elle n'y était pas. La glace était rompue. On se salua comme d'anciennes connaissances; et

l'on recommença la promenade du jour précédent, le plus naturellement du monde. L'inconnue se montrait de plus en plus confiante; on voyait qu'elle était tout entière au charme de cette intimité naissante.

Ils suivirent un moment l'allée où ils s'étaient rencontrés.

Tout à coup la promeneuse dit à son compagnon :

« Prenons de ce côté. »

Le chevalier-garde ne demandait pas mieux que de se laisser conduire : il la suivit.

Au bout de quelques centaines de pas, ils se trouvèrent dans une partie du jardin, réservée sans doute plus sévèrement encore, car ils n'y rencontrèrent absolument personne. C'était une sorte de parc anglais réunissant tous les agréments du genre, les mouvements de terrain, les ruisseaux jaseurs, les lacs endormis, les cascades bondissant par-dessus les rochers, les rivières serpentines, et les boulingrins, qu'on eût dit des tapis de velours vert, et, çà et là, de petits bouts de forêts vierges. Le tout en miniature, bien entendu.

Près d'elle, lui parlant, la regardant et l'écoutant, Alexis errait avec bonheur dans ce coin du paradis retrouvé. Bientôt, au milieu d'un massif de rhododendrons, de chèvrefeuilles et de lilas en fleurs, ils aperçurent un chalet de l'apparence rustique la plus réjouissante du monde, et qui rappe-

lait assez cette paysannerie enrubannée à la Florian, à laquelle trente ans plus tôt, l'aimable jeunesse de Marie-Antoinette avait, par son exemple et sa grâce, ramené un moment la cour frivole et légère qui se préparait ainsi par des idylles aux drames sanglants de la Terreur.

« Entrons ! » dit l'inconnue en poussant la porte avec le même sans façon et la même aisance que si elle se fût trouvée chez elle.

Alexis, au comble de l'étonnement, traversa sur ses pas une première pièce qu'il n'eut guère le loisir d'examiner, et pénétra avec elle dans une sorte de salon-boudoir, tendu d'une étoffe de Perse à gais ramages, et meublé de chaises et de fauteuils en bambou léger. On voyait dans un coin une étagère avec quelques livres ; au milieu, une table avec des albums ; en face de la fenêtre, dont les jalousies se trouvaient baissées, un grand piano tout ouvert, et portant le nom d'un des premiers fabricants de Vienne.

La jeune Allemande, sans qu'on eût la peine de le lui dire, s'était arrêtée dans le premier salon. Alexis, en allant, sur un signe de celle qui l'avait amené, fermer la porte de communication entre les deux pièces, ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil de son côté. Elle était assise près de la porte d'entrée, un coude sur ses genoux, le menton dans sa main, regardant vaguement du côté des taillis

où les sapins mêlaient aux platanes et aux bouleaux leurs essences résineuses. Au bruit que fit Médine, elle releva la tête en tressaillant, et le chevalier-garde put remarquer dans sa physionomie une expression en même temps douloureuse et craintive.

Dans toute autre circonstance, Alexis, qui était bon, aurait plaint et peut-être essayé de consoler cette jeune mélancolie. Mais nous devons avouer qu'il était en ce moment trop préoccupé de la maîtresse pour prendre bien garde à la suivante. Il s'abandonna donc à ses réflexions moroses, et rentra dans le boudoir.

L'inconnue s'était assise. Elle regarda Alexis qui revenait à elle; d'un léger signe elle lui indiqua un siége à quelque distance. Elle avait dénoué les brides de son chapeau, mais toutefois sans l'ôter. Quoiqu'il fût plus léger que la plume légère qui l'ombrageait, elle le souleva un peu, comme si la marche et la fatigue le lui eussent rendu pesant.

« Tout à fait! » dit Alexis en essayant de le retirer.

Le doigt de l'inconnue se souleva jusqu'à ses lèvres, par un geste de menace enjouée.

« Comme vous voulez, » dit-il d'un ton de résignation qu'il essaya de rendre touchant.

Elle haussa légèrement les épaules, et le chapeau alla rejoindre l'ombrelle et les gants sur le canapé.

« Merci ! » dit Alexis avec son sourire des jours de fête, et il regarda mieux qu'il n'avait pu faire encore cette tête intelligente et fine, couronnée de son diadème de cheveux dorés, et qu'animait en ce moment une vivacité singulière.

Peut-être pour se dérober à cet examen dont l'attention pouvait lui paraître trop passionnée, la jeune femme quitta sa place et alla se mettre au piano.

Ses deux longues mains effilées, un peu amaigries, mais d'un galbe pur et charmant, voltigèrent sur les touches d'ébène et d'ivoire, comme deux papillons blancs sur des fleurs. Rien n'est plus joli que deux jolies mains, se posant sur le clavier, se relevant, redescendant, courant ou s'arrêtant, avec des mouvements tour à tour lents et précipités, mais toujours gracieux. Voir n'engage à rien, et l'on peut toujours se dispenser d'écouter. Alexis, lui, écoutait et regardait, et il ne trouvait point que ce fût perdre son temps. Les deux belles mains étaient aussi des mains habiles.

« Et vous, demanda-t-elle à Médine, est-ce que vous êtes musicien ?

— Mon Dieu ! comme tout le monde ; j'ai chanté un peu.... quand j'étais jeune.

— Alors, vous n'avez pas eu le temps d'oublier ! Ce n'est pas comme moi, » ajouta-t-elle en jetant du côté de la glace un regard furtif.

Alexis surprit ce regard au passage.

« Vous! s'écria-t-il, enhardi tout à coup, et s'emparant d'une de ses mains qu'il porta à ses lèvres avec un mouvement brusque et passionné, vous serez toujours jeune, toujours belle, toujours adorée!

— Voilà ce que je ne permets pas, dit-elle avec beaucoup de calme, mais d'un ton si sérieux qu'il n'était pas possible de se méprendre sur la sincérité de ses paroles. Si vous recommenciez, je ne reviendrais plus. Maintenant, c'est affaire à vous. Voyons! je dis cela pour que vous soyez sage, et non pour que vous soyez triste! Mettez-vous là tout de suite, et chantez-moi quelque chose. »

Il chanta une de ces mélodies russes dans lesquelles revit tout entier le génie mélancolique de cette grande race, et qui sont comme le soupir de son âme. Ces airs nationaux, presque toujours empreints d'une naïveté profonde, valent surtout par le sentiment de celui qui les chante. Ils n'exigent point, comme les morceaux à difficulté, un talent d'exécution hors ligne: l'âme y suffit, pour peu qu'elle soit douée d'une sensibilité juste et vraie. Cette sensibilité nerveuse était peut-être le seul mérite artistique de Médine; mais on ne pouvait, du moins, le lui contester. Il savait bien dire, et ce jour-là il dit bien, avec je ne sais quoi d'ému, d'intime et de pénétrant dans la voix et dans l'accent.

Une ou deux fois, pendant qu'il chantait, elle le regarda avec des yeux qui remerciaient, et, quand il eut fini, elle lui dit :

« Encore! » ce qui est la meilleure manière d'applaudir. Jamais succès n'avait flatté davantage l'heureux chevalier-garde : il était ravi.

« Voilà bien, dit-il, la plus charmante matinée de ma vie!

— C'est vrai?

— Je ne mens jamais.... Je ne saurais pas! »

A voir sa figure ouverte, franche et loyale, on ne pouvait douter en effet qu'il ne fût sincère.

« Eh bien! poursuivit l'inconnue, puisque cette matinée vous a paru si bonne, nous tâcherons de vous en donner quelquefois de pareilles.

— Oh! le plus que vous pourrez! Je me sens si malheureux quand je ne suis plus avec vous!

— Il ne vous faut pas longtemps pour prendre une habitude.

— C'est vrai. Vous m'êtes devenue nécessaire dès que je vous ai connue.

— Vous croyez donc me connaître?

— Comme si j'avais passé ma vie à vos pieds. »

L'heure sonna à quelque horloge du voisinage; elle se leva précipitamment et mit son chapeau sans même se regarder au miroir, ce qui nous permet de supposer qu'elle devait être fort pressée.

« Adieu ! » dit-elle avec un sourire qui devait donner à Médine du bonheur pour le reste de la journée.

Cependant, comme tous les amoureux qui ne trouvent jamais qu'on leur donne assez, pour l'empêcher de passer, il se plaça devant elle en disant :

« Déjà !

— Laissez ! laissez ! je suis en retard !

— Et vous allez être grondée? »

Un nuage glissa sur le front blanc de l'inconnue ; ses sourcils se froncèrent légèrement ; elle secoua la tête.... et ce fut toute sa réponse.

Ce qui se passait en elle eut tout de suite son contre-coup en lui. Mille pensées inquiètes l'assaillirent, et il ne fut pas maître d'un mouvement de dépit et de contrariété visibles.

« Quand vous aurez vécu un peu davantage, dit-elle avec douceur, vous saurez que la vie est plus forte que nous, qu'il faut prendre ce qu'elle veut bien nous donner et ne lui point demander plus. Allons, monsieur, ne soyez point triste ; vous ne devez pas l'être, et je vous le défends....

— J'ai beau vouloir, je n'y puis rien ! en vous voyant partir, je me sens envahi par une invincible mélancolie. Je vous donne ma vie.... toute ma vie ! qu'aurai-je donc de la vôtre en échange ?

— Si vous avez peur de faire un mauvais marché, il vaut mieux.... »

Elle n'acheva pas, mais elle le regarda.

Elle se tenait devant lui, debout, immobile, grande et fière, émue pourtant, et, par cette émotion même, plus belle qu'elle ne lui avait encore paru.

« J'ai tort, dit-il, et je vous demande pardon.... Mais il faut avoir un peu pitié de moi, je suis vraiment bien malheureux....

— Ce n'est pas ce que vous me disiez tout à l'heure.

— C'est que tout à l'heure vous ne vous en alliez pas ! Maintenant vous partez.... Vous me laissez tout seul.... perdu dans un désert.... et je ne sais même pas votre nom !

— Qu'avez-vous besoin de savoir mon nom ?

— Pour vous appeler !

— Vous voyez que c'est inutile. Je viens bien toute seule.

— Dites-le pourtant ! que je sache à qui je pense quand je pense à vous.

— Comment s'appelait votre mère ?

— Catherine, et je l'adorais.... Mais vous comprenez bien, pourtant, que je ne puis pas penser à vous comme je pensais à elle.... Je vous aime autant.... plus peut-être.... mais pas de la même manière.... et je ne vous appellerai jamais comme elle.

— Eh bien ! appelez-moi Irène. Ce n'est peut-

être pas mon nom; mais ce nom-là me plaît, et, quand vous me le donnerez, j'entendrai.

— Merci, chère Irène! dit Alexis dont la voix prit à ce moment les inflexions les plus tendres; merci, chère Irène! répéta-t-il encore.

— A bientôt! à demain! fit-elle avec un beau sourire. Mais, maintenant, partez! il le faut. Nous ne pouvons pas nous en aller ensemble; sortez le premier : il ne serait pas bon que l'on vous trouvât ici. Je prendrai à droite; vous, prenez à gauche!... Allons! vous êtes encore là. »

Le chevalier-garde fléchit un genou devant elle et, baisant le bas de sa robe :

« Irène! je vous adore, lui dit-il, et je veux vous obéir comme à la czarine même : n'êtes-vous pas ma souveraine?

— Va-t'en, fou! » lui dit-elle en le relevant d'une main, tandis qu'elle posait l'autre sur son front, toute pleine de caresses.

Il lui jeta un dernier regard, et, le cœur bondissant, l'âme en proie à cette exaltation enthousiaste qui semble, hélas! le privilége trop exclusif de la première jeunesse et des amours printanières, il s'en alla à travers les jardins, et, sans même retourner la tête, il regagna sa demeure en se redisant à lui-même le nom d'Irène.

Ce jour-là fut un beau jour pour lui. Le bonheur débordait de son âme trop pleine, qui voulait s'é-

pancher.... et ce bonheur, c'était l'amour! l'amour dans ce qu'il a de plus pur et de plus ardent, de plus exclusif aussi et de plus absolu. Non, certes, il n'avait pas menti, lorsqu'il avait dit à cette chère idole : « Je ne vis plus qu'avec vous et par vous! » Il lui semblait en effet que sa vraie vie datait du moment où il l'avait vue, et qu'elle finirait quand il ne la verrait plus. Il nous serait vraiment difficile de raconter tous les rêves qui passèrent à travers ce cerveau troublé, toutes les aspirations qui gonflèrent cette poitrine émue. Nous en appelons à tous ceux qui ont eu vingt ans.... et un cœur! Mais si jamais homme, dans la plus vive effervescence de la jeunesse, goûta l'ivresse soudaine et capiteuse du bonheur, ce fut celui-là plus que personne; car personne n'avait aimé autant que celui-là.

IV

La réaction physique suivit bientôt la révolution morale qui venait de s'accomplir en lui. Les couleurs de la santé s'épanouirent de nouveau sur sa joue ranimée; ses yeux brillèrent d'un éclat plus vif, parce qu'ils s'illuminaient d'un reflet de son âme.

Il devait, pour mille causes, une visite à son général. Il résolut de la lui faire.

« Je n'ai pas besoin de vous demander de vos nouvelles pour en avoir, dit celui-ci en le voyant entrer. Il suffit de vous regarder pour être certain que vous allez mieux.

— Beaucoup mieux, mon général ! fit Alexis que ce début troublait un peu.

— Je crois, continua le bon général, sans y en-

tendre malice le moins du monde, que les jardins de la Tauride valent pour vous les jardins d'Armide. Je n'aurai pas l'indiscrétion de vous demander quels enchantements vous y avez trouvés ; mais je vois avec bonheur que vous y avez bu la santé à la fontaine de Jouvence. Encore un mois de ce régime-là, et vous serez le plus robuste de mes chevaliers-gardes. Oh ! n'ayez pas peur : je vous y renverrai. »

Le sous-lieutenant rougit un peu, et balbutia je ne sais quelle réponse embarrassée, dont le général voulut bien se contenter, et la conversation, scabreuse à son début, glissa bientôt vers des sujets moins délicats.

En sortant de chez lui pour se rendre chez le général, Alexis s'était promis de lui faire part de sa bonne fortune anonyme, et d'obtenir de lui des renseignements qu'il ne pouvait demander à personne. Mais, une fois en sa présence, toute sa résolution l'abandonna, et, avec cette timidité un peu sauvage qui est le propre des jeunes passions, il ne se permit pas même une allusion, et il s'en retourna comme il était venu.

Mais, au milieu même du mystère et du vague dont il était entouré, cet étrange amour n'en avait pas moins pour Médine une séduction et un charme qu'il ne pouvait comparer à rien de ce qu'il avait connu jusque-là.

Cependant les dispenses de service qu'il devait à l'intervention du général allaient bientôt toucher à leur terme, et ce n'était point sans une sorte d'effroi qu'il envisageait la perspective qu'ouvraient devant lui les rigueurs de la discipline et les exigences du service. Plus de ces promenades matinales, dont le souvenir charmait sa journée entière; plus de ces rencontres, qui, pour être attendues, n'en avaient pas moins un air d'aventure, et dont la seule pensée jetait maintenant dans son âme un trouble si délicieux; plus de longues heures errantes sous les ombrages de la Tauride. Ce paradis terrestre se fermerait pour lui. On ne placerait point à sa porte un ange armé d'une épée flamboyante : il suffirait d'un concierge et d'une clef, et son destin n'en serait pas moins cruel que celui de nos premiers parents, après qu'ils furent chassés du jardin enchanté que Dieu leur avait donné pour berceau. Il se demandait ce qu'il deviendrait s'il devait cesser de voir Irène; si elle s'obstinait à ne lui point dire son nom — son vrai nom, cette fois! — si elle refusait de lui donner les moyens de la retrouver plus tard.... si elle lui enlevait jusqu'à l'espérance. Mais il ne voulait point lui supposer cette cruauté gratuite.

« Quand, se disait-il, on n'a été ni dur ni mauvais pour elles, les femmes ne sont point naturellement méchantes. Celle-ci, j'en suis sûr, n'aurait

pas voulu commencer avec moi cet adorable roman d'amour pour l'interrompre au premier chapitre. Être revenue une fois, c'était s'engager à revenir toujours. »

Alexis attendit le lendemain avec cette impatience fiévreuse qui est la compagne ordinaire de nos premières passions, alors que la vie ne nous a pas encore ployés sous sa rude étreinte, ni domptés par d'incessants mécomptes. Il gourmanda la nuit lente et longue, que ses colères n'abrégeaient point, se leva matin, fit la toilette exquise de l'homme amoureux, et se présenta à la grille du jardin avant même qu'elle ne fût ouverte. Il était si certain de la voir qu'il ne mettait pas sa venue en doute; mais, ce jour-là, tout retard lui paraissait insupportable. La bonne grâce de l'accueil d'Irène, l'abandon de leur causerie, la familiarité déjà presque intime de leurs manières, la complaisance qu'elle mettait à l'écouter, le bonheur qu'elle semblait goûter près de lui, en un mot tout ce qui contribuait à donner tant de charmes à leurs relations lui rendait en même temps plus pénible l'idée qu'il pouvait les perdre, et lui inspirait des craintes, alors même que lui manquait tout sujet d'en avoir. A travers ses trop vagues aveux et des explications qui n'expliquaient rien, elle avait laissé entendre qu'elle n'était pas tout à fait libre.... Un pareil mot dans la bouche d'une femme a quelque chose d'effrayant;

Alexis brodait donc sur le thème du soupçon toutes sortes de variations douloureuses. Il épuisa en deux heures, et dans toute leur âpreté cruelle, ces angoisses du doute qui étreignent le cœur désespéré, lorsque l'on se demande, après une heure longue comme un siècle : « Viendra-t-elle? Pourquoi ne vient-elle pas? »

Irène vint enfin.

Il lui suffit d'un coup d'œil pour s'apercevoir de l'altération des traits du jeune homme. Avec cette organisation nerveuse, mobile, impressionnable, tout choc avait son contre-coup immédiat et visible.

Irène en fut presque effrayée ; mais cela ne desservit point les intérêts de Médine : il y a des émotions qui sont contagieuses.

« Mon Dieu! qu'avez-vous donc? lui demanda-t-elle avec une vivacité singulière.

— J'ai eu peur, mais c'est passé, » répondit-il avec cette expression de ravissement profond que nous éprouvons parfois en retrouvant tout à coup celle que nous avions craint de ne plus jamais revoir.

« Peur, vous? un chevalier-garde! et de quoi donc ?

— De vous perdre! Comment cela s'est-il fait, en si peu de temps? je l'ignore, mais je sens que cela est! Si je vous perdais, je ne voudrais plus.... je ne pourrais plus vivre!

— Taisez-vous! par grâce, taisez-vous! Je vous défends — vous entendez? — je vous défends de me jamais parler ainsi! Vous ne connaissez pas la vie; vous n'avez pas même le soupçon de ce qu'elle est, de ce qu'elle peut être. Mais je la connais, moi; je sais qu'elle est dure et cruelle, et qu'elle ne nous doit pas le bonheur; elle a bien vite fait, du reste, quand nous parvenons à lui en dérober quelques bribes, elle a bien vite fait de nous le reprendre! Ah! voyez-vous, le bonheur n'est pas dans notre destinée, et ce serait une grande faute que de trop croire en lui. »

Tout en parlant, ils étaient entrés dans l'allée ombreuse d'une sorte de taillis épais, et ils marchaient l'un près de l'autre. Alexis écoutait Irène sans lui répondre. Elle remarqua bientôt son air étrange et préoccupé.

« Eh bien! lui dit-elle, qu'avez-vous donc? pourquoi ne me répondez-vous pas?

— J'avoue, fit-il un peu tristement, que je vous entends sans vous comprendre. Vos paroles m'affligent sans que je m'en rende compte.... exactement. Pourquoi me dites-vous tout cela? où voulez-vous en venir?... est-ce que?.... ô Irène! déjà!

— Ne vous sera-t-il point possible d'avoir un peu de calme? fit-elle en lui souriant doucement, tandis qu'avec le bout de son éventail elle frappait à petits coups sur son bras. Voyons, malheureux,

est-ce que je ne vous donne point, en venant ici volontairement, une preuve de l'intérêt que je vous porte et du plaisir que j'éprouve à vous voir? Croyez-le bien, ajouta-t-elle en relevant sur lui un regard empreint d'une franchise et d'une loyauté qui ne devaient plus laisser de doute dans son esprit, ce me serait une véritable peine de renoncer à nos chères promenades et à nos petites causeries du matin. Malgré ce que je vous disais tout à l'heure, j'en ai pris, moi aussi, la douce habitude, et s'il fallait.... Voyons! n'ouvrez pas ainsi vos grands yeux étonnés! ce ne serait que pour un temps.... Je ferais tout pour vous retrouver.... et je vous retrouverais!...

— Ainsi, mes pressentiments ne me trompaient pas! fit Alexis avec une véritable explosion de douleur et d'amertume.... quelque chose m'avertissait tout bas que cette vie charmante ne pouvait pas toujours durer.... j'étais trop heureux! »

Tout en parlant, ils s'étaient, sans même y prendre garde, dirigés vers le chalet rustique où s'était terminée leur promenade de la veille. Ils y entrèrent. Les livres, les albums, les fauteuils, la bibliothèque et le piano, tout se trouvait à sa place accoutumée. Mais ni l'un ni l'autre, ce jour-là, n'avait envie de faire de littérature ou de musique.

Irène s'assit sur un divan; Alexis se jeta à ses pieds.

Un peu effrayée de la brusquerie de son action et de l'ardeur sombre qu'elle voyait dans ses yeux, elle essaya de le faire relever et de dégager ses mains, qu'il avait prises. Mais ses efforts furent inutiles, et elle dut se résigner à laisser faire ce qu'elle ne pouvait empêcher. Un sanglot qu'il eut peine à contenir souleva sa poitrine : il se pressa contre les genoux d'Irène et couvrit de baisers ses mains et ses bras. C'était comme une tempête de passion qui éclatait en lui et qui fondait sur elle. La surprise avait été si grande et le saisissement si profond qu'elle ne trouvait point de mots pour le calmer ou l'apaiser. Ses doigts fins et minces, posés tout tremblants sur les lèvres du jeune homme, n'avaient été qu'une bien faible barrière pour arrêter ce torrent d'impétueuses et brûlantes paroles. Encouragé par un silence complice, et par des yeux qui ne pouvaient cacher ni le trouble, ni la tendresse, ni peut-être le ravissement de cette âme, en même temps effrayée et charmée, il lui fit entendre les mots d'une langue si nouvelle qu'elle lui semblait inconnue.

« Taisez-vous! par grâce, taisez-vous! disait-elle, laissez-moi! Je vous en prie, laissez-moi partir! Je sens que je ne puis pas, que je ne dois pas vous écouter! »

Mais sa résistance était vaine. On eût dit qu'Alexis sentait qu'il la tenait en sa puissance pour la

dernière fois, et que ce qu'il ne lui dirait point aujourd'hui, il ne le lui dirait jamais.... il lui fit le tableau émouvant, à force de sincérité, de ce qu'avait été sa vie sans elle.... de ce qu'elle deviendrait s'il devait la perdre.... et alors, lui jurant tous les serments de l'amour, et faisant passer devant ses yeux toutes les belles images des passions fidèles et des tendresses partagées, il la conjurait d'accepter son nom et d'être à lui pour jamais.

Irène répondait par des interjections douloureuses et des phrases entrecoupées, dont il ne lui arrivait que des lambeaux :

« Partout des impossibilités! partout des malheurs! ah! si j'avais su! si j'avais su! »

Tout à coup, avec un geste brusque, elle écarta la main qui cachait son visage, et elle montra au jeune homme ses joues pâles et marbrées et ses yeux gonflés de larmes que, bientôt peut-être, elle ne pourrait plus retenir.

« Ingrat! lui dit-elle en touchant légèrement du doigt une de ses épaules, pour l'écarter un peu d'elle et le mieux voir, ingrat! vous voulez donc que je me repente! Il n'y a donc point sur cette terre un homme généreux et vraiment bon?... Non! pas un! pas même vous! Ai-je donc mérité la peine que vous voulez me faire? Vous parlez d'affection! est-ce la récompense que vous réservez à

la mienne, et ne sauriez-vous trouver d'autre moyen de me prouver la vôtre? Quel sujet de reproche avez-vous? quel prétexte de plainte? Vous ai-je jamais donné des espérances que j'aie ensuite ou reprises ou brisées? Non! jamais! eh bien! alors, pourquoi êtes-vous dur et méchant? voyons! que répondez-vous à cela?

— Je ne réponds rien, madame; je souffre et je me tais.

— Mais je ne veux pas, moi, que vous souffriez; ce n'est pas pour vous faire souffrir que je vous ai connu.... votre souffrance m'accuse! Tel ne doit pas être le résultat de notre rencontre. Du premier jour où je vous ai vu, je vous ai dit que j'étais la moins libre des femmes.... je vous ai prévenu qu'il ne fallait vous faire de moi ni une habitude ni une nécessité....

— Ah! vous êtes heureuse, vous, froide sagesse! vous raisonnez, quand moi je sens!... quand vous vous en allez, ma vie s'en va! il me faut vous, comme il faut de l'air à ma poitrine. Me quitter maintenant, c'est me dire : « Je veux que tu « meures! »

— Mon Dieu! fit Irène en se parlant tout bas, comme les plus légères fautes des femmes sont toujours sévèrement punies!...

— Punie! oh! vous ne devez pas l'être, vous! répliqua Médine, qui l'avait entendue. Non! vous

ne devez pas être punie, et vous ne le serez pas! »

Ramené tout à coup à lui-même par un sentiment généreux, non moins que par la conscience vraie de ce qu'il avait trouvé en elle de loyauté, de franchise et de droiture, il venait de s'armer d'une résolution courageuse; il s'était dit que, s'il devait souffrir, il souffrirait seul, et sans chercher à l'entraîner dans sa douleur. Quand une fois un tel propos fut fermement arrêté chez lui, aucune suggestion de la passion égoïste ne fut plus capable de l'ébranler.

— Pardonnez-moi, chère Irène, fit-il après quelques minutes de recueillement; j'ai été tout à l'heure méchant et déraisonnable; j'ai agi et parlé comme un enfant; j'ai honte de moi-même. Je ne le ferai plus; oublierez-vous?

— C'est oublié déjà. Mais ne recommencez pas. A quoi bon se faire une peine inutile? Ayez confiance : je ferai pour vous — non, pour nous — tout ce que je pourrai!

— Merci, mais pourrez-vous beaucoup?

— Oh! pas de programme! car si, malgré moi, j'y devais être infidèle, vous seriez terrible!

— Non! fit-il avec une câlinerie charmante, ne le croyez pas, je vous en prie. A partir de ce moment j'abdique entre vos mains. Dites-moi seulement que vous me serez une princesse clémente.

Digitized by Google

— Très-clémente !

— Et que vous reviendrez ici tous les jours.

— Je m'en garderai bien : vous finiriez par trouver que ce serait trop ; mais je reviendrai souvent. »

V

Elle revint souvent en effet, toujours accompagnée de la même jeune femme, qui ne la gênait guère, car c'est à peine si l'on semblait prendre garde à sa présence. Alexis l'attendait toujours à la même place ; à peine était-elle arrivée à la Tauride qu'ils se dirigeaient vers le chalet rustique. Personne ne venait les y déranger, et ils étaient là comme chez eux. La scène violente et troublée que nous venons de raconter ne s'était plus renouvelée, et, dans l'intimité la plus douce qui eût jamais uni deux âmes, ils passaient des heures enchantées. Aucune déception n'était encore venue gâter le bonheur d'Irène. La beauté d'Alexis n'était que le reflet de son âme sur son visage. Elle trouvait en lui les trésors d'une tendresse dont rien

n'avait altéré la candeur ni la pureté. C'était un cœur vraiment jeune, — chose rare! Médine, de son côté, se laissait aller aux séductions si entraînantes d'une intelligence supérieure, qui semblait mettre au service de l'affection tout ce qu'il y avait de meilleur en elle. Ils réalisaient donc, — et c'était là le vœu le plus cher d'Irène, et il avait été celui de bien d'autres femmes avant elle, — ce qui eût été peut-être impossible si Alexis avait eu quelques années de plus, ou s'il eût subi la contagion de la vie, —une union si complète, tout en restant innocente, qu'elle semblait la fusion de deux âmes. Ces joies profondes, sereines, radieuses, les plus grandes que le Créateur dispense à sa créature, font le désespoir du romancier, — cet historien des âmes, — car il n'y a que d'imperceptibles nuances dans leur délicieuse et monotone uniformité. Celui qui les raconte ne sait où les saisir ; les événements lui manquent, les détails lui échappent, et il en est réduit à une analyse microscopique de l'infiniment petit, qui n'intéresserait pas tous ses lecteurs.

Qu'il nous suffise de dire que plus nos héros se virent, et plus ils s'attachèrent l'un à l'autre. Leurs âmes se pénétrèrent et leurs vies se confondirent. Si rapides que fussent les instants de leurs entrevues toujours trop courtes, leur existence tout entière se concentrait dans ces minutes bénies. Et

tous deux, avec cette incroyable imprudence et cette étrange faculté d'oubli que l'on retrouve parfois dans les âmes emportées par l'impétueux courant de la passion, ils ne se demandaient même plus si tout cela ne devait point finir un jour.

Cependant un coup de foudre, qu'aucun éclair n'avait annoncé, éclata dans le ciel bleu de leurs belles matinées de printemps.

Irène, dont la physionomie charmante s'était transfigurée depuis qu'elle était heureuse, et dont le visage, épanoui dans la joie, paraissait célébrer devant son amie la fête de son bonheur, arriva un jour un peu triste. Un nuage voilait l'éclat rayonnant de ses yeux, et une teinte de mélancolie inaccoutumée assombrissait sa physionomie, souriante d'ordinaire.

Ce fut au tour de Médine d'être inquiet.

« Mon Dieu ! qu'avez-vous, ma chère âme? demanda-t-il en se précipitant vers Irène.

— Rien ! répondit-elle ; venez!

— Oh ! rien ! ce n'est pas à moi qu'il faut parler ainsi. Grâce à Dieu — et à vous — je lis sur cet adorable visage comme je lirais dans un livre.... et j'y vois une préoccupation douloureuse.

— Peut-être, en effet !

— Mais qu'est-ce donc? Oh ! parlez ! »

Elle le regarda sans lui répondre. Son œil se fixa sur l'œil du jeune homme avec cette intensité ma-

gnétique de volonté qui pénètre le secret des âmes....

« Mais parlez donc! je vous en prie! dit Alexis d'une voix dont l'accent suppliait, plus encore que ses paroles..

— Alexis, dit-elle enfin, après s'être un moment recueillie en elle-même, m'aimez-vous véritablement?...

— Oh! elle le demande! Oui, je vous aime, autant que l'honneur et plus que la vie.

— C'est trop, cela, et je ne veux pas!

— Comme si l'on pouvait aimer trop!

— Oui, l'on peut aimer trop.... car cela fait du mal!

— Est-ce bien vous que j'entends? Vous ne m'avez pas accoutumé à un pareil langage.

— C'est que je ne m'étais jamais vue comme aujourd'hui condamnée à vous affliger.

— Ah! fit Médine, cela veut dire, sans doute, que je ne vous verrai pas demain.

— Pauvre garçon! se dit Irène sans le regarder, et tout haut elle ajouta : C'est vrai, cher Alexis, je ne vous verrai pas demain.

— Après-demain, donc?

— Pas même après-demain!

— Oh! fit Alexis du ton d'un enfant boudeur, rien que jeudi, alors? — De lundi à jeudi, c'est bien long!

— Oui, c'est bien long en effet, reprit Irène avec une tristesse qu'elle n'essayait même plus de cacher.... Mais que diriez-vous donc?... Tenez! Alexis, je n'ai pas le courage de vous tromper.... Je ne reviendrai pas jeudi.... Je ne sais pas quand je reviendrai!

— Comment! vous ne savez pas? Mais c'est affreux, cela! fit-il en changeant de couleur;... mais ne puis-je au moins savoir quelle raison?...

— Un voyage.

— Où allez-vous?

— Je vous en prie, ne m'interrogez point. Les personnes de qui je dépens, et que je suis obligée.... Vous m'entendez? j'ai dit obligée.... de suivre....

— Tenez! Irène, voulez-vous que je vous dise la cause, la vraie, la seule cause de nos malheurs?

— Dites, mon ami.

— Eh bien! c'est le mystère dont, malgré mes prières ardentes, vous demeurez toujours enveloppée; c'est le refus que vous avez toujours fait, malgré une affection dont vous ne pouvez douter, d'unir votre sort au mien.

— Vous oubliez la différence de nos âges?

— Moi seul, j'aurai le droit de m'en souvenir.

— Je ne suis pas libre.

— Et cependant vous m'avez dit cent fois qu'il n'y avait entre nous aucun mari dont je dusse prendre ombrage.

— Je vous l'ai dit, et je vous le répète encore.... et pourtant je ne suis pas libre.

— Suis-je assez malheureux! fit le chevalier-garde, en cachant sa tête dans ses deux mains; mais, vraiment, chère Irène, ne craignez-vous point que ce ne soit un peu votre faute?

— A Dieu ne plaise que je le croie jamais, car je ne me le pardonnerais point! Mais écoutez, mon ami, continua-t-elle avec une gravité triste, il faut que je vous parle aujourd'hui comme je ne l'ai pas encore fait: tout me l'ordonne, mon affection et mon devoir. Vous avez peut-être raison; peut-être ne suis-je pas exempte de tout reproche.... J'ai été du moins imprudente.... J'ai cru que quelques années de trop rendraient sans danger pour vous une intimité qui pour moi n'était pas sans charme.... mais, aux tourments que vous me laissez voir, je m'aperçois que je me suis trompée — et je souffre de vous voir souffrir. Un seul espoir me reste: vous êtes jeune; la vie est pour vous pleine de promesses....je ne dis point que vous m'oublierez.... maintenant. Mais, peu à peu, ces tristesses perdront de leur amertume, et vous finirez par penser à moi doucement.... cela seul me console!

— Eh bien! alors ne soyez pas consolée, reprit Médine, d'une voix basse et vibrante; non! ne soyez jamais consolée! car rien, rien, entendez-vous? ne calmera jamais la douleur dans laquelle

va me jeter votre abandon.... car je ne me trompe pas au sens de vos paroles : je vois bien que vous allez m'abandonner. Ce ne sera pas du moins sans que vous sachiez que ma vie était à vous, — à vous tout entière ! — qu'un homme comme moi ne se donne pas pour se reprendre, et que l'on ne saurait rompre de telles attaches sans briser un cœur !

— C'est bien ! fit Irène, avec une résignation douloureuse ; vous croyez que je mérite d'être accablée ; accablez-moi ! Sans doute qu'à vos yeux j'ai perdu le droit de me plaindre : je ne me plaindrai pas. »

Devant cette bonne grâce touchante et cette douceur, Alexis se sentit vaincu et désarmé.

« Non, dit-il en prenant la main d'Irène, qu'il porta à ses lèvres et à ses yeux mouillés de larmes, non, vous n'avez perdu aucun de vos droits ; vous ne les perdrez jamais avec moi : vous le savez trop bien. Je ne souffrirai pas que mon chagrin tue ma reconnaissance. Vous avez tant fait pour moi que vous pouvez maintenant tout faire contre moi.

— Oh ! contre vous !

— Si dans le premier moment je n'ai pas été maître de mon chagrin, il faut me le pardonner.... Maintenant, je puis tout entendre ; parlez donc, Irène, et faites-moi connaître toute la vérité.

— Merci, noble cœur ; voilà comme je vous aime, et comme je veux vous retrouver toujours....

Maintenant, écoutez-moi : si ces rencontres dues au hasard, et auxquelles peut-être j'ai pris un trop grand plaisir, devaient avoir sur votre vie une influence fâcheuse, la mienne ne serait pas assez longue pour les détester et les maudire.

— Oh ! de grâce, Irène, ne tenez pas un pareil langage ; ne blasphémez pas des jours bénis, qui doivent nous être toujours chers.

— Alors ne m'y contraignez point, et laissez-moi continuer !... Si, au contraire, vous consentez à être raisonnable, si vous ne me désolez pas par vos exigences impossibles, ce sera pour nous deux un vrai bonheur de nous être connus. Vous le voyez donc bien, notre destinée est entre vos mains.

— Que souhaitez-vous de moi ? demanda Médine avec une docilité d'enfant.

— Presque rien : que vous m'aimiez un peu moins ! répondit Irène sans lever les yeux.

— C'est précisément la seule chose qu'il ne soit pas en mon pouvoir de vous accorder ! tout, tout, excepté cela !

— Si vous ne pouvez pas moins m'aimer, il faudra bien que j'en prenne mon parti ; mais vous devrez, du moins, essayer de changer le caractère de cet amour, sans quoi, au lieu d'être pour vous ce que je veux qu'il soit, une force et un appui, il ne serait pour nous deux qu'un tourment et une angoisse. »

Il y avait dans les paroles d'Irène tant de raison, de force et de vérité, que Médine, malgré la violence de ses émotions et l'exaltation à laquelle il était encore en proie, sentit un peu de calme se faire en lui.

« Je ne puis deviner, reprit-il au bout de quelques instants, ce que vous allez exiger de moi ; mais je vous aime; vous savez que je vous aime ; vous m'avez permis de vous le dire : c'est assez pour ma vie ; elle a déjà reçu sa part de bonheur ! Vous voyez bien maintenant que vous pouvez parler. Parlez donc ? je suis disposé à tout entendre, et j'ai besoin de tout savoir.

— Eh bien ! dit Irène en s'armant d'une résolution désespérée, presque farouche, la chose n'est que trop certaine, nous allons être assez longtemps sans nous voir.

— Assez longtemps ! Dans votre bouche cela veut dire la même chose que trop longtemps dans la mienne.

— Oui ! répliqua-t-elle tristement, vous avez raison : trop longtemps en effet !

— Combien de jours, alors ?

— Il ne faudra pas compter par jours.

— Combien de semaines ? »

Elle ne répondit rien.

« Oh ! des mois ?

— Peut-être ! je ne sais encore.

— Et, pendant ce temps, recevrai-je au moins de vos nouvelles?

— Je ferai tout au monde pour vous en donner.

— Souvent, n'est-ce pas?

— Le plus souvent que je pourrai; mais je ne m'engage à rien. Je serai malheureusement fort entourée. »

Un découragement profond se peignit sur les traits du jeune homme.

« Je crois, dit-il, que si vous restez trop longtemps, vous ne me reverrez plus. »

Irène le regarda. Sur ses joues pâles il y avait, aux pommettes, des touffes de roses d'un carmin trop vif.

« Ah! fit la pauvre femme en frissonnant et en prenant une des mains du chevalier-garde dans les siennes, vous voulez donc m'enlever ce qui me reste de courage?

— Je voudrais que vous n'en eussiez point assez pour me quitter.

— Mais comprenez moi donc, malheureux enfant! dussé-je en mourir, je vous quitterais.... parce qu'il faut que je vous quitte!

— Il n'y a rien à répondre à cela, et je sens bien que je ne prévaudrai jamais contre de telles résolutions.

— Il est vrai; car elles sont dictées par la nécessité même. »

Alexis baissa la tête, et, cette fois, ne répliqua plus rien.

« Soyez bon, soyez courageux, soyez confiant! poursuivit Irène; moi, je ne serai pas ingrate. Montrez-vous digne de l'affection que je ressens pour vous : dans toutes vos épreuves, vous la trouverez constante et fidèle. Vous-même, Alexis, vous ne sauriez m'en demander davantage en ce moment; mais, si j'ai vraiment sur vous ces droits dont vous me parliez tout à l'heure, soignez votre santé, afin qu'au retour, — au retour vous entendez? — je vous trouve robuste et vaillant. Le reste me regarde. A présent, laissez-moi partir. Je n'ai que trop tardé. Adieu! »

Cette femme si charmante et si douce, si tendrement, je dirais volontiers si suavement affectueuse, avait parfois en elle quelque chose d'impérieux jusqu'à la domination, et alors tout dans sa personne commandait : le regard, le geste et la voix.

« Adieu! » répéta Médine comme eût pu faire un écho!

Le regard d'Irène l'enveloppa tout entier.

Puis, avec un geste brusque, elle l'attira vers elle, et du bout du doigt elle le toucha à la poitrine et au front, comme si elle eût voulu le bénir, le sacrer, le faire sien. Les femmes russes ont parfois de ces câlineries mystiques.

Dans le mouvement rapide qu'elle venait de

faire, la dernière agrafe de sa robe se détacha, et, autour de son cou, Alexis aperçut un fil de perles, d'un éclat, d'une richesse et d'un orient incomparables.

« Oh ! les admirables perles ! dit-il comme ébloui de leur soudain rayonnement.

— Elles sont fort belles, en effet.

— Et savez-vous que les porter ainsi, de façon à ce que personne ne les puisse voir, c'est faire preuve d'une absence de coquetterie bien rare de nos jours ?

— Aimeriez-vous que je fusse coquette?

— Non pas ! non pas !.... mais il n'en est pas moins vrai que vous avez là de bien belles perles !

—Ce collier est un bijou de famille, que j'aime à sentir sur moi, mais que je n'éprouve pas le besoin de montrer aux gens. Je le porte pour moi, et non pas pour les autres. Mais, écoutez-moi bien, si vous êtes sage, si je suis contente de vous, vous-même, à mon retour, vous détacherez une de ces perles, et vous la garderez toujours en souvenir de moi. Un mot encore : vous m'avez dit, je crois, que vous n'étiez que sous-lieutenant?

— En effet.

— C'est bien. Adieu. »

Elle partit.

Alexis se laissa tomber sur le canapé, à la place

même où elle était assise un instant auparavant. Une sorte d'anéantissement engourdissait chez lui, dans ce premier moment, le sentiment de la douleur. Cependant, au bout d'une ou deux minutes il se leva avec le mouvement effaré de l'homme qu'on réveille en sursaut, bondit sur ses deux pieds et s'élança hors du chalet.

Le comte Médine était certes un trop galant homme pour que la pensée lui pût jamais venir de suivre une femme quand cette femme lui avait dit : « Ne me suivez pas ! » Ce fut donc un mouvement instinctif, machinal, indépendant de sa volonté, qui le poussa violemment sur la trace d'Irène. Elle avait quelque avance sur lui et il ne savait point au juste où elle s'en allait : il courait donc grand risque de ne la point rejoindre, et ce fut à peu près au hasard qu'il erra dans les longues allées et à travers les massifs épais. Il l'aperçut au moment où elle franchissait la grille du parc.

Un équipage l'attendait.

C'était une voiture de matin, très-simple, sans armoiries, et qui ne provoquait l'attention par aucune marque extérieure. Seulement elle était attelée de deux magnifiques chevaux. Les gens ne portaient aucune livrée ; mais leur tenue était irréprochable dans sa sévère élégance.

Au moment où il vit approcher sa maîtresse, le cocher se redressa sur son siége avec l'importance

et la solennité d'un homme qui comprend la grandeur de ses fonctions, tandis que le valet de pied ouvrit la portière avec ce profond respect qu'une bourgeoise parvient bien rarement à inspirer à ceux qui la servent, — si bien ou si mal qu'elle les traite.

« Je n'avais pas besoin de voir ces grands diables de valets, ni ces chevaux de race, pour savoir que j'avais affaire à une grande dame, murmura Médine, en voyant l'équipage qui emportait Irène s'éloigner aux rapides allures.

« Hélas ! continua-t-il dans un douloureux aparté, j'aimerais mieux moins de grandeur chez elle et moins d'obstacles entre nous. »

VI

Les premiers jours qui suivirent le départ d'Irène furent pour Alexis ce que sera toujours l'absence pour l'homme qui aime véritablement, profondément : tout lui manquait à la fois. Mais tout ne manque-t-il point, en effet, au triste amoureux qui a vu fuir loin de lui celle en qui et par qui seule il voulait vivre? Et que l'on ne dise point que le temps est une consolation pour de telles douleurs. C'est bien plutôt le contraire qui est vrai. Dans le premier moment, quand nous sommes encore dans le déchirement de la séparation, la souffrance est si vive qu'elle nous enlève jusqu'à la force de la bien sentir. C'est en se prolongeant qu'elle devient surtout pénible. Vouloir prouver que l'épreuve de l'absence est moins cruelle parce

qu'elle dure depuis plus longtemps, cela revient à prétendre que l'on a moins faim parce qu'il y a plus longtemps que l'on a mangé. Il y a des gens qui ont essayé de se faire à ce régime économique : ils sont toujours morts avant d'en avoir pris l'habitude. Quand un homme du sud va passer un hiver dans le nord, il commence par braver le froid mieux que ne le font les habitants du pays, parce qu'il apporte avec lui une provision de chaleur puisée dans le voisinage vivifiant du soleil ; mais, quand une fois il l'a dépensée, il est livré tout entier aux influences ennemies du climat, que rien ne vient plus combattre, et la deuxième saison lui est plus rigoureuse que la première. Il en est ainsi pour les victimes de l'absence, et, de jour en jour, leur mal va croissant.

Cependant Médine, qui respectait jusqu'au scrupule les volontés d'Irène, eût rougi de se rendre coupable envers elle d'aucune curiosité vulgaire ; c'était pour lui comme une âpre volupté d'immoler un caprice d'elle, il ne trouvait pas d'autre mot, le désir immense qu'il éprouvait de savoir enfin qui elle était ; il éprouvait une sorte de joie amère à lui faire ce sacrifice, dont elle ne connaîtrait même pas la grandeur. Il essayait vainement de prolonger par le souvenir son bonheur sitôt évanoui, et de revivre par la pensée les jours qu'il avait vécus auprès d'elle ; mais on a beau faire ; c'est toujours un

supplice d'être seul quand on fut deux, et ces pâles joies du souvenir ne suffisent guère à celui qui connut l'enivrante réalité de la présence.

Cependant le congé temporaire qu'avait obtenu le jeune chevalier-garde était expiré : il dut reprendre son service. Ce fut un bonheur pour lui. Les saines rigueurs de la vie militaire, en donnant un aliment à son activité, trop dangereuse quand elle était oisive, firent une diversion salutaire aux préoccupations amollissantes par lesquelles il se laissait trop facilement dominer. Nous avons déjà dit qu'il était aimé au régiment : chacun s'efforça de fêter avec une cordialité franche son retour dans les rangs. Malheureusement, il ne prenait qu'une part bien légère à ces manifestations sympathiques dont il était l'objet. Son âme en était absente.

Ce ne fut d'ailleurs, et ce ne pouvait être en effet, que l'affaire des premiers jours, et la vie reprit bientôt pour lui son train ordinaire et monotone.

Il comprit quel vide immense Irène absente faisait dans sa vie. Sans courage pour lutter, sans force pour réagir, il tomba dans une atonie morne, dont rien ne paraissait plus pouvoir le secouer. Les exigences du service ne lui semblaient plus que de mesquines et insignifiantes tracasseries, dont il s'acquittait avec une indifférence automa-

tique et une exactitude machinale. Il ne prenait plus intérêt à rien, parce que le ressort qui d'ordinaire fait agir les hommes était brisé en lui.

« L'amour passe par là! se dit le général auquel n'échappait aucun de ces symptômes alarmants. Tâchons du moins qu'il passe le plus vite possible! »

Sans doute le général ne se trompait point sur la cause, mais il se méprenait sur la durée de la crise.

« C'est sans doute quelque amourette de jeune homme, comme ils en ont tous, à leur début dans la carrière! se disait-il. Il y en aura pour un déjeuner de soleil. Il est vrai qu'avec lui ce sera à recommencer le lendemain, mais cela fait toujours moins de mal la seconde fois que la première. Il faut que le cœur se bronze.... pour ne pas se briser plus tard. »

Mais, quand il vit qu'aucun topique n'avait de prise sur la tristesse persistante de Médine, il commença à concevoir quelque inquiétude.

Il voulut du moins savoir au juste à quoi s'en tenir, et il invita le sous-lieutenant à déjeuner chez lui, le reçut en tête-à-tête, et essaya de le faire boire, comme s'il eût espéré trouver la vérité au fond de son verre. C'était là une peine bien inutile assurément. Le cœur de la jeunesse amoureuse n'est pas si réservé : c'est au contraire, un

vase trop plein qui ne demande qu'à s'épancher. Le général n'eut donc point grand'peine à obtenir des confidences et des aveux qui seraient allés d'eux-mêmes à lui.

« Je crois que vous êtes amoureux, dit-il à brûle-pourpoint au chevalier-garde avec cette brusquerie que l'on appelle en poésie la franchise militaire.

— Amoureux! eh! qui ne l'est pas? répliqua, non point peut-être sans rougir un peu, Médine surpris tout d'abord par cette attaque imprévue.

— Sans doute! sans doute! Mais il y a différentes manières de l'être, et j'ai peur que la vôtre ne soit pas la bonne. »

Alexis ne répondit rien.

« Vous êtes sentimental comme un Allemand; vous planez dans le bleu; vous traduisez Platon en russe : mauvais système que tout cela!

— Que voulez-vous, mon général, on n'aime point comme l'on veut, mais comme l'on peut! Dès qu'il s'agit d'amour on ne choisit pas....

— Vous avez raison : on subit!

— Le mot est dur.

— Pis encore : il est juste! Elle vous tient donc rigueur?

— Si ce n'était que cela!

— Que peut-elle faire de plus?

— Elle est partie!... et je ne sais même pas où elle est.

— Recevez-vous du moins de ses nouvelles?

— Jamais.

— Et vous l'avez laissée aller sans lui demander des gages? c'est une faute.

— Comme si l'on obtenait tout ce que l'on demande!

— Alors, mon brave ami, vous me faites l'effet d'avoir été quelque peu mystifié!

— Non! répondit Médine avec l'inébranlable foi des premiers martyrs proclamant leur Dieu sous le fer ou dans les flammes, non! je sens qu'elle m'aime! »

Il prononça ces mots avec une telle assurance et une exaltation si visible, bien qu'il essayât de la contenir, que le général eût craint de le blesser par une négation prolongée. Mais un tel mot avait donné à la conversation un tour si intime qu'Alexis n'avait plus, pour ainsi dire, rien à cacher à son habile interlocuteur. Il lui dit donc tout, ou à peu près tout, sans oublier la musique faite ensemble dans le chalet suisse, le chien Carlo, avec son collier d'or, fermé par un saphir, ni le fil de perles orientales, ni la jeune Allemande, tout à la fois si discrète et si distinguée.

Le général, lui, ne disait rien; mais sa physionomie était devenue tout à coup sérieuse, et il écoutait avec une attention profonde et recueillie.

« Et l'héroïne, et l'ange adoré, ELLE! vous ne m'en dites rien?

— Eh! que vous en dirai-je? elle est charmante, puisque je l'aime.

— Je ne doute pas que le signalement ne soit juste; mais vous conviendrez qu'il est un peu vague.

— Vous me permettrez pourtant de ne pas préciser davantage.

— A votre aise, « prudence et mystère! » je vois que vous êtes engagé dans une aventure aussi piquante que compliquée. Je ne répondrais pas sur ma tête que tous mes chevaliers-gardes auraient autant de discrétion; je vous conseille néanmoins de persister dans la vôtre, ne fût-ce que pour l'honneur du corps; seulement je ne voudrais pas que cela vous fît tant maigrir!

— Oh! qu'elle revienne! que seulement je la voie! et je défie toutes les maladies et tous les médecins de la terre! répliqua Médine.

— Voilà ce qui s'appelle aimer! fit le général à haute voix, et, plus bas, pour lui seul, il ajouta : « Pauvre garçon! »

Il n'avait pas encore achevé cette réflexion charitable qu'un de ses aides de camp demanda à être introduit.

Il entra, et remettant au général une dépêche scellée d'un large sceau de cire rouge aux armes de l'Empire :

« Ministère de la guerre! fit-il en s'inclinant.

— Très-bien, capitaine! » répliqua le général en le congédiant du geste.

Resté seul avec Médine :

« Qu'est-ce que l'on peut donc bien nous vouloir si matin? dit-il en ouvrant le pli officiel. Son visage, pendant qu'il lisait, prit une expression d'étonnement joyeux, qu'Alexis remarqua sans pouvoir en deviner la cause.

— Eh! mais, sournois, dit enfin le général en lui montrant la dépêche, sans cependant la lui donner; il paraît que vous êtes bien en cour?

— Alors, c'est sans le savoir; je ne connais personne dans ce pays-là, et je me sens si peu d'ambition que je ne suis pas même présenté.

— Cela vous eût été bien inutile : il y a là-bas quelqu'un qui veille pour vous, et qui vous fait faire votre chemin, sans que vous ayez à vous en occuper.

— J'avoue que je ne comprends pas.

— Savez-vous ce que je tiens là entre mes doigts?

— Vraiment non, mon général, je ne m'en doute même pas.

— Je crois bien! c'est votre brevet de lieutenant.

— Moi, lieutenant?

— Oui, nommé au choix! Je n'ai garde de le trouver mauvais, car vous êtes, — ou plutôt vous

serez — un excellent officier; mais, enfin, nous pouvons bien dire, ici, entre nous, qu'il y a dans le régiment d'autres officiers excellents, qui attendent leur tour depuis plus longtemps que vous, et qui ne le verront pas venir de sitôt. »

Alexis ne répondit rien; mais il n'était pas difcile de voir qu'il était sous l'empire d'une émotion vive et profonde. Une joie immense remplissait son âme. Et cette joie, est-il nécessaire de le dire? elle ne venait point de l'avancement subit, inespéré, dont la dépêche du ministre lui apportait la nouvelle. Il était trop indifférent à tout ce qui n'était pas son amour, pour se soucier beaucoup de la question de savoir s'il porterait son épaulette à droite ou à gauche. Mais, dans cet avancement inattendu, immérité peut-être, et qui, pour être dû à la faveur, ne lui en était que plus cher, il se plaisait à reconnaître l'influence secrète de celle qui s'était promis à elle-même d'être sa douce providence. Ainsi cette Irène, qu'il aimait au point de consentir à tout recevoir d'elle, se mêlait activement à la trame de son existence, pour y marier des fils d'or. Absente, elle voulait se rappeler à sa pensée par sa protection et ses bienfaits. Oh! comme en ce moment la vie lui apparaissait sous un jour nouveau, toute brillante, à travers le prisme coloré de l'espérance! Mais, aussi, comme il eût voulu pouvoir la retrouver sur l'heure, se

Digitized by Google

VII

Il vivait depuis un mois dans ces énervantes alternatives d'espérances et de déceptions, lorsque le bruit se répandit dans les hautes régions de la société russe d'une fête sans pareille, que l'empereur devait donner au prince de Prusse, en ce moment à Saint-Pétersbourg.

L'année n'avait point été d'une gaieté précisément folle, et le monde, avide de plaisirs sous toutes les latitudes, encore plus en Russie qu'en France, s'il est possible, se jetait avec une ardeur fébrile sur l'occasion unique et inattendue de dédommagement qui lui était offerte. Chacun voulait être de la partie et craignait de n'en être point. Les invitations étaient briguées à l'égal des plus précieuses faveurs.

Le nouveau lieutenant alla trouver le général pour solliciter l'intervention de son crédit.

« Ce que vous me demandez là, dit celui-ci, serait pour vous la chose la plus aisée du monde, mais...

— Ah ! il y a un mais.

— Oui, folle tête ! répondit le général en haussant les épaules, il y a un mais ! *mais* ceci ne doit pas vous inquiéter beaucoup ; je vous ai vu sur la liste des officiers de service indiqués pour ce soir-là. Vous aurez l'habit rouge, au lieu d'avoir l'habit blanc ; j'imagine que la chose doit vous être assez indifférente, puisque, si je ne me trompe, ce que vous désirez surtout, c'est votre entrée au palais, et la possibilité de voir ceux, ou plutôt celles qui qui s'y trouveront.

— A présent, mon général, je ne demande plus rien, répondit le chevalier-garde, avec un sourire qui était bien la plus claire de toutes les réponses.

— Alors, voilà qui est entendu : faites-vous assez beau pour *lui* donner une haute idée du régiment. Je sais comment les femmes sont faites ; celle-ci est capable de ne plus voir au monde qu'un seul chevalier-garde : c'est donc à vous à répondre pour les autres. »

Médine s'en alla la joie au cœur.

Cet ordre de service lui paraissait une précieuse avance de la fortune, près de laquelle il allait enfin,

rentrer en grâce, et cette soirée devait avoir sur sa vie une influence décisive. Il lui paraissait impossible de n'y point rencontrer celle qu'il cherchait en vain partout ailleurs. Il prit au sérieux la recommandation que le général lui avait faite en manière de raillerie aimable, et il se mit en devoir de paraître devant Irène avec tous ses avantages, sa belle tournure et ses grâces personnelles, rehaussées encore par le prestige d'un uniforme superbe, et d'une tenue superlativement aristocratique. Aussi passa-t-il en revue les détails de son costume avec l'attention minutieuse d'un capitaine d'armes examinant une recrue. Ne savait-il point d'avance qu'il ne serait jamais assez bien pour elle ? Ce n'était ni des majestés ni des altesses que s'inquiétait notre lieutenant ; c'était d'elle, sa chère souveraine inconnue, d'elle seule, qui était tout pour lui, et devant laquelle les autres n'étaient rien. Dans l'attente de ce grand jour, il ne vivait plus que par le désir et l'espérance : le présent avait cessé d'exister : il se projetait tout entier dans l'avenir.

Ce fut donc une poignante émotion qu'il éprouva le matin même de la fête, lorsque son ordonnance vint le prévenir qu'il était mandé chez le général ; il fut agité d'un pressentiment sombre ; nous avons parfois comme une sorte de seconde vue qui nous donne de mystérieux avertissements.

L'idée d'une catastrophe, dont il ne connaissait

ni la cause ni la nature, se présenta tout de suite à son esprit, et ce fut avec un véritable trouble d'âme qu'il entra dans le cabinet de son protecteur.

« Dites-moi, lieutenant, lui demanda celui-ci sans autre préambule, avez-vous jamais lu un auteur français de beaucoup d'esprit, qui s'appelle Chamfort ?

— Des fragments, mon général.

— Vous avez eu tort : il mérite d'être lu tout entier.

— Je le lirai à mon prochain congé.

— Ce Chamfort a dit quelque part que l'homme du monde, qui voulait être vraiment digne de cette qualification, devait, tous les matins, avant de sortir de chez lui, avaler une couleuvre, sans faire la grimace, pour se préparer aux ennuis de la journée. »

Le chevalier-garde ne comprit qu'imparfaitement l'apologue ; aussi se contenta-t-il de s'incliner silencieusement.

« Comte Médine, continua son interlocuteur, avez-vous avalé votre couleuvre, ce matin ?

— Non, mon général, je ne connaissais pas encore la théorie de ce M. Chamfort.

— Alors, c'est moi qui vais être obligé de vous la servir : vous n'irez pas ce soir au Palais d'hiver. »

Médine devint vert comme l'herbe.

« Je n'irai pas ce soir au palais d'hiver ? balbu-

tia-t-il, en répétant mot pour mot la phrase du général.

— Non, lieutenant, vous n'irez pas.

— Mais, mon général, j'ai cependant reçu un ordre de service.

— C'est vrai; mais moi j'ai reçu un contre-ordre. On m'enjoint de vous remplacer par le lieutenant Imérief; on ajoute même que je dois trouver un prétexte plus ou moins plausible pour vous éloigner du palais ce soir. J'aime mieux vous dire tout simplement et tout franchemeut ce qui en est, bien certain que je suis de vous voir supporter en homme cette petite contrariété. »

L'attitude de Médine prouvait assez clairement que l'hypothèse du général était toute gratuite et que la résignation n'était pas aussi facile au jeune officier qu'il avait bien voulu le supposer.

« Mais, mon général, reprit-il au bout d'un instant, c'est une insulte que l'on me fait là.... c'est une insulte gratuite, et que je ne me sens d'humeur de tolérer de personne.

— A votre aise ! faites comme vous l'entendrez. Je dois seulement vous prévenir que la lettre vient du prince T..., grand maréchal du palais, ni plus ni moins, qui me l'a peut-être écrite de la part de l'empereur. Remarquez que je suppose et que je n'affirme point. En tout cas, rien ne vous empêche d'envoyer deux lieutenants de vos amis pour lui de-

mander des explications, ou même, si vous l'aimez mieux, une réparation par les armes. Comme il n'a pas encore soixante-quinze ans, je n'imagine point qu'il s'avise de vous la refuser. Il devra, au contraire se trouver fort honoré de croiser l'épée avec un chevalier-garde ! »

Si troublé et si malheureux qu'il fût, Alexis avait encore assez de bon sens pour comprendre à quel point il faisait fausse route en ce moment. La mordante ironie du général cachait une haute raison, sous laquelle le pauvre lieutenant se sentait comme accablé. Il resta quelques instants sans trouver de paroles. Il se promenait de long en large dans le cabinet de son chef, absolument comme il eût pu faire dans sa chambre : bientôt on l'entendit murmurer : « Mais à qui donc puis-je porter ombrage ? Qu'importe qu'un détachement de chevaliers-gardes soit commandé par Médine, par Orloff ou par Troubetskoy ? »

Il revint enfin près du général et lui dit doucement :

« Voilà bien le plus grand malheur qui pût m'arriver ! j'avais bâti sur l'espérance de cette soirée l'édifice de mon bonheur.

— Ceci vous prouve qu'il ne faut pas bâtir sur le vent.

— Eh ! que peuvent faire ceux à qui la terre manque ? »

Il est probable que le général ne le savait pas plus que lui, car il se contenta de regarder le malheureux jeune homme avec une pitié silencieuse.

« Si vous le voulez bien, mon général, reprit Alexis au bout d'un instant, je crois qu'il y aurait encore un moyen. Oui, il y aurait encore un moyen.... et ce moyen est entre vos mains.... Il dépend de vous que je vous doive aujourd'hui plus que la vie.

— Alors, dites-moi comment; car en vérité je ne vous comprends pas.

— Ce serait bien simple : faites comme si vous n'aviez pas reçu la lettre du grand maréchal.

— Ah! c'est là ce que vous appelez un moyen simple! je vous conseille de chercher quelque chose de mieux. Cette lettre a été apportée par une estaffette, et mon aide de camp en a donné un reçu. »

Alexis serra avec violence sa tête entre ses mains, comme s'il eût voulu faire jaillir de son front ainsi comprimé quelque expédient ingénieux.

« Il n'y a pourtant que cela! rien que cela! fit-il encore au bout d'un instant. Daignez seulement m'écouter. Vous allez très-souvent à Tzarko-Sélo : on le sait; on sait aussi que vous y passez parfois la journée, et parfois la nuit. Eh bien! voici ce que je me permets de vous demander. Prenez une voiture de

place, car il ne faut pas que l'on voie sortir votre équipage; allez à Tzarko-Sélo; vous n'en reviendrez que ce soir, un peu tard, quand déjà toutes les dispositions extérieures et intérieures auront été prises pour la fête. Cette nuit, vous verrez au bal le maréchal du palais, et il vous suffira de quelques mots pour lui donner une explication si vraisemblable que personne n'osera la mettre en doute. Moi, cependant, mon général, j'aurai, grâce à vous, trouvé le mot de l'énigme au fond de laquelle est ma vie. »

Le général hésitait. Il eût été vraiment heureux de rendre à Médine un service auquel le jeune officier paraissait accorder une telle importance; mais, malgré le voile des spécieuses paroles, il était bien forcé de convenir avec lui-même qu'on l'engageait à commettre une infraction bien grave à la discipline militaire.

Perspicace comme tous ceux dont une ardente passion décuple les facultés, Alexis s'aperçut que les résolutions du général chancelaient : il comprit que c'était le moment de l'attaquer de tous les côtés à la fois, et de faire vibrer toutes ses cordes sensibles; il pria et supplia: il invoqua tous les souvenirs qui vivaient encore dans son cœur; il fit appel à tout ce qui lui avait été cher, et dans ses discours, que l'émotion rendait éloquents, il mêla le nom de sa mère.

« Oh! si vous saviez, général, combien de fois elle m'a répété, dans les derniers jours de sa vie, que je trouverais toujours en vous un protecteur, un ami, un père!

— Comprends-tu du moins ce que je risque pour toi? demanda tout à coup le vieux militaire au jeune homme, en posant une main sur son épaule, et en le regardant droit dans les yeux.

— Et vous, général, ne comprenez-vous pas que vous venez d'acquérir des droits à mon éternelle reconnaissance, et que vous êtes la personne que j'aime le plus au monde?...

— Après *elle*, bien entendu!... mais allez-vous-en, et n'oubliez pas que la moindre indiscrétion peut nous perdre tous deux!

« ..... Et maintenant, poursuivit-il en se parlant à lui-même, au moment où Alexis ferma sa porte, si j'ai jamais dû quelque chose à quelqu'un, il me semble que j'ai payé ma dette. »

Google

VIII

Cependant les choses, au palais d'hiver, suivaient l'ordre accoutumé dans toutes les circonstances analogues. On avait fait des préparatifs magnifiques pour recevoir l'hôte d'un puissant souverain. Dès huit heures du soir, la longue file des appartements ruisselait d'or et de lumière. Ce n'était partout qu'uniformes constellés de plaques et de décorations, que robes de cour, étincelantes comme des châsses. Grandes dames et boyards portaient à l'envi ce soir-là leurs serfs sur leurs épaules, — comme, au camp du Drap d'or, les seigneurs de France et d'Angleterre leurs fermes et leurs châteaux. Rarement on avait vu un pareil déploiement de luxe : le premier coup d'œil était un éblouissement. On entendait le confus murmure des cause-

ries intimes, échangeant à voix basse mille propos malicieux ou légers; les parfums exquis, exhalés des chevelures et des fleurs, promenaient dans cette atmosphère embaumée leurs effluves capiteux. L'attente de la fête valait bien la fête même.

Alexis, dans la tenue élégante et sévère des chevaliers-gardes de service, le casque en tête et la cuirasse d'or par-dessus l'habit blanc, après avoir parcouru les galeries et les salles sans avoir pu découvrir celle que, depuis si longtemps déjà, il cherchait partout sans la trouver nulle part, après s'être assuré que chacun des hommes qu'il commandait occupait le poste assigné, alla se placer, ainsi que l'exigeait l'ordre du service, près de la porte qui faisait communiquer les appartements privés de la famille impériale avec les appartements consacrés aux réceptions officiels. Le résultat négatif de ses premières et trop inutiles investigations avait amené chez lui une sorte de découragement bien naturel, et il commençait à craindre que sa dernière tentative, — car cette fois c'était bien la dernière, — n'eût le sort de toutes les autres. Ce fut donc avec une sorte d'indifférence, partagée, il faut l'avouer, par bien peu de gens dans cette nombreuse assemblée, qu'il entendit sonner le premier coup de neuf heures à la grande horloge du palais.

A l'instant même, avec cette ponctuelle exacti-

tude que l'on a depuis longtemps appelée la politesse des princes, la porte sur laquelle le comte Alexis Médine veillait, l'épée nue à la main, s'ouvrit, et la voix retentissante d'un huissier jeta à travers les salons ce mot magique :

« L'empereur! »

Une sorte de frisson électrique parcourut la foule; tout le monde se leva, et tous les regards se tournèrent vers la porte par laquelle s'avançaient les souverains. L'empereur parut, grâce aimable et souriante; l'impératrice, grand air et dignité sérieuse, un peu triste pourtant. Le prince de Prusse, le héros de la fête, était entre eux. Les chevaliers-gardes portèrent les armes, et les trois augustes personnages passèrent. Le regard d'Alexis glissa légèrement sur eux, pour s'arrêter bientôt sur une femme qu'avant ses yeux son cœur avait déjà reconnue. La promeneuse des jardins de la Tauride, la femme charmante avec laquelle il avait passé des heures enchantées, celle à qui sa vie s'était donnée, cette Irène qu'il adorait, n'était plus Irène : c'était la grande-duchesse Anne, la belle-sœur du czar Alexandre Ier, la femme de l'héritier présomptif de la couronne, du grand-duc Constantin.

Constantin était certes une des figures les plus énergiquement accentuées, mais en même temps les moins sympathiques, de la cour de Russie à cette époque. Il n'avait rien emprunté à ses deux

illustres frères, et l'on ne trouvait chez lui ni la rare élégance ni le charme mystérieux d'Alexandre, pas plus que la fière tournure ou la beauté mâle de Nicolas, le plus jeune des trois. C'était bien moins un prince européen qu'un chef de Cosaques, accouru du fond de l'Asie avec l'avant-garde de sa horde, et campé en face de la civilisation occidentale, qu'il effrayait de ses excès.

Liée à un tel homme par un de ces mariages politiques qui asservissent si souvent le cœur et la volonté des grands de ce monde, la princesse, née pour les joies intimes de la tendresse partagée, portait au sein des pompes et des grandeurs impériales le deuil de son bonheur perdu. Cet air de mélancolie répandu sur son visage, dont Alexis avait été involontairement frappé, le jour où il l'avait rencontrée pour la première fois, et qu'il avait vu, sous l'influence heureuse de sa tendresse, disparaître peu à peu, semblait avoir repris son funeste empire. Une tristesse incurable laissait sur son front une fatale et ineffaçable empreinte. Mais l'étiquette, cette reine des princesses, lui avait imposé ce soir-là les splendeurs officielles du plus riche costume de cour.

Médine, qui n'avait vu la grande-duchesse que dans ces toilettes du matin, dont la coupe discrète voile les détails les plus exquis de la beauté, éprouva une incertitude et un trouble d'âme qui

devenaient presque de l'angoisse. C'était bien elle ! et, cependant, il hésitait encore à la reconnaître. C'étaient bien ces mêmes yeux profonds et transparents, dont tant de fois il avait cherché le regard ; c'était bien cette bouche pensive et sérieuse, dont il avait tant de fois adoré le sourire ; ces perles au pur éclat, illuminant son cou de leurs douces lueurs blondes irisées, c'était le collier qu'il avait aperçu un matin par l'échancrure de sa robe entr'ouverte. Mille sensations confuses, désordonnées, s'emparaient de lui et l'agitaient étrangement. Il lui semblait la voir pour la première fois, dans cette transfiguration qui faisait d'elle comme une nouvelle femme, et ses yeux et son âme s'enivraient également de son charme et de sa beauté. Mais c'était là une ivresse mortelle, aux délices amères. Ne voyait-il point auprès d'elle l'homme qui était le maître, ou, pour parler plus justement, le tyran de cette destinée? La physionomie de cet homme, qui exagérait encore tous les défauts typiques de sa race, avait quelque chose de vraiment effrayant. On sentait qu'il devait mettre au service de passions indomptables et sauvages la puissance dont il disposait, et qu'il ne connaissait aucun frein. Dans la haine, dans la colère, dans la vengeance, cet homme devait être terrible. Toutes ces idées se présentèrent à l'esprit de Médine, en bien moins de temps qu'il ne nous en faut pour le dire ;

elles l'assaillirent avec cette fougue et cette rapidité électrique qui, sous l'empire de certaines surexcitations, condensent en quelques secondes des émotions qui suffiraient à remplir une vie.

Cependant, sous les yeux de tous, le cortége impérial s'avançait avec une lenteur solennelle, ainsi qu'il convient aux pompeuses entrées des souverains dans une fête. Déjà l'empereur, l'impératrice et le prince de Prusse avaient dépassé Médine. Constantin et la grande-duchesse, qui venaient à leur suite, se trouvaient maintenant à sa hauteur. Soit par l'effet du hasard, soit qu'elle fût attirée à lui par cette puissance magnétique et cette force de volonté que les romanciers et les poëtes s'accordent à prêter si libéralement aux amants, Anne, au moment où elle se trouva devant le chevalier-garde, — si près de lui qu'elle eût pu le toucher du coude, — releva soudain les yeux.

Leurs regards se rencontrèrent.

On eût dit que le même coup venait de les frapper tous deux au cœur. Ils pâlirent comme si tout le sang qui les animait eût fui de leurs veines. Si maîtresse qu'elle fût d'elle-même, la princesse eut grand'peine à retenir un cri qui s'échappait de sa poitrine. Son éventail tomba de ses mains. Médine se précipita pour le relever, et le lui présenta, un genou en terre, avec un geste et un regard qui l'adoraient. La main tremblante de la

grande-duchesse toucha sa main, et lui, une ou deux secondes peut-être de plus qu'il n'eût fallu, il resta à ses pieds.

Fauve et farouche, Constantin, le soupçon dans l'âme, contemplait le beau groupe qu'ils faisaient ainsi tous deux : lui à genoux devant elle, l'amour respirant sur ses lèvres et brûlant dans ses yeux; elle, dans l'extase suprême et le bonheur infini du revoir. Tout à coup, comme avertie par un secret instinct, elle sentit peser sur elle le regard terrible de son mari; les fatales conséquences du soupçon lui apparurent : elle crut voir se dérouler devant elle les sombres péripéties, elle crut voir éclater la catastrophe finale de quelqu'une de ces tragédies à huis clos, qui tant de fois ensanglantèrent le palais des czars. Et si encore elle eût été la seule victime! Mais n'est-ce point *lui* que l'on eût immolé tout d'abord? un invincible effroi se peignit sur son visage bouleversé. Ce ne fut là qu'une impression fugitive, passagère et tellement rapide que Médine lui-même ne fut pas certain de l'avoir surprise. Avec cette force de volonté et cet incroyable empire sur soi-même, que la vie des cours a si vite donnés à tous ceux qui sont obligés de demander à la dissimulation l'arme défensive contre toutes les attaques, au milieu de toutes les embûches, elle reprit aussitôt son masque glacé, et s'enveloppa d'une impénétrable indifférence. Et

tout cela fut joué avec un naturel si parfait que le triste amoureux s'y trompa. Les suppositions les plus folles passèrent dans son cerveau. Il crut qu'il l'avait offensée, ou tout au moins qu'il lui avait déplu.... Il s'imagina qu'elle rentrait superbement dans le privilége inaccessible de son rang ; peut-être il avait pu occuper, par sa passion juvénile et ses folles ardeurs, quelques heures perdues de ses matinées de printemps, dont sans doute elle ne savait que faire.... mais, à présent, sa pensée avait repris un autre cours qui l'entraînait loin de lui.... Lui cependant, quelle illusion folle ! malgré des refus réitérés et persistants, il avait toujours espéré finir par vaincre ses résistances et en faire sa femme.... et, tout à coup, il apprenait qu'elle avait un mari, et que ce mari était de tous les hommes celui qu'il fallait redouter davantage pour celle qu'il aimait. Toutes ces pensées tombèrent sur lui en même temps et l'écrasèrent ; il ne put résister à leur poids accablant : n'était-ce point, en effet, la ruine de ses plus chères espérances qui se consommait en un instant? n'était-ce point tout l'édifice de son bonheur qui s'écroulait sous un souffle ennemi?

Alexis n'était point au moment de la vie où la force morale domine chez l'homme : il était, au contraire, sous l'empire d'une passion exclusive autant que violente ; il échappait à l'étreinte d'un

mal qui avait menacé un moment ses jours : il était donc dans des conditions véritablement mauvaises pour supporter une aussi rude épreuve. Aussi ne la supporta-t-il point. Il ne se releva en chancelant que pour retomber aussitôt. On entendit le bruit retentissant de son armure sur le sol.

Dans la foule qui entourait le cortége impérial ces mots circulèrent de bouche en bouche :

« C'est un officier des chevaliers-gardes qui vient de se trouver mal! »

L'empereur, l'impératrice et les princes continuèrent à s'avancer vers les places préparées pour eux avec la sereine impassibilité qui convient au rang suprême. Aucune des Majestés, aucune des Altesses ne songea même à se retourner. Seule, la femme de Constantin, attendrie par son amour, et avertie par son instinct de femme que celui qui venait de se trouver mal après son passage, et alors qu'il avait peut-être trop de raison de se croire dédaigné par elle, ne pouvait être que l'homme dont elle était aimée et qu'elle aimait, et emportée par un mouvement de sympathie follement généreux, fit volte-face pour s'élancer au secours du malheureux jeune homme. Mais le grand-duc avait tout deviné, sinon tout vu, et, prompt comme l'éclair, d'un regard où il y avait mille morts, il la cloua en quelque sorte au parquet, frémissante,

mais immobile; et, comme si cet impérieux coup d'œil ne lui eût point encore suffi, il laissa tomber sa rude main sur le bras délicat de la princesse en murmurant à son oreille :

« Prenez donc garde, madame ! voulez-vous achever de vous perdre? »

La grande-duchesse jeta un dernier regard d'amour et de pitié sur le jeune homme qu'envahissaient déjà des ombres violettes comme celles de la mort. L'infortunée éprouva peut-être en ce moment tout ce qu'il est possible à une femme de supporter de douleurs. Mais, sous l'empire d'une nécessité absolue, comprenant qu'elle était le point de mire de tant de regards curieux qui pouvaient si aisément devenir des regards malveillants et hostiles, mue par ce ressort intérieur qui s'appelle la volonté, comme si elle n'eût point laissé derrière elle tout ce qu'elle aimait au monde, elle s'avança, la mort dans l'âme, mais le sourire aux lèvres, vers la salle de danse, où l'orchestre saluait de l'air national l'arrivée des souverains.

Cependant les personnes qui se trouvaient près de Médine l'avaient prestement enlevé et transporté dans une salle basse du palais, où les médecins s'empressèrent de lui prodiguer tous les soins que réclamait son état. On vint bientôt donner à l'empereur une explication plausible, qui fut mise immédiatement en circulation et acceptée par tout le

monde : « L'officier auquel l'accident venait d'arriver était un jeune chevalier-garde relevant de maladie, que l'éclat des lumières et la chaleur des appartements avaient incommodé : le pauvre garçon avait voulu reprendre beaucoup trop tôt son service ; mais ses forces avaient trahi son courage, et il avait été puni de son excès de zèle. » L'empereur accepta cette version, qui fut tenue pour vraie par chacun, et l'accident n'eut point d'autres suites dans les régions officielles. Quant à la grande-duchesse, avec un courage égal à celui qui fait les héros sur le champ de bataille, elle avait refoulé ses sentiments dans son cœur et imposé silence à sa plainte. Mais, comme elle ne mettait jamais de rouge, elle resta toute la nuit d'une pâleur mortelle. A travers les mille bruits de la fête, le murmure des causeries et les éclats de l'orchestre, son oreille tendue essayait, mais en vain, de saisir quelque lointain indice venant de lui : elle n'entendait rien. Parfois, involontairement, elle tournait les yeux du côté où il était tombé, mais où déjà il n'était plus. Placé à quelque distance d'elle, son mari l'épiait avec une attention qui ne se relâchait point un instant, et toujours elle rencontrait la menace et le soupçon dans son regard, qui ne lui permettait même pas de goûter en paix l'âpre volupté de sa douleur. Ce sont là des tortures morales qui valent tous les supplices où s'épuise le génie des bourreaux les

plus inventifs. Et ces tortures, il faut qu'une femme les subisse, le monde le veut ainsi, les diamants au front, des fleurs au sein, et l'éclair dans l'œil humide de larmes, quand ce œil est humide.

IX

Alexis, cependant, grâce aux soins qu'on lui avait prodigués avec autant de zèle que de dévouement, revint bientôt à lui.

« Où suis-je? que m'est-il arrivé? est-ce que je rêve encore? Elle! la grande-duchesse! la femme de Constantin! était-ce vraiment bien elle? »

Telles furent les questions qui se pressèrent dans son âme, et qui allaient monter à ses lèvres, au moment où ses yeux se rouvrirent à la lumière.

Le général, qui était accouru près de lui à la nouvelle de l'accident, lui serra la main d'un air significatif, et, se penchant à son oreille :

« Prenez garde, lui dit-il; on vous soupçonne et l'on vous observe! »

Les yeux d'Alexis firent, comme on dit vulgaire-

ment, le tour de la chambre; et, dans un angle obscur, il aperçut le grand-duc Constantin qui l'épiait, froid, sombre, implacable comme la haine. Il y avait sur le visage du prince une expression méchante et cruelle qui, en justifiant la recommandation du général, n'était guère faite pour rassurer un jeune officier, que sa position et les lois de la hiérarchie pouvaient placer dans la dépendance, redoutable pour tous, terrible pour lui, d'un tel personnage.

Le lieutenant des chevaliers-gardes referma les yeux et se tut. Autour du lit sur lequel on l'avait déposé c'étaient des allées et venues sans fin. L'empereur n'avait pas dédaigné d'envoyer un aide de camp prendre de ses nouvelles; de son côté, le grand maréchal du palais, informé de son nom, n'avait pas tardé à se présenter pour savoir par suite de quelles circonstances on avait ainsi méconnu ses ordres.

Le général, complice de l'audacieuse désobéissance de son protégé, sentit bien que la moindre hésitation pouvait tout perdre. Aussi n'hésita-t-il point, et, avec une assurance et un naturel qui eussent pu tromper le plus sagace des observateurs, il reproduisit textuellement, et sans rien y changer, l'explication dont il était convenu le matin avec Médine. Le maréchal se déclara satisfait et partit. Quant au grand-duc, il s'était retiré sans

avoir prononcé un seul mot; mais ceux qui le connaissaient bien savaient que chez lui le silence était plus menaçant que la parole, et que ses colères étaient d'autant plus à craindre qu'il paraissait mieux les contenir.

« Je me sens bien! dit Alexis au bout d'un instant; mais il me reste à présent la honte de ma sotte aventure. Vraiment, on aura le droit maintenant de me faire coucher avant le bal. »

Il essayait ainsi de tourner l'accident en plaisanterie; mais sa gaieté factice avait quelque chose de funèbre, et ne trouvait point d'écho. Il continua pourtant :

« Un chevalier-garde se trouver mal devant le feu des bougies! Que dira-t-on demain au régiment?

— On dira, reprit le médecin, homme de cour, que vous n'en eussiez pas fait autant devant le feu de l'ennemi.

— Voilà une bonne opinion que j'aurai à cœur de justifier! mais, en attendant que l'occasion s'en présente, ne pensez-vous pas, mon général, qu'il serait bon — ne fût-ce que pour l'honneur du drapeau — que l'on me vît reparaître un instant sur le champ de bataille; je veux dire dans la salle de bal?

— Non pas, non pas! répliqua le général avec beaucoup de fermeté; je m'y oppose formellement: vous n'y avez déjà que trop paru, sur ce champ de

bataille! C'est assez d'imprudence pour un soir. Prenez ma voiture, que vous allez me renvoyer; rentrez chez vous, et, sous aucun prétexte, n'en sortez point que je ne vous fasse appeler. »

C'était là le parti le plus sage, et, par conséquent, celui que notre amoureux n'aurait pas pris; car la raison ne parle jamais comme la passion. Mais, par bonheur, la raison empruntait cette fois la voix aimée d'un homme auquel Alexis devait trop pour ne point lui montrer une déférence complète et absolue. Aussi, quel que fût son regret de s'éloigner de la femme qu'il venait de retrouver dans des circonstances si étranges et tellement inattendues, il ne songea plus cependant qu'à obéir et à quitter le palais, où le général allait rester encore.

Au détour des nombreux corridors qu'il avait à parcourir avant de retrouver la porte extérieure, il rencontra, mais cette fois en grands atours et toute parée, la jeune Allemande blonde, à l'air timide et triste, qui jadis accompagnait la grande-duchesse aux jardins de la Tauride, alors que pour lui la grande-duchesse s'appelait encore Irène.

En le voyant venir, elle se détacha du mur où elle se tenait appuyée, dans la pose immobile d'une blanche statue, adossée à la paroi sombre d'un monument, jeta autour d'elle un regard craintif, puis, s'approchant du jeune homme :

« N'est-ce pas, murmura-t-elle d'une voix si

basse que ce fut à peine s'il l'entendit, n'est-ce pas que je puis lui dire que vous êtes mieux?

— Dites-lui que je l'adore!... mais c'est elle qui vous envoie?

— Je n'aurais donc pu venir de moi-même.... mais.... n'est-ce pas que c'est elle?

— Je vous crois compatissante et bonne. »

Tout en parlant, le chevalier-garde essaya de lui prendre la main, mais la jeune femme secoua la tête, mit un doigt sur ses lèvres et disparut.

Médine rentra chez lui dans une disposition d'esprit qu'il serait peut-être plus facile d'imaginer que de peindre. Il y avait dans son âme une confusion, ou, pour mieux dire, un tumulte de sentiments contraires qui s'agitaient comme les vagues d'une mer orageuse. C'était d'abord une reconnaissance profonde pour la personne auguste qui avait oublié son rang presque suprême, et le voisinage du trône, pour arrêter ses regards sur le plus jeune et le plus inconnu des officiers de l'armée; c'était aussi un peu d'orgueil juvénile, excité et chatouillé par l'irrésistible flatterie d'une telle préférence. Mais c'était surtout la douleur immense, profonde, de l'homme bien épris, qui voit se creuser entre lui et la femme qu'il aime un abîme où s'engloutissent toutes ses espérances.

Tel fut le thème sur lequel roulèrent les pensées d'Alexis, pendant cette longue nuit livrée

au délire de la fièvre et aux angoisses du cauchemar. Tantôt il voyait passer devant ses yeux ces parvenus de la grandeur, aimés des princesses, qu'un heureux caprice avait élevés au faîte des honneurs et de la puissance; tantôt, au contraire, il se rappelait les ambitieux honteusement punis de l'audace de leurs désirs, et, comme Ixion, attachés à une roue éternelle pour avoir étreint dans leurs bras le fantôme d'une divinité.... parfois aussi il songeait au bonheur paisible de ceux qui s'aiment sans remords et sans crainte, près de Dieu, loin des hommes.

Après les agitations de cette nuit partagée entre un sommeil hanté de visions, et une insomnie brûlante, le matin le surprit avec une fièvre horrible. Le médecin le trouva fort mal, et, pendant quatre ou cinq jours, il resta comme suspendu entre la vie et la mort, tantôt abattu jusqu'à la prostration, tantôt exalté jusqu'au délire, et, dans les rares instants où il retrouvait la lucidité de son esprit, tourmenté de cette crainte, que rien ne pouvait calmer, d'avoir attiré des persécutions et des dangers sur la tête de celle qu'il eût voulu, même au prix de sa vie, sauver de tout ennui. Il n'eut même pas le bonheur d'entendre prononcer son nom. Tous ceux qui l'approchaient semblaient avoir tramé contre lui la conspiration du silence.

X

Au fond de son palais la grande-duchesse n'était pas plus heureuse. Aux tristesses qui la dévoraient depuis son mariage avec Constantin, elle avait vu ajouter des tourments nouveaux.

C'est peut-être ici le cas d'expliquer, au moins en quelques mots, le but véritable de sa liaison si mystérieuse, si pure et si poétique avec Alexis. A des ennuis trop réels elle avait cherché une distraction innocente, et elle avait cru la trouver dans cette relation gracieuse et charmante, nouée avec imprudence et poursuivie avec une sécurité trompeuse. Bientôt, pourtant, ce qui n'avait été tout d'abord que l'emploi aimable et sans conséquence d'une heure inoccupée était devenu la seule joie et le but unique de sa vie. A vrai

dire, elle ne vivait plus qu'à la Tauride. Le temps qu'elle ne passait point là, elle l'employait à se souvenir qu'elle y était allée, et à espérer qu'elle y retournerait encore. Tel est l'ingénieux égoïsme des passions. Soyons juste : la princesse Anne avait beaucoup souffert. Bien jeune encore, elle avait subi tous les mécomptes qui peuvent désenchanter l'âme d'une femme; mais cette victime de la raison d'État n'était point de celles qui se consolent d'un amour perdu. Son âme était inaccessible à l'ambition dans laquelle se sont réfugiées tant de natures vulgaires. Voisine d'un trône dont aucun héritier direct ne séparait son mari, elle n'avait jamais jeté un regard de convoitise sur ce fauteuil en bois doré. Jusqu'au jour où elle avait rencontré Médine, elle avait vécu, triste mais résignée, dans les limbes sans lumière et sans chaleur de l'indifférence, d'où la main d'un homme amoureux n'était jamais venue la tirer; mais au contact de la fraîche et pure jeunesse d'Alexis, devant ce printemps en fleurs, qui s'épanouissait pour elle, lui prodiguant son éclat et son parfum, elle se sentit renaître, ou pour mieux dire, ce fut en elle comme une éclosion de sentiments inconnus, comme l'éveil d'une autre femme endormie dans la première. Le charme d'un tel sentiment lui en cacha le danger : elle s'y livra avec une confiance d'autant plus grande et d'autant plus perfide que ses sentiments

étaient plus honnêtes. Cette différence des âges dont elle s'exagérait singulièrement l'importance, la berçait encore dans cette sécurité trompeuse. Ce fut seulement au trouble d'Alexis qu'elle s'aperçut du sien. Alors elle eut peur, et par un effort énergique dont il serait au moins juste de lui tenir compte, elle essaya de se rejeter en arrière. Elle sentit la nécessité de fuir si elle ne voulait point être vaincue. Mais la vive douleur de Médine à la pensée d'une séparation l'avait fait hésiter, et, après s'être dit : « Je ne reviendrai plus, » elle était revenue encore. Puis lorsqu'elle eut bien compris que les remèdes anodins de l'homéopathie morale et les conseils quasi maternels d'une raison doucement persuasive ne guériraient pas ce mal profond chez lui, elle fut recours aux seuls topiques efficaces en de pareilles circonstances, et, sacrifiant deux cœurs à la grande idée du devoir, elle quitta l'aimant, celui qu'elle aimait. Mais l'intérêt le plus affectueux et le plus tendre pour l'être à qui elle se reprochait amèrement d'avoir déjà coûté si cher, devait survivre à tout dans cette belle âme; elle voulut veiller de loin sur son avenir et suivre chacun de ses pas; c'était elle qui avait victorieusement enlevé au ministre de la guerre son brevet de lieutenant. Elle le connaissait trop bien pour croire qu'une faveur comme celle-là serait aux yeux d'Alexis une consolation de sa perte, et, certes,

en la lui faisant accorder, c'était plus à elle qu'à lui qu'elle avait songé; car elle se disait que, si elle pouvait encore être heureuse, c'était seulement en lui faisant du bien.

Ce fut sur ces entrefaites que le nouveau lieutenant reçut son ordre de service pour le bal de la cour. La grande-duchesse, qui se préoccupait de tout, avait eu comme un pressentiment de tout ce qui allait arriver; elle s'était donc fait remettre la liste des officiers commandés, et, ne jugeant pas que le moment d'une présentation officielle fût encore venu, et redoutant, d'ailleurs, une reconnaissance publique, elle fit rayer et remplacer par un autre le nom du comte Médine. On sait comment l'imprudente complaisance du général détruisit l'effet de cette prévoyante mesure; on sait aussi quelles furent pour Alexis les suites de sa désobéissance. Peut-être ne furent-elles pas moins cruelles pour la grande-duchesse elle-même. Privée de toutes nouvelles, épiée par un œil jaloux, elle déplorait amèrement l'impossibilité où elle se trouvait de lui donner la moindre preuve de sympathie dans des circonstances où il lui eût été si bon d'en recevoir d'elle.

Le grand-duc, cependant, n'avait pas fait la moindre allusion à la scène du bal; mais sa femme le connaissait trop bien pour se flatter qu'il l'eût oubliée. Jamais prince d'Orient n'avait poussé plus

loin l'art royal de la dissimulation, et ceux qui avaient le secret de ce caractère compliqué savaient bien que l'on pouvait tout craindre de son apparente patience. C'était d'elle, en effet, que jaillissaient les plus terribles éclats de ses emportements. Ce personnage vraiment étrange, qui a posé comme une énigme devant l'histoire, et que l'histoire n'a pas encore su deviner, cette ébauche de héros, que l'on ne vit jamais achevée, ce Russe, sous lequel, en grattant un peu, on retrouvait bien vite le Tartare, mais qui eut du moins l'honneur de donner un exemple de désintéressement bien rare, en refusant un trône pour garder la foi jurée à une femme, n'aima jamais la sienne. Soit qu'il y eut entre eux une antipathie de caractère, révélée seulement après le mariage, c'est-à-dire quand il était déjà trop tard; soit que la princesse, qui, cependant, lui pardonna bien des choses, n'eût jamais su conquérir sur lui une influence si facilement usurpée par tant d'autres, ce qui n'est que trop constant, c'est que l'histoire de leur ménage fut assez triste, et que l'Irène adorée du chevalier-garde fut souvent la victime du grand-duc. Si jamais femme eut vraiment le droit de chercher ailleurs le bonheur qu'elle ne trouvait pas chez elle, ce fut bien celle-là. L'aversion du grand-duc n'avait encore pu alléguer aucun motif raisonnable, et il en avait été réduit, pour ainsi parler, à haïr dans le vide, d'au-

tant plus irrité, peut-être, que les prétextes manquaient à sa haine. La scène du bal le mit sur une trace qu'il ne devait plus quitter avant qu'elle ne l'eût conduit au but. Depuis quelque temps déjà, au milieu des pompes de la vie publique, aussi bien que dans l'intimité de la famille, il s'était fait l'espion de sa femme par ce seul motif qu'il lui trouvait un air heureux. Ce bonheur, qui ne venait pas de lui, devait venir d'un autre. Pas un regard, pas une parole qui lui échappât. Autour de la femme aimée et qui aime, il y a comme une atmosphère révélatrice à laquelle un mari soupçonneux ne se trompe point. On eût dit que celui-ci voulait noter les mots qu'elle prononçait, et jusqu'aux vibrations de sa voix. Entrant avec elle dans la salle de bal, il ne lui avait point été difficile de remarquer son trouble à la vue du jeune officier qui gardait la porte impériale; il n'avait point laissé échapper davantage la coïncidence compromettante du saisissement de l'officier, qui était tombé comme frappé de la foudre à ses pieds. Chez un homme jaloux, et pour être jaloux, il n'est pas besoin d'aimer, la haine même, quand elle se combine avec l'orgueil, n'exclut pas ce sentiment, le soupçon devait être instantané. Alexis était jeune et beau, distingué, poétique et charmant. Il avait, en un mot, tout ce qui peut porter ombrage. Constantin s'était rendu, sous un spécieux prétexte d'humanité, dans la salle

où l'on avait transporté l'officier, avide de saisir les premiers gestes, les premières paroles qui lui échapperaient à son retour à la vie. Nous avons dit que la réserve absolue du lieutenant avait trompé son espérance. Les lèvres d'Alexis ne s'ouvrirent point.

— Il se garde, mais je le garde! pensa Constantin

Un mari qui veut savoir, sait toujours.... ou presque toujours. Le lendemain de ce bal fut consacré par le grand-duc à une enquête minutieuse, que lui rendaient plus facile sa haute position, son crédit, la terreur qu'il inspirait à tout le monde, et cette conscience peu scrupuleuse qui lui permettait de ne reculer devant l'emploi d'aucun moyen. Il ne tarda pas à connaître, dans ses détails les plus particuliers, les habitudes, le genre de vie et le caractère du chevalier-garde. La dame d'honneur qui accompagnait la grande-duchesse le jour de sa première promenade, et que celle-ci avait remplacée, un peu imprudemment peut-être, par la jeune Allemande sur la sympathie de laquelle elle comptait davantage, s'imaginant sans doute qu'un manque de confiance pouvait justifier un manque de discrétion, donna au grand-duc, sans trop de scrupule, des renseignements qui devaient faciliter ses investigations ultérieures. Bientôt la Tauride n'eut plus de secrets pour lui ; il intimida les gardiens, en leur montrant le knout et en leur laissant entrevoir la Sibérie ; il leur fit dire tout ce qu'ils sa-

vaient, peut-être même ce qu'ils ne savaient pas. Muni de ces preuves, il comprit qu'il était maintenant le maître de la situation, et qu'il pouvait tirer une vengeance terrible de ceux qu'il appelait des complices. Toutefois, il ne dissimula point qu'il ne satisferait point sa haine contre la grande-duchesse sans ressentir lui-même le choc en retour des coups qu'il lui porterait. Il savait d'ailleurs que le czar, comme tous les souverains absolus, haïssait le scandale plus que tout au monde, et qu'il n'épargnerait rien pour comprimer énergiquement un éclat fâcheux si près du trône. Il en fut donc réduit vis-à-vis de sa femme, à la persécution sourde et à la guerre intime, où il déploya, d'ailleurs, une perfide habileté. Rien ne manqua au supplice incessamment renouvelé de la princesse. A chaque occasion ses peines renaissaient d'elles-mêmes. Tantôt c'étaient des allusions détournées, tantôt des mots à double entente; puis de sanglantes épigrammes, ou des éloges d'une mordante ironie, dont l'intention ne pouvait échapper à personne. Elle supportait tout avec une résignation de martyre. Dans les premiers temps de son mariage, elle avait pu, comme toute jeune femme l'eût fait à sa place, se montrer sensible à ces tracasseries d'un esprit mesquin, à toutes ces méchancetés d'une âme dure. Mais ces petits coups, en se multipliant, avaient fini par émousser, ou plutôt

par tuer en elle jusqu'à la faculté d'en souffrir. Maintenant, d'ailleurs, elle trouvait dans son affection pour le comte un nouveau principe de force qui la rendait plus inaccessible aux attaques de son mari. Impuissant de ce côté, le grand-duc se retourna vers le chevalier-garde, contre lequel sa haine s'accrut d'autant. C'était sur celui-là qu'il fallait maintenant diriger tout l'effort de sa vengeance. Anne le comprenait, et, ne craignant pas pour elle, elle craignait pour lui. Elle tremblait à la seule pensée de le savoir livré sans défense aux ressentiments d'un homme pour qui rien n'était sacré, dès qu'il s'agissait de satisfaire ses passions violentes, qu'elles s'appelassent amour ou haine. Puis, comme il est impossible que dans ces sentiments complexes où s'absorbe tout une vie, il n'entre pas un peu d'égoïsme humain, sa pensée se reportait involontairement sur elle-même, et sur cette tendresse qu'elle avait su faire si charmante, tout en la laissant pure ; qui était pour elle comme un rafraîchissement au milieu des brûlants ennuis de la vie des cours, une consolation suprême dans sa solitude de cœur, et qui lui donnait cette joie sans égale de voir une âme jeune se répandre devant elle en effusions amoureuses ; où la princesse disparaissait devant la femme, afin que la femme fût plus sûre d'être aimée par elle-même... Mais tout cela était fini.... fini à jamais.... et elle ne pouvait

pas même donner à celui de qui elle avait tant reçu la plus légère marque de sa sympathie ; et par le silence qu'elle était obligée de garder envers lui, elle le condamnait peut-être à douter de son cœnr. Entourée d'un réseau d'espionnage, qui allait se resserrant de jour en jour, craignant tout et ne se permettant rien, contrainte à demeurer dans une attente douloureuse, réduite à trembler à chaque instant pour lui, comprenant le besoin qu'il avait de recevoir de ses nouvelles, et n'osant pas lui en donner, elle défiait la vie, si cruelle qu'elle pût être, de lui imposer jamais une plus rude épreuve.

XI

Parmi les distractions assez rares que la jalousie despotique de son mari n'avait pu enlever à la grande-duchesse, il fallait compter les visites qu'elle faisait de temps en temps à la directrice d'une maison d'éducation connue à Pétersbourg sous le nom de couvent de Smolnya.

C'était un établissement impérial, qui présentait assez d'analogie avec le Saint-Cyr de Louis XIV et de Mme de Maintenon. On y élevait des jeunes filles nobles, la plupart sans fortune, dont la princesse s'occupait avec une sollicitude maternelle, et dont elle suivait les progrès et les travaux avec un intérêt sincère.

Elle y alla quelque temps après l'aventure du bal de la cour.

Anne était de celles qui, aux heures mauvaises de l'adversité, ne savent trouver de consolations ailleurs que dans le bien qu'elles font.

Tout en causant avec la supérieure, femme de naissance, et qui, sous le nom de Mme de Tarnoff, avait eu des succès dans le monde, Anne, sans qu'elle-même peut-être eût pu dire pourquoi, la regardait avec plus d'attention qu'elle n'avait encore fait jusque-là. A un moment donné, par un mot, sur un geste, elle fut frappée de sa ressemblance avec le comte Médine.

« Dites-moi, madame, lui demanda-t-elle tout à coup, est-ce que vous avez des parents à Pétersbourg?

— Un seul, madame.

— Et que fait-il?

— La seule chose que puisse faire un gentilhomme.

— Il est donc au service? poursuivit la grande-duchesse avec assez de vivacité.

— Oui, Votre Altesse.

— Quel régiment?

— Le plus beau de tous.

— Les chevaliers-gardes, alors?

— Oui, madame, les chevaliers-gardes.

— Et vous l'appelez?

— Le comte Alexis Médine.

— Alexis Médine! répliqua la femme de Constan-

tin, sans remarquer avec quelle finesse et quelle perspicace attention elle était observée par Mme de Tarnoff; Alexis Médine ! mais j'ai entendu prononcer ce nom-là l'autre soir au palais d'hiver, à propos d'un accident arrivé à un chevalier-garde, qui s'est trouvé mal, pendant la fête que l'empereur offrait au prince de Prusse.

— C'était lui-même, madame.

— Ah ! c'était votre neveu ? et comment se trouve-t-il aujourd'hui? poursuivit la grande-duchesse avec un intérêt presque affectueux.

— Mon Dieu ! c'est une assez misérable santé ; le choc l'a ébranlé, et je n'ose dire qu'il soit entièrement remis du coup.

— Voilà, certainement, une triste aventure.

— Le pauvre garçon a été désolé de l'esclandre dont il s'est rendu ainsi la cause involontaire : pendant les deux ou trois jours qui suivirent, c'était vraiment pitié de voir à quel point il était malheureux, et combien il craignait de s'être fait tort dans l'esprit de ceux qui pourraient être tentés de le juger évèrement.

— Comme si l'on devait être jamais responsable de ce que l'on n'a pas voulu !

— C'est ce que nous ne cessons de lui répéter, mais sans arriver toutefois à le convaincre. Il relevait de maladie, et n'était vraiment pas capable de reprendre son service. Mais quand il sut qu'il était

commandé pour le bal, il en éprouva une joie qui ne saurait se décrire. Je suis certaine que, quand il aurait dû trouver la mort au palais cette nuit-là, aucune puissance humaine n'eût été capable de l'empêcher d'y aller. C'est un fanatique de la discipline militaire et de l'exactitude dans le service, continua Mme de Tarnoff en regardant la grande-duchesse.

— Ce sont là des excès de zèle que, sans doute, il vaudrait mieux éviter, répondit celle-ci ; toutefois ils sont si rares et le motif en est si noble, qu'en vérité les princes auraient tort de s'en montrer trop courroucés. Il faut pardonner des fautes qui ne trouvent point d'imitateurs : elles sont généralement sans danger. Vous voyez souvent votre neveu ?

— Pas aussi souvent que je le voudrais. Les devoirs de ma charge ne sont pas une sinécure, et j'ai bien peu de temps à moi.

— Il y a aussi des devoirs de famille. Est-ce qu'il demeure seul, ce chevalier-garde ? ajouta la grande-duchesse, non point peut-être sans un peu d'hésitation.

— Un vrai moine ! répondit Mme de Tarnoff, dont un soupçon venait de traverser la pensée.

— Alors ne le négligez pas trop, répliqua la princesse. Ce doit être si triste d'être seul quand on est malade !

— Si j'avais le droit de lui révéler l'intérêt que

daigne lui porter Votre Altesse, le bonheur qu'il en ressentirait vaudrait mieux pour lui que tous les remèdes du monde.

— Je serai heureuse de le voir rétabli, répliqua la grande-duchesse, qui ne pouvait point, ou plutôt qui ne voulait point faire une réponse plus directe. Adieu, madame, je ne tarderai point à revenir prendre des nouvelles de vos chères élèves. Vous savez qu'elles sont l'objet de ma plus constante sollicitude. »

Les pays de monarchie absolue ont cela de bon ou de mauvais que tout le monde y est le courtisan de quelqu'un. On y a toujours un supérieur plus ou moins immédiat, dont on s'efforce de deviner les goûts, les désirs ou les caprices, afin d'y conformer sa conduite. L'avancement, le succès, la faveur, l'avenir, tout vient de là.

La supérieure du couvent de Smolnya n'était point un cœur dénaturé : il s'en fallait de beaucoup. Elle avait, au contraire, pour son neveu une affection véritable : seulement, comme il arrive plus souvent qu'on ne pense en dehors de la vie intime, cette affection restait à l'état latent, et Mme de Tarnoff ne se sentait point le besoin de lui en donner des preuves tous les jours. Ainsi va le monde, ainsi va le train des choses. Que les occupations s'appellent des affaires ou des plaisirs, d'implacables nécessités absorbent ou dévorent tous les instants d'une

existence bien remplie. Sans doute on s'aime ; mais on n'a pas le temps de se le dire, et il faut que l'autre, pour le croire, y mette un peu de bonne volonté. Telles étaient les dispositions réciproques de la tante et du neveu. Mais, du moment où Mme de Tarnoff connut l'intérêt que la belle-sœur de l'empereur portait au chevalier-garde, elle se sentit au cœur une tendresse nouvelle pour ce neveu négligé ; elle éprouva un impérieux besoin de se rapprocher de lui. Si la grande-duchesse lui demandait encore des nouvelles du malade, elle ne voulait point lui répondre au hasard.

Tout aussitôt, et sans perdre une minute, elle courut chez Alexis.

La peinture qu'elle avait faite à la princesse, du chevalier-garde, n'était point un tableau de fantaisie. Alexis menait une vie de solitaire. Il n'avait guère d'autre compagnie que ses pensées. Il y a des moments où la solitude est bonne à l'homme. Il s'y retrempe comme en des eaux vigoureuses et salutaires. Mais, aux heures tristes de la maladie, la solitude devient parfois singulièrement pénible ; quand autour de soi on cherche un œil attendri et une main dévouée, et que l'on n'aperçoit que des murailles froides et nues, une âpre angoisse vous serre le cœur, et vous vous surprenez à regretter — tout ce que vous n'avez pas.

Lorsque sa tante entra chez lui, Médine se trou-

vait dans un de ces moments critiques. Non-seulement il souffrait; mais, depuis plusieurs jours, des préoccupations attristantes s'étaient emparées de lui et l'avaient jeté dans une sorte de prostration morale. Mais il était de ceux qui ont la fière pudeur de leurs sentiments, et qui ne veulent à aucun prix de la pitié des autres. Il ne consentait point à laisser lire dans son âme. Aussi, dès qu'il aperçut Mme de Tarnoff, se composa-t-il un maintien impassible et un visage impénétrable.

« Comment! c'est vous, ma tante? Quel heureux hasard vous amène? demanda-t-il à la supérieure, en se levant sur son coude.

— Pas le moindre hasard, en vérité, mais tout simplement le désir, bien naturel d'ailleurs, de prendre de tes nouvelles. N'est-ce pas une œuvre de charité, d'ailleurs, que de soigner les malades? Sans t'en douter, tu m'aides à gagner le ciel.

— C'est donc la première fois que j'aurai servi à quelque chose, répondit Médine, avec une légère pointe d'ironie; mais je crois, chère tante, que vous le gagnez bien sans moi. »

A part lui et non point sans une certaine inquiétude, il se demandait déjà si elle n'était point chargée de lui faire quelque communication fâcheuse. Depuis sa fatale aventure, il se sentait tellement en veine de malheur que tout devenait pour lui la cause d'un pressentiment attristant. Mme de Tar-

noff eut du moins le mérite de ne le point faire languir. Il y a des secrets que les femmes ne savent pas garder pour elles : elles ont autant d'envie de les dire que les hommes peuvent avoir envie de les entendre.

« Sais-tu bien, dit-elle tout à coup à son neveu, qu'il y a dans l'armée plus d'un général qui donnerait volontiers ses grosses épaulettes pour celles d'un simple lieutenant aux chevaliers-gardes?

— Et il ne manquerait pas de lieutenants pour accepter l'échange, fit Médine en souriant.

— J'imagine que tu n'es pas de ceux-là, reprit Mme de Tarnoff, dont l'œil petillait de malice et de curiosité.

— Un militaire ne refuse jamais d'avancer.

— Te doutes-tu seulement qui est venu hier chez moi chercher de tes nouvelles?

— Le général, peut-être? il est pour moi d'une bonté parfaite!

— Le général? mieux que cela!

— Mieux que le général?

— Oui!

— Qui donc?

— La grande-duchesse en personne.

— La grande-duchesse! Ah! ma tante, comment pouvez-vous dire de pareilles folies?

— Si c'est folie que de le dire, que sera-ce donc de le faire? »

Une vive rougeur monta tout à coup aux joues d'Alexis, qui aussitôt redevinrent plus blanches que le marbre.

« Je ne vois vraiment pas qu'il y ait là de quoi se trouver mal, fit Mme de Tarnoff en prenant la main de son neveu, et je ne t'aurais pas dit cela si j'avais su te faire tant de peine.

— De la peine? vous ne m'avez pas fait de peine! balbutia Médine.

— Son Altesse t'a vu tomber à demi mort à ses pieds, victime d'un beau zèle; qu'y a-t-il d'étonnant si, en venant chez moi, où d'ailleurs elle vient très-souvent....

— Ah! elle va souvent chez vous?

— Très-souvent; mais qu'est-ce que cela peut te faire?

— Rien, en vérité!

— La confiance est une belle chose! poursuivit Mme de Tarnoff; malheureusement elle ne se commande pas, et tu n'en as guère en moi; garde tes secrets, mon enfant! je ne te les demande pas. Peut-être sont-ils difficiles à porter. Que personne ne soit plus indiscret que moi! »

Pour rien au monde Médine n'aurait consenti à laisser pénétrer qui que ce fût dans le doux et profond mystère de son amour; mais si la grande-duchesse avait jugé à propos d'en confier quelque chose à sa tante, n'était-elle point, après tout, mal-

tresse de le faire?... Puisqu'elle allait souvent dans la maison dirigée par elle, s'il restait encore à Médine quelque chance de la rencontrer, ce ne pouvait être que là. Il valait donc beaucoup mieux l'avoir pour amie que pour ennemie. Mme de Tarnoff, d'ailleurs, n'était pas méchante. Comme toutes les filles d'Ève, elle avait sans doute reçu de la blonde mère du genre humain sa part de curiosité féminine; mais elle n'était pas capable de faire un mauvais usage du secret qu'elle aurait surpris, encore moins de celui qu'on lui eût confié. Cette pensée qui, malheureusement, ne se présenta point tout d'abord à l'esprit de Médine, lui rendit un peu de calme, et l'entretien, après avoir commencé par lui inspirer toutes sortes d'appréhensions et de craintes, finit au contraire par lui laisser dans l'âme une pensée consolante, et par lui rendre l'espérance, qu'il avait depuis si lontemps perdue. La maison de sa tante serait comme une seconde Tauride qui se rouvrirait pour lui. Plus heureux qu'Adam, il retrouverait son paradis perdu.

Mme de Tarnoff lut sur son visage tout ce qui se passait en lui, et suivant la trace de toutes ces impressions, et le jugeant revenu à une appréciation des choses plus exacte et plus juste :

« Voyons, lui dit-elle doucement, que faut-il que je lui dise?

— Dites-lui que dans peu de jours je serai prêt à recevoir ses ordres. »

De son côté la grande-duchesse, dans toute la loyauté de son affection, pensait que c'était un bonheur que la directrice du couvent de Smolnya fût la tante d'Alexis. Plus réservée que le jeune homme, elle ne se disait point comme lui que ce serait là pour eux une occasion de se revoir : mais, du moins, elle concevait déjà la possibilité de rétablir avec lui une communication, si, à un moment donné, cette communication devenait nécessaire. Quand on a été très-malheureux, quand on a eu beaucoup à craindre, on se laisse guider — égarer peut-être — par les plus légères lueurs de l'espérance. Il y a des moments où l'on s'appuierait sur un roseau. Anne qui, depuis le bal où l'accident avait eu lieu, s'était abandonnée à une sombre mélancolie, retrouva pour la première fois un instant de sérénité. Mais bientôt sa joie lui fit peur.

« Mon Dieu! se disait-elle en rentrant au palais, il ne faut pourtant pas que je semble gaie! que penserait-on?... ou plutôt que ne penserait-on pas?»

Cette petite dissimulation nécessaire ne lui fut point aussi difficile qu'elle l'avait cru. La tyrannie est une bonne école pour nous apprendre à feindre.

Le surlendemain elle retourna au couvent de Smolnya.

Mme de Tarnoff était trop habile pour laisser voir qu'elle devinait le motif de ce retour un peu prompt, et elle n'eut garde de parler la première de son neveu.

« Eh bien! fit la princesse avec cette franchise et ce naturel qu'une femme ne peut trouver ailleurs que dans le sentiment de sa parfaite honnêteté, vous ne me dites rien de notre lieutenant?

— Je n'osais pas croire que Votre Altesse se souvînt seulement qu'il existât.

— Oh! nous avons la mémoire plus fidèle, reprit Anne avec sa bonne grâce courtoise. Comment va-t-il à présent, je vous prie?

— Mieux, en vérité, beaucoup mieux; et si je ne craignais de déplaire à Votre Altesse, je me permettrais de lui dire que le pauvre garçon a été sauvé par la marque d'intérêt qu'elle a daigné lui donner.

— Il ne nous déplairait point de croire en effet que Dieu nous eût permis de faire ce miracle; mais nous savons que de pareilles grâces ont été accordées à bien peu.

— Il faut croire que Votre Altesse l'a reçue sans le savoir, poursuivit la directrice. Personne n'en est plus convaincu que moi. Sans doute mon neveu est faible encore; mais si le mieux se soutient, je ne doute point qu'il ne puisse d'ici à huit jours reprendre son service.

— Oh! pour cela, qu'il ne se hâte point! dit la princesse avec une vivacité singulière.... Son empressement ne lui a été déjà que trop fatal! Grâce à Dieu, l'empereur n'a pas un tel besoin de ses officiers qu'il faille leur mesurer si sévèrement leur congé de convalescence. Dites-le de ma part à votre neveu. Et maintenant occupons-nous des affaires sérieuses. Comment vont nos élèves? »

Je ne sais quelle fut la réponse de la supérieure; tout ce que je puis dire, c'est que la grande-duchesse ne l'écouta guère. Sa pensée, en ce moment, était tout entière aux dangers que le comte Médine pouvait courir en reprenant son service. Elle voulait les prévenir à tout prix. Seulement elle ne savait pas encore par quel moyen elle y parviendrait. Elle voulait le faire changer de régiment. Ce n'était pas assez : elle eût voulu lui faire quitter l'armée. Toutefois, elle ne se dissimulait point la difficulté de ces négociations délicates. Déjà, sur sa demande, le ministre l'avait nommé lieutenant; si, de nouveau, et à si peu d'intervalle, elle s'occupait encore de lui, sa conduite ne pourrait-elle pas donner lieu à des interprétations regrettables? et si, par suite d'une indiscrétion, peu probable sans doute, mais possible pourtant, son mari venait à être instruit de ses démarches, n'achèverait-elle point de perdre celui qu'elle voulait sauver?

Dans de telles circonstances, il fallait savoir se

résigner et attendre. Il était impossible de brusquer les choses ; l'occasion seule pouvait amener une solution heureuse au milieu de tant de difficultés.

Cependant un nouveau malheur la menaçait encore. Elle apprit par la jeune Allemande, à laquelle, depuis les derniers événements qui avaient prouvé son dévouement, elle accordait une confiance absolue, que l'on avait remarqué ses visites plus fréquentes au couvent, et qu'on en avait parlé, en faisant des commentaires peu obligeants pour elle sur la proche parenté de la supérieure et du chevalier-garde.

« Ainsi, se dit-elle, rien ne m'aura été épargné, et j'aurai essuyé l'une après l'autre toutes les persécutions. Voilà qu'à présent je ne puis même plus avoir de ses nouvelles, ni lui donner des miennes. Je ne crois pas vraiment qu'il y ait dans tout l'empire une femme plus malheureuse que moi!... Ah! n'avais-je pas raison quand je me plaisais à lui répéter que le bonheur ne nous était pas donné pour rien, et qu'il fallait tôt ou tard finir par le payer? »

XII

Cependant, une fois encore, la force de la jeunesse l'emporta sur la force du mal. Alexis se rétablit et reprit aussitôt son service.

Le jour même où il reparut au régiment, le grand-duc Constantin, comme lieutenant de l'empereur, passait une revue solennelle des troupes. Cette revue ne laissa point que d'inspirer à la princesse les plus tristes pressentiments. Elle eût voulu pouvoir empêcher Médine de s'y rendre; elle lui fit même écrire par la jeune Allemande une lettre que celle-ci n'osa pas signer. Mais, entre une lettre anonyme et un ordre de service positif, que pouvait donc faire un officier?

Obéir! Alexis obéit.

C'est une belle chose qu'une revue de troupes

russes : la grandeur et l'élégance des hommes, la vigueur et la légèreté des chevaux, appartenant aux plus belles espèces de la race orientale, l'éclat des armes, la richesse et la variété infinie des costumes, la régularité dans les moindres détails, que sait maintenir la sévérité d'une discipline rigide comme le fer, la justesse et la précision des manœuvres, tout concourt à faire de ces solennités militaires un ensemble grandiose et brillant que l'on ne saurait plus oublier si on l'a vu, ni se l'imaginer si on ne le connaît que par la description et le récit.

Cette revue, comme beaucoup d'autres, allait s'achever sans incidents, et le défilé des troupes tirait à sa fin, lorsque le grand-duc aperçut Médine qui passait à sa portée.

Tout aussitôt une sorte de fureur s'empara de lui, et, les yeux étincelants d'un feu sombre, la rage peinte sur ses traits qu'elle rendait plus effrayants encore, il courut ou plutôt il bondit sur le chevalier-garde.

Tout haut, et en se servant d'expressions injurieuses, il lui adressa je ne sais quelle observation relative à une question d'uniforme.

On peut être soldat; mais avant tout on est homme, c'est-à-dire que l'on a un juste sentiment de sa dignité, que l'on se relève sous l'insulte et que l'on se redresse contre la violence.

« J'en demande pardon à Votre Altesse, répliqua le comte Médine, mais....

— Comment! monsieur, s'écria le prince hors de lui, vous osez.... un démenti.... vous à moi !

— De grâce, Monseigneur, » reprit le jeune officier qui ne savait quelles raisons opposer à ce débordement de colère sans raison.

Cependant le grand-duc, dont la fureur croissait de minute en minute, et qui déjà ne se connaissait plus, brandissant avec un geste insensé l'épée nue qu'il tenait à la main, soit involontairement, soit par l'effet du transport qui l'agitait, porta à l'officier un coup de pointe en plein flanc, si malheureusement dirigé qu'il l'atteignit juste au défaut de la cuirasse.

L'arme aiguë pénétra de quelques pouces dans les chairs, entraînant avec elle des fragments d'habit, et le malheureux chevalier-garde, après avoir un instant chancelé sur sa selle, s'affaissa tout à coup, en abandonnant les rênes et en laissant tomber son sabre. Ses camarades l'entourèrent aussitôt, tandis que le corps pressé des officiers de l'état-major se massèrent autour du prince, de façon à dérober au public et au reste des troupes l'issue de ce drame rapide et sanglant. Le bruit d'un accident, mis tout de suite en circulation par un capitaine bien pensant, parcourut la foule avec une rapidité électrique, et, quand on eut ajouté que celui

auquel cet accident venait d'arriver était le même lieutenant qui s'était trouvé mal au bal du prince de Prusse, la chose sembla si naturelle que ceux qui n'avaient rien vu acceptèrent cette version, sans seulement en soupçonner la bonne foi. Quant à ceux qui avaient vu, ils comprirent qu'il était inutile d'ajouter un scandale de plus à tous ceux qu'avaient déjà causés tant de princes fantasques et cruels, assis sur le trône des czars ou près d'y monter. Les journaux, trop faciles complices, sous un gouvernement absolu, de ces trahisons politiques, présentèrent l'incident sous ce jour menteur, et l'infortunée victime de Constantin n'eut même pas pour elle le bénéfice de la pitié publique.

Cependant on avait reporté le blessé chez lui dans un état assez grave ; le fer, nous l'avons déjà dit, avait entraîné dans son trajet fatal des lambeaux d'uniforme qu'il en fallut extraire : la plaie se présenta donc tout d'abord sous un aspect assez fâcheux.

La comtesse de Tarnoff, qui fut aussitôt prévenue, installa près du blessé un service de personnes dévouées et sûres. Dès le premier instant, la directrice avait compris la gravité de la situation, et elle avait voulu supprimer jusqu'à la possibilité d'une imprudence ou d'une indiscrétion.

Cependant tout le monde à la cour n'avait pas été dupe des impostures du rapport officiel. Au

premier bruit de l'événement, la grande-duchesse avait deviné tout de suite le rôle vrai qu'avait joué son mari dans cette sombre affaire. Elle le connaissait trop pour qu'il lui fût possible d'accepter la fable que les autres avaient si aisément accueillie; quelques mots surpris à la bonne foi d'un témoin désintéressé ne lui laissèrent même pas la consolation d'un doute. La vérité lui apparut bientôt dans sa sinistre et sanglante horreur. Il ne fallut rien moins que toute sa force d'âme pour ne point éclater. Mais elle comprit que, dans l'intérêt du malheureux jeune homme, qu'une atroce vengeance pouvait poursuivre plus loin encore, elle devait dominer et contenir ses ressentiments, si amers, si indignés, si douloureux qu'ils fussent. Sans même laisser soupçonner son horreur, elle souffrit le retour et supporta la présence de celui qui venait de tremper ses mains dans le sang de l'homme qu'elle adorait. Rivée à sa grandeur par des chaînes de diamant que rien ne pouvait briser, elle dévora ses angoisses et but ses larmes. Constantin ne lui dit point un mot de ce qui venait de se passer: elle-même n'en parla pas. Ainsi doivent faire peut-être ceux qui vivent dans les étreintes d'un nœud maudit, mais indissoluble. Cependant ses inquiétudes allaient croissant toujours. Le soir venu, elles ne lui laissèrent plus ni trêve ni repos; elle éprouvait comme un immense et irrésistible besoin d'avoir

des nouvelles du blessé. Elle dépêcha donc vers lui sa fidèle Allemande, la seule personne de son entourage à laquelle il lui fût possible de se confier.

« Va, cours, lui dit-elle; dis-lui quelle part je prends à son malheur; dis-lui que ma vie n'est plus en moi; va! songe que j'attends impatiemment ton retour; mais ne reviens que quand tu pourras me dire : « Je l'ai vu! »

La jeune femme partit aussitôt, et, comme une douce messagère d'amour, d'espérance et de paix, elle s'en alla tout droit chez Médine. Le visage du blessé rayonna tout aussitôt d'un ineffable ravissement; avant même qu'elle eût parlé, il avait tout compris. Elle ne le trouva point aussi abattu qu'elle se l'était imaginé. Ses yeux noirs étaient au contraire remplis d'animation et de feu. Mais cette animation était factice, et c'était la fièvre qui allumait ce feu.

« Vous venez me parler d'elle! Oh! comme elle est bonne! Mais vous êtes bonne aussi, vous, et je vous remercie!

— Oui, monsieur, je viens vous dire sa peine et la part qu'elle prend....

— Ah! ne me parlez point de cela! ne parlez point de moi! parlez-moi d'elle! est-ce qu'elle m'a pardonné? Sait-elle tout le chagrin que je ressens, quand je pense que j'ai pu être pour elle l'occasion d'un ennui. »

La jeune femme fut touchée de la grandeur et de la délicatesse d'un amour qui, même dans un tel moment, s'oubliait pour ne penser qu'à l'autre, et comme elle vit bien qu'il n'y avait pas deux manières de l'en récompenser, sans rien dire qui pût compromettre son auguste maîtresse, elle lui parla cependant de l'attachement et de la vive sympathie que la grande-duchesse ressentait pour lui, de manière à lui donner la seule consolation qu'il fût capable de recevoir. Aussi chacune des paroles de la confidente versait sur la blessure du chevalier-garde tous les dictames qui enchantent la douleur, tous les baumes qui la guérissent.

Ce fut alors seulement, que l'on put juger de la place immense que son amour occupait dans le cœur d'Alexis. Tant que celle qui venait de sa part fut présente, lui apportant, pour ainsi parler, comme une émanation d'elle, il se trouva mieux. Même de loin, elle lui faisait du bien. Mais quand la messagère de la princesse fut partie, peu à peu, il se sentit plus mal.

La nuit fut très-mauvaise. Le lendemain matin, le médecin, qui tout d'abord n'avait pas voulu parler, ne dissimula point ses inquiétudes. Celles de Mme de Tarnoff n'étaient pas moins grandes. Anne, de son côté, malgré le rapport favorable de sa demoiselle d'honneur, ne se sentait pas le moins du monde rassurée. Ce n'était plus le moment des

vains ménagements; d'ailleurs elle se disait que la conscience de son mari devait être assez troublée pour qu'il ne se montrât point trop sévère vis-à-vis des autres. Elle osa donc envoyer chercher la tante de Médine. C'était par elle seule qu'elle pouvait avoir des nouvelles sûres.

« Eh bien! lui demanda-t-elle aussitôt qu'elle l'aperçut, comment va-t-il ce matin?

— Il est faible et agité.

— Le médecin, que dit-il?

— Rien! et Votre Altesse le sait, quand ces gens-là se taisent, c'est toujours mauvais signe.

— Est-ce du moins un homme capable?

— Comme les autres.

— Je vous enverrai le mien.

— Votre Altesse est bien bonne! mais elle ne craint pas....

— Je crains qu'il ne meure, mais je ne crains pas autre chose. Trouvez-vous près de lui demain, vers trois heures. Le docteur y sera; vous pouvez avoir en lui une confiance absolue. Ce n'est pas seulement un médecin, c'est un ami; maintenant, adieu! Personne ne vous a vue entrer, et vous pouvez venir demain.

Le lendemain, en effet, le médecin de la grande-duchesse se présentait à l'heure indiquée chez le chevalier-garde. Ce médecin, auquel la grande-duchesse n'avait pas dédaigné de donner le titre

d'ami, rehaussait de tout le mérite d'un talent véritable la plus franche et la plus loyale nature. Il n'aimait pas le grand-duc, qu'il connaissait bien ; Alexis, au contraire, lui fut tout de suite sympathique. Il examina sa blessure avec la profonde attention de l'homme qui sent peser sur lui une responsabilité grave.

Mme de Tarnoff, sur la demande de son neveu, s'était retirée et avait laissé les deux hommes seuls ensemble. Le médecin se tut quelque temps.

« Docteur, lui dit le chevalier-garde, se soulevant sur son coude et le regardant droit dans les yeux, je veux savoir la vérité ; vous me comprenez? toute la vérité et rien que la vérité !

— Je ne la refuse jamais à qui sait me la demander ainsi.

— Eh bien ! que pensez-vous de moi ?

— Eh ! mais, à mon tour, il faut que je vous fasse une question. »

Alexis craignit que le médecin ne voulût lui parler de la grande-duchesse ; il éprouva une certaine émotion dont il ne fut pas le maître, et dont le docteur s'aperçut, mais sans toutefois en comprendre la cause véritable.

Laissant donc au jeune homme le temps de se remettre, ce fut seulement au bout d'un instant qu'il lui dit :

« Avez-vous vraiment du courage?

— Monsieur, je suis soldat, répondit Médine avec une simplicité antique, et depuis mon enfance je m'habitue à regarder la mort en face.

— Et moi aussi; mais cela n'empêche pas de tenir parfois à la vie.

— La vie! elle n'a pas toujours été mauvaise pour moi, et je n'ai pas encore vingt-trois ans! poursuivit le chevalier-garde non point peut-être sans faire un retour involontaire sur le passé.

— Vingt-trois ans! c'est un bel âge, auquel rien n'est impossible.... Je ne dois pourtant pas vous cacher....

— Que je suis un homme perdu, n'est-ce pas?

— Je n'ai pas dit cela.

— Vous m'avez cependant promis de me dire la vérité.

— Eh bien! vous êtes en danger.

— Oui, je le sais.... et même en danger de mort. »

Cette fois le chirurgien ne répondit rien.

« Allons! c'est bien, poursuivit Médine; je vois que vous êtes franc; merci! Est-ce que ce sera pour bientôt? ajouta-t-il en pâlissant un peu.

— Rien d'incertain comme la vie et la mort : on ne sait jamais l'heure.

— Un homme comme vous sait le jour! »

Pour toute réponse le médecin eut un hochement de tête accompagné d'un mouvement d'épaules.

« Ne craignez donc rien, fit Médine, et soyez sûr que, le moment venu, je serai prêt. Seulement, vous m'avez compris, je veux savoir!

— Vous saurez.

— Merci, docteur; maintenant, quand vous reverrai-je?

— Demain, après-demain, tous les jours.

— Oui, tous les jours, j'accepte; car je crois que ce n'est pas vous engager beaucoup? »

Le médecin ne trouva rien à répliquer sans doute, car il prit une feuille de papier, et, après avoir griffonné quelques lignes, qui pouvaient à la rigueur passer pour une ordonnance, il sortit en disant :

« A demain! »

Il rencontra Mme de Tarnoff dans l'antichambre.

« Eh bien? lui demanda celle-ci le consultant du regard tout autant que de la parole.

— Eh bien! il est perdu.

— Perdu! et le malheureux s'en doute-t-il?

— Il ne s'en doute pas.

— Dieu soit loué!

— Mais il en est sûr.

— Ah!... Vous lui avez dit?

— Il me l'a demandé d'un ton qui exigeait une réponse.

— Et comment a-t-il reçu la fatale nouvelle?

— En soldat, en héros, en martyr.

— Pauvre enfant !

— Il y a en lui, je le vois bien, une sorte d'exaltation étrange, dont la cause m'est inconnue, et qui lui fait accepter la mort comme un sacrifice nécessaire, qu'il fait volontairement, et parfois même, si j'ose le dire, avec joie. Je n'ai trouvé de tels signes que chez certains mystiques. Est-ce que c'est un homme religieux?

— Il a, en effet, une religion, et une très-grande ! » répondit la directrice, sans vouloir s'expliquer plus clairement.

Le docteur sortit de la maison, et Mme de Tarnoff entra dans la chambre de son neveu.

« Ma bonne tante, dit le blessé en l'apercevant, je ne sais pas au juste si ce médecin est un grand docteur ; tout ce que je puis dire, c'est qu'il est fort galant homme : je l'ai interrogé, et il m'a répondu loyalement, sans chercher le moins du monde à me tromper. A présent, je vois clair dans ma destinée. Elle est ce qu'elle doit être, et si je regrette quelque chose, du moins je ne me plains de rien. Voyons, soyez calme comme moi; ne me traitez pas en enfant; n'essayez pas plus que lui de me faire illusion, ce qui serait d'ailleurs inutile, car j'ai la conscience de mon état. Dites-moi plutôt que vous aiderez cet excellent homme à tenir la parole qu'il m'a donnée.

— Ne crains rien ; nous ferons ce que tu voudras.

— Il faut qu'*elle* sache aussi! je veux qu'à l'instant suprême *sa* pensée soit avec moi! dites que vous l'avertirez! »

Les vœux d'un homme qui va mourir sont sacrés pour tout le monde. Cette conversation avait d'ailleurs mis le chevalier-garde dans un état d'exaltation dangereuse, et qu'il ne fallait point exciter davantage.

Mme de Tarnoff promit tout ce qu'il plut à son neveu de lui demander.

« Merci! dit-il alors, en lui serrant doucement la main, vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir à quel point il est facile de s'en aller! Depuis que ce brave docteur m'a parlé, j'éprouve un calme et une tranquillité que, depuis six mois, je ne connaissais plus. Serait-ce que la vie tient à se réconcilier avec ceux qui vont la perdre?

— Chasse donc ces idées-là, lui répondit sa tante; elles te font du mal et nous font de la peine.

— Vous avez raison; aussi je ne les garderai pas longtemps. »

Les deux jours qui suivirent cette étrange et douloureuse communication s'écoulèrent, pour le malade, dans une sorte de torpeur somnolente, mais qui avait du moins l'avantage de lui épargner d'inutiles douleurs.

Digitized by Google

XIII

Cependant l'empereur, à qui l'on ne cachait que ce qu'il lui plaisait vraiment d'ignorer, avait connu dans tous ses détails le lugubre incident qui avait ensanglanté la revue. Il ne s'était pas fait faute d'exprimer à son frère tout son mécontentement; il lui avait même laissé entendre que ce qu'il avait de mieux à faire en ce moment, c'était de quitter Pétersbourg, pour donner aux gens le temps d'oublier.

Les conseils du czar ressemblent si fort à des ordres que l'on ne se permet jamais de ne les point suivre. Constantin s'éloigna, et son absence donna à la grande-duchesse quelques instants de liberté qui, dans les circonstances présentes, étaient pour elle d'un prix infini. Deux fois par jour, elle rece-

vait un bulletin de santé, adouci par les soins du docteur, qui voulait lui laisser au moins l'espérance. Sa pensée ne quittait plus le chevet du cher malade. Ah! s'il était vrai, comme on l'a tant de fois répété, qu'il fût possible de sauver en priant et en aimant, comme Médine eût été promptement rendu à la vie! Du reste, le mensonge compatissant du docteur ne l'avait point complétement rassurée, et il y avait encore des moments où elle était tout entière à sa crainte, et, dans un de ces moments-là, elle aussi, par un accord touchant de sa pensée avec la pensée de l'homme qui l'aimait, elle avait exigé qu'on l'avertît, si, par un malheur qu'elle ne voulait point prévoir, il se présentait quelque complication dangereuse. Elle sentait bien qu'alors sa fière innocence braverait tous les dangers pour apporter les adoucissements et les consolations de sa présence à l'homme qui l'avait tant aimée.

Quatre jours après la visite du médecin envoyé par Son Altesse, l'état du blessé subit une aggravation si alarmante, que Mme de Tarnoff n'eut pas besoin de l'avis des hommes de l'art pour s'apercevoir que la crise suprême devenait inévitable.

Alexis n'avait pas moins qu'elle le sentiment de sa position.

« Docteur, dit-il au médecin dès qu'il le vit entrer dans sa chambre, je crois que le moment approche.

— Vous êtes mal, en effet, répondit celui-ci en prenant le pouls du chevalier-garde.

— Vous savez, fit Médine, en lui jetant un regard qui eût attendri un bourreau, vous savez que je vous ai été un bon malade, patient, résigné, bien sage.... Je ne vous ai pas même demandé de me guérir!

— C'est vrai! c'est vrai! répondit le médecin avec un sourire empreint d'une tristesse émue.

— Soyez donc bon à votre tour, et faites quelque chose pour moi.

— Oh! de grand cœur, en vérité.... tout ce que vous voudrez, c'est-à-dire tout ce que je pourrai.

— Aidez-moi donc à bien mourir!

— Je ne comprends pas ce que vous entendez par là; mais je suis certain que, pour bien mourir, vous n'aurez besoin de personne. Qu'appelez-vous bien mourir?

— Je veux tomber noblement, en gentilhomme, et tout d'un coup, sans languir dans une agonie douloureuse.... tâchez donc de me comprendre à demi-mot. Pour la dernière fois, avant que tout soit fini, je voudrais retrouver comme un éclair de vie.... j'en aurai besoin.... peut-être.

— Ce que vous me demandez là n'est pas impossible, répondit le docteur, mais de telles fantaisies coûtent cher.

— Tout ce que j'ai est à vous.

— Ce n'est pas cela que je veux dire; mais cette vigueur factice que l'on ressuscite pour un moment ne s'obtient jamais qu'aux dépens de la force réelle : les minutes, en pareil cas, sont payées par des heures.

— Oh ! je les payerais par des jours, si j'avais encore des jours à moi, répliqua Médine.

— Voilà donc qui est bien entendu; puisque le marché vous convient, je vous apporterai tantôt l'élixir oriental, que je possède seul aujourd'hui à Pétersbourg, et dans lequel vous puiserez quelques heures de vie.... C'est, hélas! tout ce que je puis vous acorder. »

Il revint en effet vers midi, et remit au jeune homme un flacon long comme le doigt, aux trois quarts rempli.

« N'en buvez que quelques gouttes à la fois, lui dit-il, car le remède est énergique, mais dangereux; on ne le prend pas impunément : il rend un instant la vie, mais il donne sûrement la mort.

— Ne craignez rien, répliqua le chevalier-garde; je suis prudent et rangé. Je ménagerai cette précieuse liqueur, comme je ferais des dernières gouttes d'huile de ma lampe; mais, tenez! depuis que je l'ai en ma possession, il me semble que je suis déjà mieux. Il est probable, ajouta-t-il, que nous ne nous retrouverons plus dans cette vie; laissez-moi

vous remercier de vos soins si dévoués. J'aurais voulu guérir, ne fût-ce que pour vous faire honneur.

— Je reviendrai ce soir, fit le médecin qu'une certaine émotion gagnait à la pensée de cette belle et poétique jeunesse si fatalement fauchée dans sa fleur, et pour laquelle tous les secours de son art s'étaient trouvés inutiles.

— C'est cela ! c'est cela ! revenez ce soir, » répondit Alexis, et à part lui il ajouta : « Seulement, ce soir, je n'aurai plus besoin de vous.... »

Le docteur venait à peine de quitter la chambre de Médine, lorsque Mme de Tarnoff y rentra.

« Eh bien ! comment te trouves-tu ? demanda-t-elle à son neveu.

— Je ne souffre plus. Mais vous, ma chère tante, on dirait que vous avez quelque chose ; je ne vous trouve pas votre visage ordinaire.

— En effet, je suis si surprise, si émue.... une si grande bonté ! tant d'honneur inattendu ! tu vas recevoir une visite....

— Oui ! *Elle* va venir ; je le savais ! répondit le jeune homme, dont le calme contrastait singulièrement avec l'agitation de sa tante.

— Tu le savais ! et comment donc le savais-tu ?

— Quelque chose m'avertissait tout bas qu'elle ne voudrait point me laisser partir sans m'avoir dit adieu. Maintenant, chère tante, faites tout préparer

pour que la maison soit digne de son hôte d'un instant; je veux des fleurs partout; je veux que la mort elle-même se fasse belle, pour recevoir ma princesse. »

Mme de Tarnoff s'ingénia pour complaire aux suprêmes désirs de son neveu; elle parvint à égayer par une sorte de coquetterie funèbre la chambre où allait se dénouer le dernier acte de ces tragiques amours. Toute trace de maladie disparut; le malade lui-même n'eut plus l'air que d'un convalescent prêt à retrouver la santé, et gardant de ses souffrances seulement ce qu'il fallait pour exciter un poétique intérêt. Il venait de prendre les premières gouttes de son cordial, et elles produisaient déjà leur effet. Un sentiment de bien-être nouveau s'emparait de lui; il était soutenu et ranimé; c'était presque comme une résurrection : le sang plus vif circulait dans ses veines et teintait légèrement sa joue; l'œil lui-même avait retrouvé son éclat. Cette métamorphose soudaine était si complète que Mme de Tarnoff ne put s'empêcher de dire en lui passant une petite glace :

« Tiens! regarde comme te voilà beau!

— Tout ce que je demande, répondit Alexis en jetant un coup d'œil au miroir, c'est de ne pas lui faire peur! »

Il parlait encore quand il fut brusquement interrompu par le bruit d'une voiture s'arrêtant à sa porte.

« C'est elle, » dit-il en mettant une main sur ce cœur qui allait bientôt cesser de battre.

« Courez! dit-il à sa tante, et allez la recevoir! »

Mme de Tarnoff se précipita vers celle qui arrivait, et, une minute après, elle introduisait la grande-duchesse dans la chambre d'Alexis, où elle-même n'entra pas.

Anne resta un moment immobile sur le seuil, contemplant l'émouvant spectacle qu'elle avait devant les yeux, regardant avec une pitié profonde, qu'elle n'osait pourtant pas laisser voir, ce jeune homme, naguère encore plein de santé, de force et de vie, et que le fer de son mari avait cloué sur un lit de douleur, qu'il ne quitterait désormais que pour la couche glacée de la mort. Toute cette destinée cruelle et fatale se représenta en ce moment à sa pensée, et ses yeux se remplirent de larmes qu'elle retenait à peine.

Médine, cependant, recueilli dans un silence qui n'était autre chose que l'extase de son dernier bonheur, oublieux de la vie, oublieux de la mort, s'abandonnait tout entier à la joie immense de la revoir et de la retrouver.

Enfin la grande-duchesse s'approcha du lit, et, sans parler encore, prit dans les siennes les deux mains amaigries du mourant. Douloureusement frappée de l'altération de ses traits et du terrible appauvrissement de tout son être, mais trompée

par l'apparente animation du teint, que l'action du cordial avait coloré d'un jet de sang, incertaine encore, elle se demandait ce qu'il fallait craindre et ce que l'on pouvait espérer. Toute son intelligence, toute sa volonté se concentraient en ce moment dans ses yeux. Sous l'ardent magnétisme de ce regard, le malade éprouvait dans tout son être je ne sais quelle impression bienfaisante, dont il eût voulu la remercier; mais comme il ne trouvait point de mots qui pussent rendre tout ce qu'il ressentait, il goûtait sa joie en silence.

« Vous êtes mieux? n'est-ce pas que vous êtes mieux? demanda enfin la grande-duchesse en se penchant vers lui.

— Je ne sais pas si je suis mieux, répondit d'une voix faible le jeune chevalier-garde; mais je sens que je suis bien : et c'est à vous que je le dois. »

Au moment même, où le malheureux disait : « Je suis bien! » une crise survenait et secouait sa frêle machine.

Anne, qui épiait avec l'attention vigilante du plus habile médecin tous les changements qui, d'un moment à l'autre, altéraient son visage, fut frappée tout à coup du bouleversement de ses traits, elle lui posa une main sur le front et la retira tout aussitôt, comme l'on fait quand on rencontre un contact brûlant.

« Oh! vous souffrez bien plus que vous ne vou-

lez l'avouer! dit-elle avec une sorte d'effroi: la fièvre vous dévore; votre tête est en feu.

— Non! dit Alexis en essayant de la tromper par un sourire, je ne souffre pas tant que cela: pendant que vous serez près de moi je ne souffrirai presque pas!

— Pourquoi faut-il que je le quitte? murmura la grande-duchesse.

— Je ne souffre pas du tout, dit encore Médine; seulement j'ai un peu soif. »

Elle regarda de tout côté dans la chambre, cherchant ce qu'elle pourrait bien lui donner à boire. Elle s'approcha d'une table couverte de fioles, de verres et de flacons.

« Non, merci! ce n'est pas là, dit Médine : c'est ici! »

Et, tirant de dessous l'oreiller le petit flacon que le docteur lui avait remis quelques heures auparavant, il l'acheva d'un trait.

« Que buvez-vous donc là! dit Anne effrayée par je ne sais quoi d'égaré qu'elle remarquait dans son geste, et non moins, peut-être, par la couleur étrange du breuvage, que buvez-vous donc là?

— Le reste de ma vie! répondit-il en relevant sur elle des yeux qui pour la première fois osèrent chercher les siens.

— Comment? que voulez-vous dire? » demanda la grande-duchesse qui se sentit frémir.

Alexis, après avoir bu, replaça sa tête sur l'oreiller et resta quelques instants sans parler. Cette fois encore le breuvage généreux opérait : le malade retrouva de nouveau la sensation passagère d'une force renaissante.

« De grâce, ne vous effrayez pas! fit Médine en retrouvant la parole, et si j'ai eu le malheur de vous affliger, pardonnez-moi.

— Pauvre enfant! que voulez-vous donc que je vous pardonne? c'est à vous, hélas! de pardonner. »

Une des mains de la grande-duchesse était à sa portée ; il s'en empara et, longuement et fortement, il l'appuya sur ses lèvres.

Qui donc eût eu le courage de lui envier cette joie suprême?

Revenant à son idée avec cette obstination féminine qui ne s'écarte jamais du but, et qui finit ainsi par triompher des volontés les plus fortes : « Que buviez-vous donc là? » demanda-t-elle encore.

Alexis comprit la pensée terrible qu'elle n'osait pas exprimer.

« Oh ! non ! jamais ! fit-il en tournant de droite à gauche sa tête pâle sur l'oreiller, c'est déjà bien assez de mourir : je ne voudrais point hâter le terme de ma vie au moment où vous me la faites si charmante !

— Hélas ! répondit-elle sans songer même à essuyer les larmes qui coulaient sur ses joues, j'au-

rais voulu vous la faire bonne et douce, et je n'ai été pour vous qu'une occasion de persécution et de malheur! ma tendresse est fatale : abandonnez-moi!

— Il est peut-être un peu tard pour changer! » répondit-il avec un sourire navrant; puis il ajouta: « Ne me plaignez pas, je vous en prie, car ma destinée, après tout, aura été digne d'envie ; vous m'avez donné bien plus que je ne méritais, bien plus que je n'osais même souhaiter dans mes rêves. Ce n'est point aux années, mais aux sentiments et aux émotions éprouvées qu'il faut mesurer une existence : la mienne est complète ! et, comme si ce n'était point encore assez pour vous d'avoir charmé ma vie, voici que vous enchantez ma mort!

— Par grâce! par pitié! ne parlez pas de mort, reprit en pâlissant un peu la grande-duchesse qui essayait jusqu'au bout de lui faire, et peut-être de se faire à elle-même illusion : est-ce que l'on meurt à votre âge?

— Princesse! répondit le comte, en gardant sa main et en cherchant ses yeux, est-ce que vous seriez ici, si je ne devais pas mourir? Votre présence, qui fait ma joie, m'annonce en même temps ma condamnation. »

Lorsque dans un entretien grave, sérieux, suprême, pour ainsi parler, entre deux personnes qu'unit une affection profonde, et qui connais-

sent si bien leurs mutuels sentiments qu'il leur est à peu près impossible de se tromper mutuellement, il tombe un mot si vrai, si juste, tellement en situation qu'il ne souffre point de réplique et n'admet point de contradiction, on n'ose pas faire à l'autre une réponse condamnée d'avance par soi-même, et il y a toujours un moment d'hésitation et de silence pénible. A quoi bon mentir quand le mensonge est tellement inutile?

Cependant la grande-duchesse reprit :

« Vous avez été blessé à cause de moi; à cause de moi vous avez été l'objet d'une violente et injustifiable agression.... le coupable est mon mari, ajouta-t-elle en cachant sa tête entre ses deux mains, qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce que je vienne moi-même prendre de vos nouvelles, et vous apporter l'expression de ma sympathie et de mes regrets ?

— Sachant combien vous êtes bonne, je ne m'étonne point en effet de vous entendre me parler ainsi ; mais l'illusion ne nous est plus permise, et il nous faut maintenant regarder en face la vérité et la mort.

— La mort ! ainsi vous mourrez à cause de moi ? Voilà ce que je ne me pardonnerai jamais !

— Mon seul regret, à moi, c'est de ne pas mourir pour vous ! »

Anne joignit ses mains avec un geste désespéré

et montra au jeune homme un visage tout inondé de larmes. Ce fut là sa seule réponse.

« Peut-être, reprit doucement Médine, peut-être n'est-il pas mal qu'il en soit ainsi ! Au point où j'en suis arrivé, j'ai le droit de tout dire.... même à vous, madame. Eh bien ! après vous avoir connue et aimée, il ne m'était plus possible de vivre sans vous.... de vivre loin de vous.... vous voyez donc bien qu'il était temps de mourir ! »

Anne ne répliqua rien, mais Alexis put lire dans ses yeux une immense douleur.

« Ne me plaignez pas ! dit-il ; mon sort est digne d'envie, et non point de pitié. Ne croyez point que ce soit l'épée du grand-duc qui m'a tué ! Non ! j'étais condamné en naissant. Tous les hommes de ma famille sont morts jeunes.... Si j'ai pu m'attarder un moment sur la route fatale, c'est à vous que je le dois.... Je n'ai vécu un peu plus que pour vous aimer !... en quelques jours vous m'avez fait goûter autant de joie qu'en pourrait contenir une longue vie ; mais, dès que vous vous êtes détournée de moi, tout seul j'ai marché vers le triste but.... On m'a peut-être aidé à l'atteindre plus tôt ; mais qu'importe ? Vous voilà revenue, et au moment où j'y touche vous me le cachez ; je vous regarde et je ne vois plus la mort. »

Pendant qu'il parlait ainsi, une sorte d'exaltation enthousiaste s'était emparée de lui et, dans une

transfiguration suprême, donnait à ses traits comme un éclat surnaturel de beauté. La mort se plaît ainsi parfois à parer elle-même la victime avant de l'immoler.

La grande-duchesse contemplait Médine avec un mélange de douleur et de tendresse que les mots ne sauraient rendre; mais elle se taisait, parce qu'elle sentait bien que les paroles n'auraient pu lui venir sans les larmes.

Les ombres pâles envahissaient déjà le visage d'Alexis, et les premières hallucinations qui accompagnent la fin prochaine se mêlaient déjà à ses discours interrompus et sans suite.

« N'est-ce pas, fit-il au bout d'un instant, que vous vous souviendrez toujours de nos promenades si charmantes, mais, hélas! si courtes, là-bas, dans ces beaux jardins.... quand vous retournerez à la Tauride....

— Jamais! jamais! je ne veux plus!

— Allez-y au contraire, allez-y pour me retrouver.... j'y serai! Oh! les adorables matinées de printemps! comme vous avez bien pris mon cœur, ou plutôt, comme il s'est donné à vous tout entier!... Je le sens; vous me pardonnez de vous parler ainsi, parce que vous savez bien que ce sont là les derniers mots que prononcera ma bouche.... »

La grande-duchesse ne répliqua rien; mais à un certain mouvement de ses bras et de ses épaules,

on pouvait voir qu'un frisson venait de passer dans ses nerfs, tandis qu'aux palpitations de sa poitrine il était facile de juger qu'elle était prête à éclater en sanglots. Elle se contint pourtant, par un effort surhumain de courage et de volonté, pour ne pas troubler en lui la sérénité de l'instant suprême.

Alexis, cependant, n'avait déjà plus la perception nette et distincte des choses, ni la lucidité de sa pensée; ses souvenirs ne lui revenaient plus qu'incertains et confus. Le délire, qui presque toujours précède chez nous la crise finale, jetait son sinistre désordre dans cette âme agonisante, si rudement éprouvée. Celle qu'il voyait devant lui n'était déjà plus la grande-duchesse descendue des hauteurs où son rang presque souverain la plaçait, pour apporter à sa mort les consolations d'une présence auguste; c'était cette inconnue charmante, son égale, celle que le hasard d'une promenade de printemps avait un jour amenée à sa rencontre; qu'il avait tour à tour perdue et retrouvée; avec laquelle au bord des étangs, ou le long des charmilles de la Tauride, il avait passé des heures délicieuses; que, dans ses rêves d'amour, il avait cru pouvoir unir à lui pour jamais; c'était celle qui l'avait conduit dans ce chalet rustique, où, au milieu de l'intimité de leurs entretiens et des séductions de la musique, il lui avait fait entendre des paroles brûlantes et passionnées.... ces paroles il les lui répé-

tait pour la dernière fois, avec plus de force peut-être ; seulement il les mêlait aux divagations incohérentes de l'agonie, mariant ainsi la mort et l'amour, et, au moment du suprême adieu, parlant encore d'avenir éternel.

Plus pâle que lui, tenant sa main, observant son visage, essuyant sur son front les sueurs glacées, ravie et désolée, pleine de tendresse et de pitié, Anne contemplait avec un serrement de cœur dont rien ne saurait exprimer l'angoisse, le spectacle de cette belle et noble jeunesse, qui, au moment de s'éteindre pour jamais, jetait encore cette vive et dernière flamme de passion et d'amour.

Une ou deux fois, craignant pour lui les effets d'une fatigue dont elle apercevait les traces trop visibles sur son visage, elle essaya de l'arrêter. Mais elle n'avait réussi qu'à exciter davantage encore sa dangereuse exaltation. Elle avait donc fini par le laisser parler, recueillant avec une attention pieuse ce legs suprême de son âme.

« Oh ! lui disait-il, sans les hommes méchants, combien nous eussions été heureux, vous et moi, chère Irène ! Nous n'aurions rien demandé à Dieu, notre père, que de nous laisser nous aimer.... Pour moi, depuis le jour où je t'ai vue, Irène, je n'ai plus souhaité autre chose ! Ton amour fut ma vie et ma mort ! »

L'épuisement survint; de petits mouvements convulsifs agitèrent ses mains. Il ne parla plus.

Immobile à côté de son lit, les bras croisés sur sa poitrine profondément soulevée, le visage baigné de larmes, la grande-duchesse le regardait en silence. Un des bras du jeune homme était languissamment étendu sur la couverture, blanc comme le marbre et non moins froid. L'artère battait encore, mais bien faiblement. Anne prit ce bras et le garda entre ses mains. Le mourant sentit la tiède pression de ses doigts, et il essaya de la regarder encore ; mais il n'en eut point la force, et sa paupière alourdie retomba sur le globe terni de son œil.

Cependant la main qu'elle avait fait glisser dans la sienne eut comme un tressaillement, et la princesse crut qu'elle avait essayé de serrer ses doigts. Elle comprit qu'il voulait par là lui faire signe d'approcher, et, docile, elle se pencha vers lui.

Les lèvres de l'agonisant s'entr'ouvrirent et laissèrent passer ces mots comme un léger souffle :

« Je t'aime ! Adieu ! »

Une des âmes les plus tendres qui eussent jamais animé une poussière humaine venait de remonter vers la patrie céleste. Anne ferma les yeux d'Alexis, qui s'étaient rouverts, puis, après quelques instants d'une contemplation muette et douloureuse, elle le baisa pieusement au front.

Elle sonna. La comtesse de Tarnoff parut.

« Madame, lui dit la grande-duchesse, priez Dieu qu'il nous console ! c'était un grand et noble cœur ! »

A quelque temps de là on put voir, dans le cimetière de Saint-Alexandre-Newsky, un monument funèbre de grand style, élevé à la mémoire du chevalier-garde. Il n'avait rien coûté à la famille, et ne portait d'autre inscription qu'une date et un nom : il représentait une femme voilée qui pleurait sur un tombeau.

FIN D'IRÈNE.

LE MARIAGE IMPROMPTU

Digitized by Google

PERSONNAGES :

LA BARONNE, 58 ans.
ARTHUR DUPLESSIS, 36 ans.
ROZANE, institutrice, 27 ans.
JUSTINE, femme de chambre, 18 ans.
UN VALET, l'âge qu'on voudra.

Google

LE MARIAGE IMPROMPTU.

(UN ACTE.)

SCÈNE I.

LA BARONNE, ARTHUR DUPLESSIS.

LA BARONNE.

Monsieur Duplessis, je veux vous marier.

DUPLESSIS.

Ah ! madame, que vous ai-je donc fait ?

LA BARONNE.

Rien ! mais je commence à m'ennuyer de vous entendre appeler Arthur !

DUPLESSIS.

Pas plus que moi, veuillez le croire.... je sens que ce malheureux nom condamne celui qui le porte à ne jamais vieillir, et que, passé vingt ans, il a le privilége de rendre un homme ridicule. Mais

je ne l'ai pas choisi ; mon parrain est le seul coupable : il ne faut pas me punir de ses fautes. Veuillez aussi réfléchir que j'aurais beau me marier, cela ne changerait absolument rien à la chose : je n'en serais pas moins Arthur comme devant.... il y aurait de plus une madame Arthur, le jour même de mon mariage, et peut-être, dans la suite des temps, une foule de petits Arthurs. — Vous voyez donc bien que le remède est pire que le mal.... et, de plus, qu'il ne le guérit point....

LA BARONNE.

Je ne vois rien du tout. C'est-à-dire, si ! je vois que vous m'échappez toujours ; vous êtes un homme insaisissable.

DUPLESSIS.

Au contraire, je ne demande qu'à me laisser prendre.

LA BARONNE.

Il est impossible de parler raison avec vous.

DUPLESSIS.

C'est, sans doute, que je suis incapable de vous donner la réplique.

LA BARONNE.

Pouvez-vous du moins m'écouter ? Oui ? très-bien ! alors je continue. — Vous savez, mon cher Arthur, que je suis votre amie ; j'ai été pendant près de quarante ans celle de votre chère mère....

C'est dire que je vous connaissais avant que vous ne fussiez de ce monde.... Quand la pauvre créature est morte, j'ai reporté sur vous l'affection que j'avais pour elle. Je n'ai jamais eu d'enfant; vous m'en avez tenu lieu, et je vous ai toujours voulu du bien : vous en doutez-vous ?

DUPLESSIS.

Je ne m'en doute pas, j'en suis certain : vous me l'avez tant de fois prouvé !

LA BARONNE.

Et je vous le prouve encore en voulant vous marier.... un peu malgré vous.... Mais, au fait! voyons, pourquoi ne vous mariez-vous pas ? Vous ne pouvez pas être l'ennemi du mariage, puisque vous êtes un honnête homme ; vous savez que le mariage....

DUPLESSIS.

Oui, je sais que le mariage est la base de la famille, le fondement des sociétés, la source de la fortune, etc., etc. Il y en a des centaines de pages sur ce ton-là dans des livres in-4° couronnés par l'Institut : il est bien vrai que parfois la réalité fait pièce à ces définitions poétiques. Souvent la famille est renversée par sa base ; la société tremble sur ses fondements et la source de la fortune devient une cause de ruine ; — mais si la rose n'avait pas d'épines, ce ne serait plus la rose !

LA BARONNE.

On peut discuter à propos de tout; mais ces plaisanteries sur le mariage ont le tort d'être un peu surannées aujourd'hui, et elles ont toujours été de mauvais goût. Il faut les laisser aux jeunes libertins, comme on disait dans mon temps. Croyez-moi, si le mariage n'est pas la meilleure des choses; ce n'est pas non plus la pire; rien ne vous offre plus de chance de bonheur que lui, et ce que l'on imagine tous les jours pour le remplacer ne le vaut pas.

DUPLESSIS.

Mais on peut ne pas le remplacer.

LA BARONNE.

Ah! oui, je sais, le célibat vertueux! la vie solitaire! A ce compte-là le monde finirait dans soixante ans. — D'ailleurs, à votre âge, cette vie-là est difficile; je sais que vous la menez, mais pourriez-vous dire qu'elle ne vous ennuie jamais?

DUPLESSIS.

Au contraire, je m'ennuie cruellement.... au moins une fois par jour, le soir, de six à sept heures, quand il faut me faire dîner.... Cette table, assez bien servie, j'en conviens, mais où personne ne s'assied en face de moi, me fait horreur, et parfois, je donnerais ma vaisselle plate pour une as-

siette en terre de pipe dont je n'aurais que la moitié.

LA BARONNE.

Cela revient à ce que je vous disais : le mariage, mon cher, le mariage ! si vous aviez une femme en face de vous, et autour de vous des enfants !

DUPLESSIS.

Oui, les enfants prendraient dans le plat avec les doigts, et ma femme trouverait fade ce qui me paraîtrait salé. Croyez-le, ma respectable amie, il y a des compensations à tout, et, ni le bonheur complet ni le parfait malheur ne sont le lot de l'homme en ce monde. Nous n'avons ici-bas ni le paradis ni l'enfer....

LA BARONNE.

Nous recauserons de cela quand vous aurez quarante ans....

DUPLESSIS.

Vous n'aurez pas très-longtemps à attendre.

LA BARONNE.

La jeunesse a des façons à elle de voir les choses ; mais plus tard, tout change, en nous et autour de nous. Quand l'amour ne vient plus en souriant à notre rencontre, mais qu'il nous faut courir après.... au risque de ne le point attraper, c'est alors que nous sentons le vide de notre solitude....

c'est alors que nous nous apercevons qu'il vaudrait mieux avoir fait comme tout le monde, et assuré une compagnie à nos derniers jours.... Hein ! voilà qui vous rend songeur ! A quoi pensez-vous ?

DUPLESSIS.

Moi ? à rien, je vous jure ; je vous écoute ; je trouve que vous parlez bien : voilà tout.

LA BARONNE.

Quel âge avez-vous ?

DUPLESSIS.

Trente-six ans, et quelques mois de nourrice.

LA BARONNE.

Tant que cela ! c'est beaucoup.

DUPLESSIS.

Je trouve même que c'est trop !

LA BARONNE.

N'exagérons pas les choses ; il n'y a encore rien de perdu !

DUPLESSIS.

Si fait ! il y a la jeunesse.

LA BARONNE.

Bast ! vous rajeunirez avec vos enfants....

DUPLESSIS.

Cela ne suffira peut-être pas à leur mère.

LA BARONNE.

Si c'est une femme raisonnable.

DUPLESSIS.

Une femme raisonnable! en connaissez-vous beaucoup? J'avoue, pour mon compte, que je n'en ai guère trouvé....

LA BARONNE.

Vous en avez peut-être encore moins cherché.

DUPLESSIS.

J'ai eu si peu de temps à moi jusqu'ici.

LA BARONNE.

D'accord! mais on aurait pu vous marier....

DUPLESSIS.

Oui, par procuration, n'est-ce pas? Grand merci! je trouve qu'il n'est que soi à ses noces.

LA BARONNE.

Ces mariages-là sont cependant fort à la mode, et si, pour mon compte, je ne les approuve guère, je suis bien forcée de reconnaître qu'on en fait tous les jours qui ne tournent pas plus mal que d'autres.

DUPLESSIS.

Cela prouve que ces autres-là ne valent pas grand'chose.

LA BARONNE.

Au fait, vous n'avez peut-être pas tout à fait tort? mais, à présent que la voilà faite, cette fortune, il faut bien trouver quelqu'un avec qui la dépenser.

DUPLESSIS.

Ah ! si je n'avais que trente ans !

LA BARONNE.

Vous n'êtes pas difficile ! mais puisque vous en avez trente-six ?

DUPLESSIS.

Eh bien ! je ne me marie pas ! Qui voulez-vous que j'épouse ? Je ne puis pas songer à une jeune fille....

LA BARONNE.

Eh ! pourquoi donc ?

DUPLESSIS.

Toujours ces trente-six ans !

LA BARONNE.

Vous les faites sonner trop haut ? mais pour un homme, quand il est bien conservé, c'est la fleur de l'âge....

DUPLESSIS.

Une fleur d'automne. Allez ! je vois la vie comme elle est, et je prends les choses comme elles sont, en homme qui ne s'est point fait faute d'y réfléchir assez longtemps, et dont les réflexions n'ont pas toujours été couleur de rose.... Mais songez donc un peu, ma chère baronne, à la périlleuse position d'un mari qui a dix-huit ou vingt ans plus que sa femme.... Ni l'un ni l'autre ne s'en apercevront peut-être pas trop les premiers mois.... Mettons, si

vous le voulez, les premières années.... ce sera autant de pris sur l'ennemi : très-bien ! Mais un beau matin, vous vous réveillerez avec quarante-cinq ans, la tempe grisonnante, le front dépouillé.. . et peu d'illusions.... Votre femme, au contraire, entre dans le splendide et radieux épanouissement de sa jeunesse et de sa beauté ; elle monte le versant de la colline, exposé au soleil, couvert de fleurs, au milieu de riants paysages, qu'elle regarde à travers le prisme de l'espérance ; vous, malheureux mari, vous descendez l'autre pente, la pente aride et dépouillée, celle qui s'enfonce dans l'ombre ; vous êtes seul ou à peu près ; car, autour de vous, les rangs s'éclaircissent, et déjà vous avez perdu les compagnons de votre jeunesse, laissés l'un après l'autre à toutes les étapes de la vie. Votre femme, cependant, marche au milieu d'un cortége enthousiaste d'adorateurs, vos ennemis naturels, toujours prêts à profiter de vos erreurs, de vos défaillances et de vos faux pas, sorte de gens sans foi ni loi, véritables condottieres du monde moderne, qui s'enrégimentent, sans réclamer de solde, dans des compagnies franches, et ne se proposent d'autre but que de faire une guerre acharnée aux victimes du Sacrement... et le monde, aussi stupide qu'il est immoral, ne demande pas mieux que de favoriser leurs criminelles tentatives ! car il ne faut pas vous y tromper, dans cette lutte odieuse, les spectateurs

ne manquent jamais de se mettre du côté de celui qui attaque contre celui qui se défend.

LA BARONNE.

Bravo ! un prédicateur ne dirait pas mieux ; mais savez-vous bien, mon cher Arthur, que vous me faites l'effet d'avoir servi longtemps, vous-même, dans ce régiment-là, et de craindre les attaques de vos anciens compagnons d'armes?

DUPLESSIS.

Non; vous savez bien que je n'ai fait de campagne que sur mer : mais ceci ne m'empêche pas de connaître le danger, et de tout faire pour l'éviter. Qui aime le péril, périra.

LA BARONNE.

Voilà une prudence dont je n'ose pas vous blâmer, mais que je ne m'attendais certes pas à rencontrer chez vous.

DUPLESSIS.

Vous voyez bien qu'avec les célibataires il faut s'attendre à tout.

LA BARONNE.

Même aux refus les plus déraisonnables.

DUPLESSIS.

Non, mais aux choix les plus circonspects. Je me vois enfermé dans deux catégories dont je ne puis plus sortir. Les jeunes veuves et les vieilles filles.

LA BARONNE.

Eh ! mais, dans une ville comme Paris, ce suffrage restreint vous laisse encore assez de marge.

DUPLESSIS.

Mais ne voyez-vous pas que ces deux catégories sont également inacceptables? Prenons une veuve, par exemple. Je la suppose encore jeune, belle, ce qui ne gâte rien, et même suffisamment riche ; tous les mérites et tous les avantages à la fois. Il est certain que dans ces conditions-là elle va faire prime sur le carnet conjugal de tous les soupirants de trente à quarante ans.

LA BARONNE.

Sans doute !

DUPLESSIS.

Eh bien ! ces veuves-là, qui sont les meilleures de toutes, ont un grand inconvénient.

LA BARONNE.

Lequel, s'il vous plaît?

DUPLESSIS.

Leur premier mari ! A propos de tout, elles vous le jettent à la tête. On ne saurait croire à quel point la mort l'a transformé : il a maintenant autant de qualités qu'autrefois il avait de défauts. Debout, il était insupportable ; depuis qu'il a quitté la ligne verticale pour adopter l'horizontale, c'est le modèle de toutes les perfections. De son vivant, il était vio-

lent et emporté ; maintenant qu'il est mort, on ne parle plus que de la fermeté d'un noble caractère; son avarice est devenue une sage économie ; ses prodigalités, une générosité naturelle; sa maussaderie, la réserve d'un esprit contenu. Comment voulez-vous lutter avec de tels souvenirs, quand votre invisible ennemi n'est plus, et que vous ne pouvez pas lui rendre les coups qu'il vous porte ? Avez-vous le malheur de refuser un châle à votre chère moitié, le châtiment ne se fait pas longtemps attendre.... « Ce n'est pas mon premier mari qui se serait fait demander deux fois un malheureux cachemire de six mille francs ! Il ne me refusait jamais rien, lui : il ne savait pas dire non. Il était si noble, si dévoué, si bon ! — Eh ! madame, que ne l'avez-vous gardé ? — Ah ! monsieur, voilà une parole odieuse qu'il ne m'eût jamais dite.... Si je l'ai oublié, j'en suis maintenant cruellement punie. — Et moi aussi, madame !... » N'est-ce pas, ma respectable amie, que ce petit dialogue a dû avoir lieu plus d'une fois ? Vous en convenez ? c'est bien ! Mais faites un pas de plus, et avouez qu'il est assez capable de détourner un célibataire du funeste dessein d'épouser une veuve ?

LA BARONNE.

Il y a peut-être un peu de vrai, et, à coup sûr, beaucoup de faux là-dedans — comme dans tout ce que vous dites; vous êtes exagéré comme un Méri-

dional.... que vous n'êtes pas.... et têtu comme un Breton, que vous êtes. — Je vous abandonne les veuves; n'en parlons plus! ce n'est pas votre affaire. Passons à l'autre catégorie, celle des jeunes filles qui....

DUPLESSIS.

Oui, je sais, des jeunes filles qui ne sont plus jeunes?

LA BARONNE.

Vous avez une façon à vous de dire les choses.

DUPLESSIS.

J'appelle un chat un chat.

LA BARONNE.

D'accord! mais il y a chat et chat. On dirait à vous entendre que toutes les filles ont quinze ans, — ou quarante-cinq, — j'en sais entre ces deux âges, ni jeunes ni vieilles, et qui n'ont aucun des inconvénients que vous reprochez aux unes et aux autres. Quelle objection, par exemple, pouvez-vous avoir contre une personne de vingt-cinq à vingt-six ans?

DUPLESSIS.

Je n'en vois pas.... Cependant, vous m'avouerez que, lorsqu'une fille est restée jusqu'à vingt-cinq ans sans se marier, il y a au moins une présomption contre elle. Involontairement, on se demande pourquoi personne n'en a voulu; les suppositions

plus ou moins charitables vont leur train, et, sans trop de méchanceté, il est permis de craindre quelque vice redhibitoire. — Et quand même il n'y en aurait pas, il faudrait toujours tenir compte d'un grave inconvénient, signalé par l'expérience. — Les pauvres créatures s'aigrissent dans les ennuis du célibat, et alors même qu'il a été remplacé par le mariage, il leur reste dans le sang je ne sais quelle âcreté qui rend leur commerce peu agréable. Elles semblent toujours reprocher au mari qui les a épousées vieilles, le crime de ceux qui ont dédaigné leur jeunesse. — Voilà la justice des femmes! Voyez-vous d'ici un pauvre diable comme moi, d'humeur naturellement pacifique, exposé aux continuelles bourrasques d'une épouse quinteuse!... Brou!! rien que d'y penser vous me faites froid dans le dos! de grâce, pas de vieilles filles.... même en peinture! je suis certain que cela me porterait malheur.

LA BARONNE.

Et c'est vous qui parlez de justice! Ah! comme vous les calomniez, ces pauvres créatures; si vous saviez au contraire de quelle reconnaissance elles sont capables envers l'homme qui leur montre un peu d'affection! Elles accueillent comme un libérateur celui qui les fait sortir d'une position toujours pénible, et parfois ridicule. Elles l'aiment pour le mal qu'il empêche, non moins que pour le

bien qu'il fait.... Elles l'aiment trop : c'est là tout ce que l'on peut craindre d'elles : est-ce que la reconnaissance vous fait peur?

DUPLESSIS.

Oui, certes, plus de peur que d'envie! que voulez-vous que j'en fasse de cette reconnaissance? Elle empoisonnerait toutes mes joies. La tendresse de ma femme ne me semblerait avoir d'autre but que de payer sa dette, et je ne saurais plus distinguer en moi le mari du créancier. Ah! je vois que ceci vous étonne, ma respectable amie!... que voulez-vous! malgré son âge, on n'en garde pas moins un sentiment de juste orgueil, une susceptibilité délicate et fière, et on ne laisse jamais échapper une occasion de se dire que si l'on a passé le temps d'être aimé pour soi-même, on saura du moins se résigner à vivre sans amour.

LA BARONNE.

D'où revenez-vous donc, et dites-moi, s'il vous plaît, où vous avez vu qu'un homme était fini à trente-six ans! — vous ne faites que de naître! mais, au fond, savez-vous ce que tout cela prouve?

DUPLESSIS.

Non, en vérité.

LA BARONNE.

Eh bien! cela prouve que le monde a raison dans ce qu'il raconte de vous, et qu'il est permis de

croire au moins la moitié des histoires dont vous êtes le héros.... il paraît que vous avez eu une jeunesse orageuse?

DUPLESSIS.

Ce que l'on pourrait appeler ma jeunesse a duré bien peu de temps!

LA BARONNE.

Ce temps-là, du moins, vous l'avez bien employé, et il vous a suffi pour faire assez de folies?

DUPLESSIS.

Les folies de tous les jeunes gens dans ma position, à qui, vous le savez, l'expérience de leurs devanciers n'a jamais servi. Riche de trop bonne heure, j'ai croqué assez lestement les trois quarts de ma fortune : voilà tout.

LA BARONNE.

C'est déjà bien assez! On vous a aidé quelque peu, j'imagine?

DUPLESSIS.

Naturellement : ces petits services ne se refusent pas à un jeune homme de vingt ans, qui a de l'argent.

LA BARONNE.

C'est alors que vous avez quitté la France?

DUPLESSIS.

Un peu plus tard, — après avoir mangé la moitié de mon deuxième et dernier oncle, qui était en

même temps mon troisième héritage : je n'en attendais pas d'autres. Ceci me fit ouvrir les yeux. Au train dont j'y allais, je pouvais durer encore un an.... après quoi je n'avais plus d'autre perspective que la ruine. — Une ruine honteuse, celle qui n'est ni le résultat d'un malheur immérité, ni la conséquence de quelque noble entraînement, ni le couronnement de quelque généreuse folie.... Mais la pire de toutes les ruines, la ruine sotte, qui ne nous laisse rien dans le cœur, rien dans l'esprit, qu'un souvenir hébété, mêlé de honte et de dégoût. Grâce à Dieu, je n'étais pas homme à suivre une pareille route jusqu'au bout. Je m'arrêtai. Mais il n'était plus temps d'entrer dans ce que l'on appelle en France les carrières sérieuses, dont on ne franchit les abords que lentement et pas à pas. Je ne pouvais plus songer à me faire médecin ou avocat, ce qui, à vrai dire, ne me tentait guère. Je me trouvais dans un embarras cruel. Les amis avec lesquels j'avais gaspillé ma fortune n'étaient pas gens à me venir en aide quand il s'agissait d'en recueillir les débris. Ils m'abandonnèrent, comme leurs pareils abandonnent toujours les malheureux. C'était du reste le seul service qu'ils pussent me rendre : bientôt je me vis seul.

LA BARONNE.

Pauvre garçon!

DUPLESSIS.

Ne me plaignez pas trop, madame; le remède était à côté du mal. La Providence est comme vous; elle a parfois pour moi des bontés de marraine. Cette fois encore elle le prouva bien.

LA BARONNE.

Hé! comment cela? elle vous envoya un troisième oncle à manger?

DUPLESSIS.

Non, de ce côté-là j'avais dévoré toutes mes ressources. Mais elle fit mieux; elle m'apprit à m'en passer; je devins mon oncle à moi-même. Je réalisai en monnaie légale ayant cours forcé — et très-facile en France — ce qui pouvait me rester de mon patrimoine. Pendant ce temps-là, on s'occupait à me nommer un conseil de famille, qui n'ayant pu m'empêcher de me ruiner n'eût réussi qu'à m'empêcher de réparer mes ruines. Je m'improvisai négociant; je fis ce qu'on appelle une pacotille, c'est-à-dire que j'achetai ici bon marché tout ce que j'espérais pouvoir revendre plus cher ailleurs : couteaux, ciseaux, miroirs, boutons, colliers, bracelets, boucles d'oreilles — je ne sortais guère d'une spécialité que j'avais assez bien connue — cela fait, je m'embarquai pour je ne sais plus quelle Amérique, où l'on ne s'égorgeait pas encore au nom de la fraternité. Je restai assez longtemps sur la limite des déserts; un jour même je la franchis.

Ce développement nouveau que je donnais à mon activité me plaisait; j'allais du nord au sud de l'immense continent, faisant toute sorte de commerce, jouant le tout pour le tout avec la fortune, qui fut assez aimable pour me laisser gagner, et ne craignant pas au besoin de risquer ma vie contre elle, quand je ne pouvais pas trouver d'autre enjeu pour tenir sa partie.

LA BARONNE.

Je me rappelle avoir entendu vaguement parler de tout cela; on ne vous avait pas tant oublié que vous voulez bien le dire : vous avez, sans le savoir, occupé la chronique.

DUPLESSIS.

Les jours où elle n'avait absolument rien à faire

LA BARONNE.

Est-il vrai que vous ayez fait aussi la traite des noirs.

DUPLESSIS, *négligemment.*

C'est une des marchandises des plus en faveur dans le pays.

LA BARONNE.

Et vous osez l'avouer! mais c'est une horreur! vous n'êtes plus un homme à mes yeux, vous êtes un véritable monstre!

DUPLESSIS.

Ah! madame, quel bien vous me feriez si vous

pouviez répandre un peu cette opinion. Dans ce monde où cent physionomies effacées se cotiseraient en vain pour faire un type, n'est pas monstre qui veut.

LA BARONNE.

Il paraît que sous l'équateur on cultive aussi le paradoxe, et que vous en avez rapporté! — Est-il vrai que l'empereur du Brésil ait voulu vous faire marquis?

DUPLESSIS.

Mais oui! autant que je me rappelle; marquis de Cavagan, ou de quelque chose comme cela.... un nom qui sonnait bien. J'ai refusé....

LA BARONNE.

Une faute, mon cher, une très-grande faute! Je m'étonne qu'un homme d'esprit comme vous l'ait commise. La noblesse ne fait de honte à personne, et elle n'a jamais eu plus de prestige que depuis qu'elle n'a plus de priviléges.

DUPLESSIS.

Mais un titre ne donne pas la noblesse, et il faut au moins trois générations pour faire un gentilhomme.

LA BARONNE.

Autrefois, peut-être, mais nous avons changé tout cela. A présent, on n'y regarde plus de si près.... un titre est un titre! la couronne de marquis vous

rajeunissait de dix ans, et vous enrichissait de cent mille écus.

DUPLESSIS.

Sans compter qu'elle me rendait ridicule. Je n'admets, moi, que la noblesse d'épée; la noblesse est le prix du sang versé, et on ne la gagne pas pour avoir vendu à un pays de petits miroirs ou de grands couteaux! Et quant à votre plus-value de cent mille écus, soyez tranquille, je n'en ai pas besoin : je suis riche.

LA BARONNE.

Tant mieux! mais c'est plus que jamais le cas de vous marier.

DUPLESSIS.

Encore! ah! quand vous avez une idée en tête....

LA BARONNE.

Plaignez-vous donc, quand je veux votre bonheur! mais vous êtes défiant et ombrageux....

DUPLESSIS.

Eh! mon Dieu, ce n'est pas ma faute! c'est celle des autres.... quand je suis revenu à Paris et que l'on m'a su riche, il y a des gens qui se sont jetés sur moi comme sur une proie.... On dirait vraiment que, dans un certain monde, toute fortune qui apparaît à l'horizon doit être immédiatement jetée en pâture aux plus habiles, aux plus intrigants. Si j'avais été homme à me faire illusion sur mon mé-

rite, voilà qui ne pouvait manquer de m'ouvrir les yeux.... J'ai vu clairement alors que la fortune était tout, et que l'homme n'était rien.... Des personnes dont je n'avais pas même l'honneur d'être connu ont bien voulu ambitionner mon alliance; mais je vous prie de croire qu'au lieu de m'inspirer le moindre orgueil, cette recherche, dont il était bien certain que je n'étais pas l'objet, était plutôt faite pour m'humilier.... Ah! vous voulez me marier! eh bien! ne demandez pas de brevet d'invention. Vous êtes la centième personne chez qui, depuis deux ans, j'ai rencontré cette charitable ambition. Que ne m'a-t-on pas proposé, depuis la fille de quinze printemps, trésor virginal de grâces, de beauté, d'innocence, jusqu'à la veuve de quarante-cinq automnes, plus ou moins bien conservée!... Que vous dirai-je? Je ne voyais plus une mère qui ne me souhaitât pour sa fille, ou une fille qui ne me désirât pour elle-même. C'était autour de moi une véritable *matrimoniomanie*. Je donnais à tout ce qui m'approchait la fièvre du *conjungo*. Ceux qui ne pouvaient l'avoir pour leur propre compte trouvaient le moyen de l'attraper pour le compte d'un autre. J'en éprouvai un tel ennui que je résolus de fuir le monde et de me cacher à tous les yeux.... Je partis.

LA BARONNE.

Sans me dire adieu, ingrat!

DUPLESSIS.

Je l'avoue, et mes torts étaient d'autant plus graves que vous n'aviez pas encore voulu.... Enfin, j'allai en Normandie. J'avais beaucoup admiré dans un de mes voyages, une certaine petite vallée, non loin de Cherbourg, qui est bien un des plus jolis paysages que le bon Dieu ait jamais faits. Imaginez des granits et des bruyères; deux ruisseaux et un bout de forêt; en un mot, quelque chose de sauvage et de charmant.— Si l'on peut être bien quelque part, c'est ici, pensai-je. J'y allai. J'y vécus assez paisible, ne faisant rien, pensant moins encore, élevant mes canards et faisant pondre mes poules. J'y étais depuis trois mois, privé — ou plutôt délivré — de tout commerce avec mes semblables, ne recevant pas même une lettre, car j'avais jugé à propos de ne laisser mon adresse à personne; revues et journaux étaient même consignés à ma porte, — ou plutôt à ma grille, — tant je tenais à oublier la vie sociale, et à me retremper dans l'insouciance et le calme de l'état de nature. Je redevenais robuste et serein comme mes ormeaux et mes grands chênes.

LA BARONNE.

En un mot, vous végétiez. Cela ne finissait point par vous ennuyer un peu?

DUPLESSIS.

On ne m'a point laissé le temps d'en faire

l'épreuve. Un matin, je me laissai induire en tentation d'aller jusqu'à Cherbourg, pour voir fonctionner un comice agricole, qui devait couronner de vieux domestiques et de jeunes dindons. Comme je ne connaissais personne en ville, je ne craignais aucune rencontre fâcheuse. Tout à coup, pendant que je m'appliquais à discerner les mérites des créatures privilégiées qui avaient captivé la faveur de messieurs les jurés, je me sentis frapper sur l'épaule. Je me retournai, et me trouvai face à face avec un assez bon diable de lieutenant de vaisseau, que j'avais connu jadis à la Vera-Cruz. « Il n'est pas bon que l'homme soit seul! » a dit Salomon, qui vécut toujours en assez nombreuse compagnie. Après trois mois de tête-à-tête avec mon jardinier, je commençais à être de l'avis du plus sage de tous les amoureux, et du plus amoureux de tous les sages; aussi je témoignai à mon ancien compagnon de voyage une joie si vive de le revoir, qu'il en fut peut-être aussi surpris que charmé. Je ne lui laissai pas le temps de faire son paquet, je le poussai dans ma voiture, et je l'enlevai comme une jolie femme....

LA BARONNE.

Que vous n'auriez pas été obligé d'épouser.

DUPLESSIS.

Naturellement! Mon ami ne pouvait m'accorder que deux jours. Ces deux jours passèrent comme

un songe, — il était obligé de retourner en ville pour je ne sais quelle corvée à l'Amirauté. Il me demanda de l'aller voir; je promis et je tins parole.

LA BARONNE.

Est-ce que c'est un endroit civilisé, Cherbourg?

DUPLESSIS.

J'y ai connu des femmes charmantes. Je me laissais peu à peu introduire dans ce que l'on appelle en province la *bonne société*.

LA BARONNE.

Et à Paris « la bonne compagnie » mais le mot ne fait rien à la chose.

DUPLESSIS.

Dans ce monde, où il y avait quelques personnes d'une distinction véritable, et que l'on eût remarquées partout, je rencontrai une femme qui avait servi, — c'est-à dire dont le mari avait servi — dans la marine impériale, et qui, depuis son retrait d'emploi, avait tourné vers les idées matrimoniales la plus fiévreuse activité qui ait jamais tourmenté les nerfs d'une fille d'Ève. On eût dit qu'elle s'était juré de marier la moitié du henre humain à l'autre. Cette trop vaillante personne m'entreprit.

LA BARONNE.

Vous voyez bien que l'on n'échappe pas à sa destinée....

DUPLESSIS.

On peut du moins essayer de la fuir.... Guidée par cette émule de M. de Foy, la veuve d'un vice-amiral dirigea contre mon pauvre esquif ses batteries de haut-bord. Je vis le moment où j'allais être contraint d'amener mon pavillon. Il pourrait, du reste, m'arriver de plus grands malheurs. La dame était d'âge discret, assez bien de sa personne; beaucoup d'esprit; trop d'esprit même, pour moi qui n'en ai guère. En vain je manœuvrais pour éviter l'abordage; c'était peine perdue! je la rencontrais, ou plutôt elle me rencontrait partout. J'avais fini par me laisser aller à quelques relations de voisinage avec les châteaux des environs. La dame en profita : elle était de toutes mes parties; les gens croyaient me faire plaisir en ne nous invitant jamais l'un sans l'autre. Ceux qui ne pouvaient m'offrir sa compagnie se croyaient tenus à une compensation, qui consistait à me parler d'elle. Il ne m'était donc plus loisible de l'éviter. Absente, elle trouvait encore le moyen de se rappeler à moi, et de me poursuivre ainsi par procuration. Mon malheur était complet.

LA BARONNE.

Pauvre garçon! mais vous eussiez bien mieux fait de céder tout de suite....

DUPLESSIS.

Vous me connaissez peu. Cette opiniâtreté me

fortifia au contraire dans mon obstination. Seulement je détestai la province, cent fois plus que je n'ai fait de la capitale. On m'avait gâté mon ermitage. Je le quittai comme si j'y eusse laissé les sept plaies d'Égypte, et je pris le train-express pour revenir à Paris.

LA BARONNE.

Et vous fîtes bien! Paris est le seul endroit du monde où l'on puisse vivre à sa guise, et trouver un peu de solitude....

DUPLESSIS.

Et cette solitude, j'en avais un tel besoin que je suis resté tout un grand mois sans venir vous voir, vous, ma meilleure, peut-être ma seule amie.

LA BARONNE.

C'est bien, c'est bien! ne nous attendrissons pas. Dites-moi plutôt si votre système, que je ne discute plus, vous a du moins donné ce bonheur, but unique vers lequel nous courons tous, par des chemins souvent bien détournés.

DUPLESSIS.

Eh bien! je ne l'ai pas encore atteint, ce but toujours fuyant, et malgré mon apparente gaieté et ma feinte insouciance, vous voyez en moi un homme excédé, ennuyé, blasé, mécontent des autres, parce qu'il est mécontent de lui-même, et se demandant aujourd'hui s'il n'a point joué follement son bonheur.... et perdu la partie.

LA BARONNE.

Eh! mon pauvre ami, voilà où vous en arrivez tous, vous et vos pareils, quand vous n'obéissez pas aux lois sociales, qui, croyez-le bien, ne sont autre chose que les lois divines appliquées à l'homme. Vous n'avez plus qu'un moyen de vous sauver.

DUPLESSIS.

Et lequel?

LA BARONNE.

Mais cela va sans dire; mariez-vous!

DUPLESSIS.

Comment? encore!

LA BARONNE.

Toujours!

DUPLESSIS.

Parole d'honneur, j'ai envie de vous prendre au mot, et de vous dire une bonne fois.... Eh bien! mariez-moi, et qu'on n'en parle plus!

LA BARONNE.

Je savais bien que vous finiriez par en arriver là; il vaut mieux tard que jamais. Je vous marierai.... et, de ma main, vous pouvez prendre une femme en toute confiance.... Je crois qu'en ce moment même j'ai justement la personne qui vous convient,

DUPLESSIS.

A la façon dont vous insistiez, je devais peut-être m'en douter quelque peu.

Digitized by Google

LA BARONNE.

Pas le moins du monde : je n'y pensais pas. C'est une idée qui m'est venue tout à l'heure.... Seulement, il se trouve que mon idée est une excellente affaire.

DUPLESSIS.

Excellente!... pour qui? car vous comprenez qu'elle ne peut être bonne pour l'une des parties qu'à la condition d'être mauvaise pour l'autre.

LA BARONNE.

C'est ce qui vous trompe, vilain défiant; car elle est également bonne pour tous deux, et je vous prie de croire que s'il en était autrement, je ne m'en serais pas mêlée.... Mais je ne pense pas qu'il soit possible de trouver des époux mieux assortis. Elle a été faite pour vous et vous pour elle.

DUPLESSIS.

C'est ce que l'on dit à propos de tous les mariages.

LA BARONNE.

Peut-être; mais cette fois c'est moi qui le dis....

DUPLESSIS.

Quel âge a-t-elle?

LA BARONNE.

Vingt-trois ans.

DUPLESSIS.

C'est bien jeune....

LA BARONNE.

Bast! un défaut dont on se corrige tous les jours.... en vieillissant. Elle est jolie; je dirai même qu'elle est très-jolie; blanche et rose.... Mais elle est blonde.... Vous n'aimez peut-être pas les blondes? C'est cependant une couleur fort à la mode cette année.

DUPLESSIS.

J'aimerai la femme qui m'aimera. Mais, voyons! Il y a là-dessous quelque horrible mystère que vous ne me dites point. — La vérité, toute la vérité, rien que la vérité!... Je parie qu'elle boite....

LA BARONNE.

Elle marche comme l'oiseau vole!

DUPLESSIS.

Alors elle est affreusement pauvre....

LA BARONNE.

Eh bien! quand cela serait! ne vous trouvez-vous point assez riche pour deux?

DUPLESSIS.

Sans doute, et j'ai même lu l'autre jour dans le roman d'un jeune auteur — (je le soupçonne d'être pauvre et d'avoir envie d'épouser une femme riche —) que cette inégalité de fortune était une condition de bonheur, et que l'on ne jouissait jamais mieux de l'aisance qu'après l'avoir donnée ou reçue. Cela m'a paru fort ingénieux, et pas mal

dit du tout. Je ferai la connaissance de ce monsieur, et je l'inviterai à mes noces... Nous disons donc que ma future est très-pauvre?

LA BARONNE.

Eh bien non! voilà ce qui vous trompe; elle est presque aussi riche que vous.

DUPLESSIS.

Comment, riche, belle, vingt-trois ans..., et pas mariée! à Paris où les hommes sont tous engagés dans un steeple-chase après la fortune, voilà qui renverse toutes mes idées. Daignez donc condescendre à ma faiblesse et m'expliquer ce mystère.

LA BARONNE.

Il est bien simple : mademoiselle Pauline Duval n'a pas toujours été riche, quoiqu'elle n'ait jamais été pauvre. Sa mère, restée veuve de bonne heure, n'avait qu'une aisance modeste mais qui pourtant leur suffisait : Il faut si peu de chose à deux femmes.

DUPLESSIS.

Alors deux coûtent moins qu'une!

LA BARONNE.

Je parle de deux femmes bien élevées; il est vrai qu'à présent on élève les femmes assez mal. Quoi qu'il en soit, ce qu'elles avaient leur suffisait, et elles vivaient l'une pour l'autre, dans une intimité pleine de charmes. Le mérite de Melle Du-

val n'avait point du reste échappé à tous les yeux : elle a été très-honorablement recherchée ; mais elle a refusé les meilleurs partis, peut-être, par un sentiment de louable fierté, et parce qu'elle ne voulait point épouser, pauvre, un homme riche ; peut-être aussi par excès de tendresse filiale, et pour ne pas abandonner une mère souffrante et qu'elle adorait. Cette mère, elle l'a perdue récemment, et presque en même temps, elle a fait un héritage considérable, mais qui n'a point adouci l'amertume de ses regrets. Et croyez-moi, mon ami, une fille aimante ne pourra jamais être qu'une bonne femme ; vous trouverez dans celle que je vous offre toutes les garanties souhaitables de félicité.... Mais qu'avez-vous ? vous semblez rêveur, presque triste !....

DUPLESSIS.

Pourquoi me faites-vous entrevoir les perspectives d'un bonheur qui ne sera jamais le mien ? Vingt-trois ans, riche et belle ! c'est elle qui ne voudra pas de moi.... et elle aura raison !

LA BARONNE.

Vous pouvez toujours essayer, il ne vous en coûtera rien ; je vous jure de mener la chose discrètement. Qu'avez-vous à craindre ? d'être refusé ? on n'en meurt pas ! je crois d'ailleurs que vous ne le serez point. Je connais ma Pauline : c'est une fille sage, pleine de bon sens ; pas du tout roma-

nesque, et qui ne demande au mariage que ce que le mariage peut donner.

DUPLESSIS.

Mais je ne veux pas non plus qu'elle soit trop raisonnable; je ne désire point épouser un philosophe en jupons, et je serais, croyez-le bien, tout à fait désolé s'il ne restait point un grain de jeunesse et de poésie dans la tête, et surtout dans le cœur de ma femme.

LA BARONNE.

Avouez, mon pauvre ami, que vous êtes bien difficile à contenter.... il vous faut toutes les qualités et toutes les perfections à la fois, et quand vous avez le bonheur de les trouver réunies dans une seule personne, vous vous mettez à la torture pour en faire des défauts.

DUPLESSIS.

Vous voyez bien que je suis un homme impossible, et qu'il faut m'abandonner à mon malheureux sort.

LA BARONNE.

Vous seriez bien fâché maintenant si je vous prenais au mot.... mais je suis bonne femme ! quand voulez-vous rencontrer la jeune personne ?

DUPLESSIS.

La jeune personne! oh ! que voilà un mot qui sent déjà son style officiel. *La jeune personne!* est-ce que

Monsieur le notaire ne va pas bientôt paraître, habit noir, cravate blanche, lunettes d'or, tenant le contrat à la main, s'apprêtant à nous donner connaissance des avantages que les grands-parents font aux futurs époux, et à nous détailler par le menu ce que ces affreux bonshommes appellent dans leur jargon « des espérances » ?

LA BARONNE.

Tout cela, ce sont des phrases, et les phrases ne prouvent rien.... voulez-vous que je vous ménage une entrevue? je ne vends pas chat en poche. Voyons! quand? est-ce oui? est-ce non?

DUPLESSIS.

Arrivé à midi et pendu à une heure!

LA BARONNE.

A quoi bon traîner les choses? vous n'avez plus de temps à perdre ni l'un ni l'autre, et une rencontre, fort inoffensive assurément, est le préliminaire indispensable de toute négociation conjugale

DUPLESSIS.

Tenez! je voudrais m'endormir garçon et me réveiller marié! je m'accommoderais encore de la femme; mais tous ces préambules me sont odieux, ces préparatifs m'obsèdent, ces formalités me mettent hors de moi-même. Vous venez de parler d'une entrevue : je ne me ferai jamais à cette idée-

là. Je la trouverais bouffonne si je ne la trouvais surtout inconvenante.... Ainsi, on ira voir la femme que l'on se propose d'épouser, comme on irait voir le cheval qu'on a l'intention d'acheter. On critiquera celle-ci, comme on marchanderait celui-là. On l'examinera, on la jugera; puis on dira froidement à son intermédiaire officiel ou officieux : décidément, elle ne me convient pas, gardez-la !.... Ah ! je ne suis qu'une espèce d'homme d'affaires, assez mal appris, et peu au courant des belles façons, ayant passé chez les sauvages les plus belles années de ma jeunesse, et n'ayant guère étudié le code de la galanterie qu'avec des *jeunes personnes*, comme vous dites, qui portaient leurs boucles d'oreilles au bout de leur nez.... et cependant, je vous le déclare, si une honnête créature savait que je suis parti un beau soir de chez moi dans l'intention d'aller voir si elle me plaît, et s'il me convient de l'épouser, je regarderais cette démarche comme un consentement, et le refus qui le suivrait comme une injure pour elle.

LA BARONNE.

Avec des sentiments si généreux, on mérite de faire souche ! Mais veuillez vous en rapporter à moi, je saurai ne blesser aucune de vos délicatesses ; je veux respecter jusqu'à leur exagération. N'avons-nous pas les bals, les spectacles, qui nous prêteront leur terrain neutre ?

DUPLESSIS.

Vous avez réponse à tout....

LA BARONNE.

Avec vous, c'est assez nécessaire. Que faites-vous ce soir?

DUPLESSIS.

Ce soir?.... attendez!... eh! mon Dieu, ce que je fais tous les soirs... rien.

LA BARONNE.

Cela se trouve à merveille! Voulez-vous rester à dîner avec moi.

DUPLESSIS, *à part.*

C'est un coup monté.... je gage qu'elle l'attend. Me voilà pris au trébuchet comme une linotte écervelée. (*Haut.*) Je veux bien.... Est-ce que?....

LA BARONNE.

Non certes! je ne tends pas de piéges à mes amis; ce ne sont point là mes façons d'agir. J'aime les choses simples, droites et nettes. Sachez-le bien, mon cher Arthur, et ne l'oubliez jamais : avec moi vous n'aurez jamais à craindre ces petites surprises, qui sont de petites trahisons.... Voyons! cela suffit-il? êtes-vous rassuré?

DUPLESSIS.

Je reste : voilà ma réponse.

LA BARONNE.

Très-bien. Maintenant accordez-moi cinq minutes; le temps de faire un bout de toilette.

DUPLESSIS.

Vous attendez du monde?

LA BARONNE.

Est-ce que vous avez la prétention de n'être personne? Mais sachez bien que quand même je serais seule, je veux, passé six heures, un ruban à mon bonnet. Du reste, pour ne pas vous prendre en traître, je vous préviens que je vous fais dîner avec une brave créature que je protége un peu et que j'aime beaucoup. Elle appartient à une position sociale assez modeste: c'est une institutrice; mais je ne connais pas une meilleure ni plus vaillante nature. Et, tenez! elle a donné des leçons à Mlle Pauline Duval.... Il ne vous sera pas difficile de la faire causer.... car elle cause bien; et comme c'est la plus franche et la plus loyale personne du monde, vous pouvez la croire comme vous me croiriez moi-même. Elle ne mentirait pas pour un empire. Maintenant, tâchez de ne pas trop vous ennuyer pendant que je vais me faire belle.... Je ne vous ai demandé que cinq minutes; si vous étiez marié vous verriez que c'est bien peu!

DUPLESSIS.

Je vous trouve charmante ainsi.

LA BARONNE.

Cela prouve que vous n'êtes pas difficile; mais à mon âge un peu de coquetterie est permise.... parce qu'elle est nécessaire.

SCÈNE II.

LES MÊMES, JUSTINE.

JUSTINE, *entrant.*

Madame a sonné?

LA BARONNE.

Oui. Préparez-moi une robe.

JUSTINE.

Quelle robe veut Madame?

LA BARONNE.

Une belle!

JUSTINE.

Toutes les robes de Madame sont belles.

LA BARONNE.

Flatteuse! Celle qui me va le mieux.

JUSTINE.

Madame va bien à toutes ses robes.

LA BARONNE, *à Duplessis.*

Ne faites pas attention, je la gâte un peu. (*A Justine.*) Eh bien ma robe bleue alors. (*A Duplessis.*) On

Digitized by Google

dit que c'est une couleur d'heureux augure : je vais la porter à votre intention (*à Justine*). C'est bien ! attendez-moi dans ma chambre. (*Justine sort.*)

SCÈNE III.

LA BARONNE, DUPLESSIS.

LA BARONNE.

Eh ! bien, à quoi donc pensez-vous !

DUPLESSIS. (*Il marche à grands pas dans le salon*). C'est donc sérieux tout cela ? Je me marie ! oh ! Je sais bien que si vous l'avez mis dans votre tête, il faudra que j'en passe par là. Mais réfléchissons, pendant qu'il en est encore temps. Le mariage est une grosse affaire.... à tout âge.... et surtout au mien ; si vous ne faites pas de moi le plus heureux des hommes, vous en faites le plus malheureux.... Je sais que vous avez les meilleures intentions du monde : mais suis-je capable d'y répondre ? voyez bien aussi à quoi vous vous engagez : je peux sans doute recevoir encore le bonheur ; mais qui vous

dit que je puis encore le rendre ? Je vous le jure, toute modestie à part, je me demande, non sans effroi, si je puis faire un mari passable.

LA BARONNE.

Un excellent mari ! et je m'y connais.... bien que je n'en ai pas eu de cet échantillon. Vous êtes un homme d'honneur, vous ne manquez ni de cœur ni d'esprit. Je suis désolée de vous dire ces choses-là en face, mais c'est votre modestie qui m'y contraint : je ne fais que réparer ses torts en vous rendant justice.

DUPLESSIS.

Et vous prouvez une fois de plus que la justice est aveugle.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JUSTINE.

JUSTINE.

La toilette de Madame est préparée.

LA BARONNE, *à Duplessis.*

Il ne faut pas que ma robe bleue puisse dire : J'ai failli attendre ! (*Regardant la pendule.*) Il est six

heures moins un quart, et ma jeune amie est exacte comme quiconque est obligé de compter ses minutes et de couper sa vie en petits morceaux. Je m'en vais donc pour revenir, et vous laisse le soin de faire les honneurs de la maison. Vous savez bien que vous êtes chez vous. (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

DUPLESSIS, *seul.*

Il faut convenir que notre chère baronne est une personne assez singulière : vive comme la poudre, capricieuse comme la fantaisie, mobile comme l'imagination d'un poëte ; mais avec cela un cœur d'or et le cœur sur la main ! C'était la meilleure amie de ma mère et elle m'a toujours montré un attachement véritable. Elle me le prouve peut-être d'une façon un peu bizarre, mais qu'importe la preuve, pourvu que la chose soit vraie?... Elle veut mon bonheur : cela est certain; mon bonheur est-il dans le mariage ? Ceci est plus douteux.... En tout cas, si je veux me marier, il est temps! (*Il s'approche de la cheminée et se regarde dans*

la glace.) Je me défends bien.... on ne peut pas dire le contraire.... mais il faut que je me défende, car les années m'attaquent vivement... Il y a beaucoup de cheveux gris sous mes cheveux bruns et j'ai, au coin de l'œil, de petites rides que l'on croirait tracées par une lame de rasoir anglais, tant elles sont fines.... mais qui n'en sont pas moins des rides ! Je vieillis.... là-dessus je ne puis pas me faire illusion à moi-même.... D'ailleurs, quand ces choses-là commencent, elles ne finissent plus, c'est l'homme qui finit ! Eh ! mon Dieu, quel fruit ai-je donc retiré de ce célibat, si courageusement, si obstinément maintenu contre tous ? Aucun ! Le célibat, je le comprends jusqu'à un certain point pour ces oiseaux de haut vol et de brillant plumage; qui peuvent changer d'amours comme de cieux.... Je le comprends pour les papillons de l'inconstance qui voltigent de fleurs en fleurs, de belles en belles, mais je ne voltige pas du tout moi ! il faut pour ce métier-là une vocation que je n'ai pas.

Pour moi, le fruit le plus clair du célibat ce sera une servante maîtresse.... avec un pompier dans la cuisine, — et dans la salle à manger, des héritiers collatéraux, qui ne seront pas même des neveux,... puisque je n'ai ni frères ni sœurs,... décidément cela manque de gaieté ! Si cette jeune fille est vraiment.... ce que dit la baronne.... si elle m'aime un peu.... et puisqu'elle est riche, il faudra

bien qu'elle m'aime un peu pour m'épouser! Oh! alors, la vie change autour de moi.... Moi aussi j'ai une famille, un intérieur.... je vois de petites têtes brunes et blondes me sourire; ma maison, trop grande jusqu'ici, s'emplit de jeux et de chansons.... Folies que tout cela! Je m'imagine être père, et je ne suis pas encore mari.... il me faut cependant la femme avant d'avoir les enfants.... la femme! l'aurai-je jamais? Il y a une heure, c'est moi qui n'aurais pas voulu.... et maintenant j'ai peur qu'elle ne veuille pas.... Pauline!... J'aime ce nom.... il est facile à prononcer.... doux aux lèvres, et doux à l'oreille! il éveille en moi je ne sais quelles images charmantes.... Je voudrais la voir, cette Pauline.... je voudrais surtout l'avoir vue.... La première rencontre me gênera un peu.... je voudrais commencer par la seconde.

SCÈNE VI.

DUPLESSIS, ROZANE.

UN DOMESTIQUE, *annonçant du dehors :*

Mademoiselle Rozane Berton!

(*Rozane entre, regarde la place vide où se tient d'ordinaire la baronne, se détourne, aperçoit Duplessis, et le salue avec une aisance gracieuse....*)

DUPLESSIS, *avançant un fauteuil.*

Veuillez vous asseoir, mademoiselle; Mme la baronne ne tardera pas à rentrer....

ROZANE.

Mille grâces, monsieur; je vais l'attendre.

(*Elle s'approche d'un guéridon, prend une revue et lit.*)

DUPLESSIS, *à part.*

Voilà une femme qui me plaît.... J'aime cet air de franchise et de loyauté; elle semble réservée sans pruderie; il suffit de voir ce grand œil clair et limpide pour deviner une nature intelligente et loyale; quel âge peut-elle bien avoir?... Depuis que je suis à marier je me préoccupe singu-

lièrement de l'âge des femmes.... Je voudrais bien dire un mot à celle-ci, mais la chose ne me semble pas très-aisée : elle ne prend guère garde à moi.... Au fait, elle a peut-être été élevée à l'anglaise.... et je ne lui suis pas présenté.... Ce n'est ni sa faute ni la mienne; mais c'est absurbe! comme si, lorsqu'on se rencontre dans le salon d'amis communs, on ne devait pas se dire tout de suite que les amis de nos amis.... Enfin, c'est l'usage.... conformons-nous! N'importe, cet usage est bête et incommode, — comme tout ce qui nous vient d'Angleterre. — (*Il se rassied*, — *non sans avoir encore tourné les yeux vers Rozane.*)

ROZANE, *à part.*

Si jamais ce monsieur me retrouve, je crois qu'il me reconnaîtra. Il n'a pas l'air d'un méchant garçon; mais qu'est-ce qu'il peut bien venir faire ici? Ma marraine m'avait si bien promis que nous serions seules.... elle sait que je n'aime pas le monde, que je suis d'humeur assez farouche, comme toutes les vieilles filles.... c'est qu'il ne paraît pas vouloir s'en aller.... au contraire! il semble établi très-solidement dans la place.... est-ce que, par hasard, il aurait la prétention de dîner avec nous? Il me gâterait ma soirée.... Je ne sais pas ce que je lis là.... « *Du moi et du non-moi* » par M. Cousin!... Décidément, le *non-moi* est trop fort pour *moi!* (*Elle*

ferme la revue, lève les yeux, et rencontre le regard de Duplessis.)

DUPLESSIS, *à part.*

Je voudrais pourtant trouver quelque chose à lui dire.... c'est par trop bête de rester ainsi l'un devant l'autre, comme deux chiens de faïence.... c'est sa faute.... si elle croit que c'est facile!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LA BARONNE, *dans sa chambre à coucher.*

LA BARONNE, *entr'ouvrant sa porte.*

Est-ce que tu n'es pas là, Rozane?

ROZANE.

Pardon! marraine; j'arrive à l'instant : avez-vous besoin de moi?

LA BARONNE.

Non, vraiment! J'ai bien assez de Justine qui me coiffe tout de travers.... Mais vous ne faites guère de bruit, M. Duplessis et toi.... N'aie pas peur de ce grand garçon, malgré sa longue barbe, ce n'est pas un ogre, et il ne mange pas les petits enfants.

DUPLESSIS.

Non, baronne; même quand ils sont à croquer.

LA BARONNE.

Tiens! tiens! c'est du dernier galant ce que vous venez de dire là.... Savez-vous bien que vous vous formez? Rozane a-t-elle salué? Mais je m'aperçois que j'ai oublié de vous nommer l'un à l'autre, et il paraît que c'est à présent une formalité indispensable.... Rozane, mon bon ami, monsieur Duplessis, dont il est impossible que je ne t'aie point parlé quelquefois; mon cher Arthur, mademoiselle Berton, dont je vous parlais tout à l'heure.... et maintenant que vous vous connaissez comme de vieux amis, causez! (*Elle referme sa porte.*)

SCÈNE VIII.

ROZANE, DUPLESSIS.

DUPLESSIS, *à part.*

Si elle croit que je suis beaucoup plus avancé après cette présentation à travers la porte!

ROZANE, *à part.*

Est-ce qu'il est timide?... à son âge! — ou sot?

il n'en a pas l'air! Enfin, je suis chez ma marraine, c'est peut-être à moi à faire les premiers frais; mais, en vérité, je ne sais que lui dire.... commençons tout de même.... il n'y a que le premier mot qui coûte!... (*Haut.*) Il faut avouer, monsieur, que voilà une présentation singulière. Notre respectable amie est aussi originale qu'elle est bonne, et pour peu que vous soyez formaliste....

DUPLESSIS, *vivement.*

Mais, je ne le suis pas le moins du monde, mademoiselle; et tout à l'heure encore je regrettais en vous regardant de n'avoir pas le droit de vous dire....

SCÈNE IX.

LA BARONNE, *rentrant rapidement.*

Voyez comme me voilà belle! mais que regrettiez-vous donc de ne pouvoir dire à Rozane!

DUPLESSIS.

Qu'ayant des amies si charmantes vous ne songiez pas à les faire connaître à vos amis.

LA BARONNE.

De mieux en mieux! tu l'apprivoises, ma Rozane; mais que cherchez-vous donc là, Duplessis? vous furetez dans tous les coins, comme si vous vouliez faire chez moi une visite domiciliaire.... Voyons! dites tout de suite ce que vous voulez; ce sera plus tôt fait.

DUPLESSIS.

Je voudrais ce que l'on désigne dans les comédies par ces mots sacramentels : une table et ce qu'il faut pour écrire.

LA BARONNE.

Eh! bien, allez dans ma chambre; il n'y a qu'une plume dans toute la maison, et c'est là qu'on la trouve. Justine y est encore : elle vous donnera tout. Allez vite et revenez de même.

SCÈNE X.

ROZANE, LA BARONNE.

ROZANE.

Quel est donc ce monsieur?

LA BARONNE.

Un de mes bons amis et le meilleur garçon du

monde. Un peu original, parfois assez bizarre; point beau....

ROZANE.

Je ne le trouve pas mal; le front haut, l'œil brillant, un air de franchise.

LA BARONNE.

Et puis! un homme est toujours assez bien.... pour un homme! Quel âge lui donnes-tu?

ROZANE.

Vous m'embarrassez.... Je ne l'ai pas tant regardé que cela....

LA BARONNE.

A peu près?

ROZANE.

Entre trente et quarante.

LA BARONNE.

Tu brûles! trente-six : c'est mûr.

ROZANE.

Dame! il est comme moi..., de la seconde jeunesse.

LA BARONNE.

Toi? on ne te donnerait pas vingt ans!

ROZANE.

De peur de me faire tort de dix?

LA BARONNE.

Pas le moins du monde! tu es fraîche comme la rose, ta patronne, aujourd'hui, par exemple, —

mais ôte donc ce chapeau, et lisse-moi ces jolis cheveux, ondés comme par un coup de vent — aujourd'hui tu es en beauté — à m'étonner moi-même.... et aussi bonne à voir qu'à aimer!

ROZANE, *en ôtant son chapeau.*

Comme vous me gâtez, marraine! sans vous je ne serais qu'une pauvre orpheline; je pouvais me croire à peu près abandonnée de Dieu et des hommes.... vous me donnez tout ce qui me manque; vous me tenez lieu de tout ce que je n'ai pas, et je trouve en vous tant d'indulgence et de tendresse que j'oublie parfois que je n'ai plus de mère.

LA BARONNE.

Pauvre chère créature! je voudrais pouvoir faire pour toi bien plus que je ne fais...

ROZANE.

Vous m'aimez! tout n'est-il pas là?

LA BARONNE

Je ne me contente pas de t'aimer, je t'admire! et tu ne te doutes pas, ma mignonne, de quoi surtout je te sais gré? ce n'est pas de travailler et d'être sage : non! pour une nature honnête, pour une fille comme toi, c'est là une chose toute naturelle. Mais ce que je ne saurais trop louer, c'est ta gaieté, ton humeur égale, et cette sérénité d'âme que je lis dans tes beaux grands yeux. La vie, je le sais bien, est parfois lourde pour toi; et cependant, ma

vaillante, tu portes son poids sans courber la tête, aussi légèrement que les cariatides des temples grecs portent leurs chapiteaux de fleurs.

ROZANE.

Eh! marraine, voilà une comparaison bien ambitieuse, et tout à fait classique. Je suis certaine que vous l'avez commise en souvenir de mes examens de l'hôtel de ville; mais, Dieu merci! je ne m'aveugle pas au point de croire que je la mérite....

LA BARONNE.

Elle n'est que juste! tu as les grâces de ces jeunes déesses, et leur calme, et leur fierté....

ROZANE.

La fierté, peut-être! la fierté fait partie de notre programme, à nous autres, filles pauvres; elle est souvent la moitié de notre vertu....

LA BARONNE.

Et la gaieté! crois-tu que je la compte pour rien? je te vois toujours rire!

ROZANE, *sérieuse.*

Cela prouve peut-être que vous ne me voyez pas toujours!

LA BARONNE.

Mon Dieu! comme tu as dit cela! est-ce que tu aurais parfois du chagrin? Je ne sais donc pas tout!

ROZANE.

Du chagrin? non. Mais des soucis parfois! Per-

sonne n'en est exempt, et d'ailleurs, quand on n'en a pas de réels, on s'en crée d'imaginaires, — ce qui revient absolument au même. Puis, si l'on est femme, et il faut bien m'accorder que je le suis un peu.... si peu que ce soit! on a parfois ses papillons noirs et ses diables bleus; mais on est fière, comme vous le disiez tout à l'heure, et on ne les montre à personne. On a bien soin, surtout, de ne pas les laisser voir à ses jeunes élèves, pour qui la vie doit être encore toute couleur de rose.... et qui parfois, pourtant, la voient déjà tout en gris — et tenez! marraine, voilà ce qui, bien souvent me réconcilierait avec ma destinée, si j'étais tentée de jamais me plaindre. J'en rencontre... et des plus jeunes, des plus riches, des plus brillantes, auxquelles chacun porte envie, — et qui ne sont pas heureuses, et qui ne le seront jamais, car, je le sais d'avance, elles se gâteront la vie comme à plaisir.... tandis que moi, pauvre fille, je tire de la mienne le meilleur parti possible.... vous voyez que j'ai un peu de philosophie....

LA BARONNE.

Tu as bien la meilleure de toutes!... Mais, dis-moi, chère enfant, tu ne songes donc pas à te marier?

ROZANE.

Pourquoi me faites-vous cette question, marraine? il me semble, en tout cas, que ce n'est pas

moi qui devrais y songer la première.... et il faudrait que quelqu'un.... c'est étonnant! vous m'avez troublée.... moi, une vieille fille.

LA BARONNE.

Allons! j'ai tort de te faire des questions indiscrètes.... mettons que je n'aie rien dit.... Je ne sais pourquoi ces idées de mariage me trottent par la cervelle.... ou plutôt, je le sais : c'est que je veux marier ton ancienne élève, Pauline Duval, à ce jeune homme, — je veux dire à cet homme encore jeune, avec lequel tu vas dîner tout à l'heure.

ROZANE.

Ils se connaissent?

LA BARONNE.

Non! mais ils se connaîtront. Comme âge, comme position, comme fortune, je crois qu'ils se conviennent — Qu'en penses-tu?

ROZANE.

Je n'en puis rien penser par moi-même, puisque je vois ce monsieur pour la première fois. Mais je tiens ce mariage pour parfait s'il vous semble tel. (*Avec un peu d'ironie :*) Si les positions se conviennent, et si les fortunes sont d'accord, il paraît que c'est là le point capital! Quant aux personnes....

LA BARONNE.

Puisque je te dis que les personnes ne se con-

naissent pas! C'est moi qui veux arranger les choses.... et elles n'en iront peut-être pas plus mal pour cela. Sois-en certaine, mon enfant, sur cent personnes qui se marient il y en a bien quatre-vingt-dix qui ne se connaissent pas beaucoup plus que si elles ne s'étaient jamais vues. Depuis la présentation officielle jusqu'au oui fatal, les semaines plus ou moins longues que l'on passe — celui-ci à faire, celle-là à se laisser faire la cour — sont généralement employées à se tromper réciproquement. On y cache avec le plus grand soin tous ses défauts, que l'on remplace le plus avantageusement possible par toutes les qualités contraires. Plus tard, quand on se retrouvera dans le long tête-à-tête de la vie commune, on s'apercevra bien vite de sa mutuelle erreur, et l'on s'en voudra de sa double déception, quand il n'y aura déjà plus de remède au mal. — N'eût-il pas été bien plus simple de s'en rapporter à des amis d'une impartialité éclairée? Ainsi, par exemple, voici Duplessis et Pauline Duval : ils ne se connaissent ni l'un ni l'autre.... c'est vrai! mais, moi, je les connais tous deux.... ça revient absolument au même.... tu ne trouves pas?

ROZANE.

Dame! s'il faut être bien franche, non; pas tout à fait! mais c'est eux que cela regarde et non pas moi....

LA BARONNE.

Heureusement, car je crois que tu me résisterais : tu es une forte tête, toi!... Mais ce Duplessis écrit donc un volume! on voit bien qu'il ne s'ennuie pas seul. Je vais te l'envoyer. C'est un homme incertain, indécis, et aussi susceptible, par cela même, de recevoir une impression que tu es capable de la donner. Dis-lui du bien de Pauline?

ROZANE.

Ce me sera fort aisé, puisque j'en pense.

LA BARONNE.

A merveille! je vais le relancer. (*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

ROZANE *seule.*

Je n'y comprends rien : il est vrai qu'il n'est pas nécessaire que je comprenne. Ma marraine m'offre une occasion de lui être agréable; je la prends au vol et je fais ce qu'elle veut; il ne faut pas m'en demander davantage. Mais, c'est égal! Je ne suis qu'une pauvre institutrice, gagnant ma vie à courir le cachet, condamnée à subir la sottise des uns et

le dédain des autres, et, comme on dit, cueillant dix épines pour une rose.... et, cependant, je ne consentirais jamais à me marier ainsi.... et cette Pauline, riche, indépendante, heureuse, et qui ne veut pas se donner la peine — ou le plaisir — de choisir elle-même son mari, c'est-à-dire, l'homme qui sera le compagnon de sa vie, le maître de sa destinée, le père de ses enfants.... mais, le voilà qui revient!

SCÈNE XII.

ROZANE, DUPLESSIS.

DUPLESSIS.

Cette chère baronne nous ménage, mademoiselle, des entrées et des sorties savantes : son salon est machiné comme un théâtre, et nous avons tout l'air de jouer la comédie.

ROZANE, *gaiement.*

On dit que les hommes la jouent toujours.

DUPLESSIS.

Je les plaindrais, car cela doit être fort difficile, et pas amusant du tout. Mais là, vraiment, avez-

vous de nous une si triste opinion? elle m'eût affligé dans tous les temps : elle me désole au moment où j'ai un petit service à vous demander.

ROZANE.

Oh! que cela ne vous arrête! demandez toujours.

DUPLESSIS.

Vous y mettez une grâce.... dont je ne sais comment vous remercier....

ROZANE.

Eh bien! ne me remerciez pas, et parlez vite....

DUPLESSIS, *à part.*

Mais c'est plus difficile qu'elle ne le pense. (*Haut.*) Vous avez bien voulu, je crois, donner quelques conseils à une amie de votre marraine, mademoiselle Pauline Duval?

ROZANE.

Vous avez, monsieur, des précautions oratoires d'une obligeance extrême.... mais bien inutiles avec moi; ne vous gênez pas! allez sans crainte et tout droit au fait. J'ai été son institutrice! Le mot ne me fait pas plus peur que la chose.

DUPLESSIS.

Je sais, mademoiselle, que vous avez un courage....

ROZANE.

Bien facile, assurément. Ce qui ne m'empêche pas d'avouer que j'aimerais mieux avoir cinquante

mille livres de rentes comme mademoiselle Pauline Duval — car elle a cinquante mille livres de rentes, monsieur, — mais, puisque je ne les ai pas, et que je dois gagner ma vie....

DUPLESSIS.

Eh! mademoiselle, j'ai gagné la mienne aussi, et je n'en rougis pas plus que vous.

ROZANE.

Eh bien! quand on est obligé de recourir au travail — et personne n'a le droit de s'en plaindre, puisque, à quelques exceptions près, le travail est la loi du monde.... autant celui-là qu'un autre, et je dirai mieux : plutôt celui-là qu'un autre!

DUPLESSIS.

Cependant, vous devez avoir beaucoup d'ennuis, et pour une âme délicate....

ROZANE.

Je ne dis pas non; mais, à côté des ennuis, il y a les compensations.

DUPLESSIS.

Vous devez souvent avoir affaire à des parvenus grossiers et malappris.

ROZANE.

Il est vrai que l'espèce n'en est pas complétement disparue; mais souvent aussi nous rencontrons de jeunes intelligences qui ne demandent pas mieux que de s'ouvrir à la vie sous nos mains:

des cœurs vierges, ignorants du mal, que le monde n'a encore pas eu le temps de gâter, qui ne veulent que s'attacher et aimer. Ah! croyez-le, celles-là nous paient en affection et en tendresse cent fois plus que leurs parents ne pourraient jamais nous payer avec de l'or! et quand déjà elles ne sont plus nos élèves elles sont encore nos amies. Voici, par exemple, mademoiselle Pauline Duval.

DUPLESSIS, *l'interrompant.*

Et à quel âge êtes-vous entrée dans cette rude carrière?

ROZANE.

Un peu tard — à dix-huit ans; car moi aussi j'étais née pour la vie heureuse et oisive! Mais, tout à coup, je me suis vue pauvre. Je perdis en même temps famille et fortune. Je gardai mon courage; je travaillai, je passai des examens, — car nous avons aussi des examens, nous autre femmes! — et telle que vous me voyez, je suis presque bachelier.

DUPLESSIS.

Ne dites pas *presque;* je connais beaucoup de gens qui le sont tout à fait et qui ne vous valent pas. Mais comptez-vous mener toujours cette existence-là, et courir ainsi le cachet jusqu'à soixante ans?

ROZANE, *sérieuse.*

Sans doute! que voulez-vous? on gagne à peu

près le pain de chaque jour.... mais pas celui du lendemain.

DUPLESSIS *à part.*

Pauvre créature! si elle savait à quel point elle m'intéresse.... elle est charmante, — c'est une bonne et belle nature, simple et droite — absolument comme je les aime.... (*Il la regarde un instant sans lui parler.*)

ROZANE (*embarrassée et à part*).

Il ne dit plus rien : à quoi pense-t-il? (*Haut.*) Ainsi, monsieur, vous connaissez une de mes élèves, mademoiselle Duval?

DUPLESSIS.

Moi? pas le moins du monde! je vous jure qu'il y a une heure je n'avais jamais entendu prononcer son nom.... Cela ne vous fatigue pas trop de sortir ainsi par toutes les saisons, de braver la neige en hiver, la pluie au printemps, le soleil en été? Vous semblez délicate!

ROZANE.

C'est pour mieux tromper mon monde! mais telle que vous me voyez, je suis robuste comme un petit chêne, et je suis sûre que je dois ma santé à la vie que je mène. L'exercice et le grand air sont d'une nécessité absolue pour les femmes.... qui s'en privent trop généralement. Il vaut mieux avoir un peu chaud aujourd'hui, un peu froid demain, que

de prendre les pâles couleurs en se cloîtrant dans une chambre. Vous voyez, monsieur, que chaque chose a son bon comme son mauvais côté, et qu'Azaïs n'eut pas tout à fait tort en écrivant le système des compensations.

DUPLESSIS.

C'est vrai; et je comprends si bien la poésie de votre état, quand on l'exerce par entraînement et par goût, que je crois qu'il serait bien difficile de vous en faire changer.

ROZANE.

Il ne faut pas non plus exagérer les choses : on n'a pas le droit de refuser de changer pour être mieux.

DUPLESSIS.

C'est mon avis : si donc on vous offrait une position fixe....

ROZANE.

Il faudrait peser le pour et le contre. Il est bien certain que si vous me proposiez d'être la gouvernante d'une personne de rang royal, avec un traitement de ministre et une pension de retraite....

DUPLESSIS.

Seriez-vous très-exigeante sur le chiffre de la pension?

ROZANE, *le regardant.*

Et vous, monsieur, seriez-vous, par hasard, le chargé d'affaire de quelque souverain ayant une

fille à confier à votre très-humble servante ! parlez, monsieur l'ambassadeur, j'écoute Votre Excellence.

DUPLESSIS.

Hélas! mademoiselle, je ne suis malheureusement rien autre chose qu'un curieux indiscret à qui, peut-être, vous ne pardonnerez point ses questions inconvenantes. Aucun prince ne m'a chargé de faire ses affaires : c'est à peine si je puis venir à bout des miennes, et je m'aperçois que je me mêle des vôtres, sans en avoir le droit.

ROZANE, *un peu froidement.*

On échange ainsi bien souvent, pour passer le temps, des propos auxquels, de part et d'autre, on n'attache nulle importance.

DUPLESSIS, *à part.*

Comme elle a dit cela ! est-ce qu'elle se sentirait piquée? Je vais la pousser un peu : il faut que j'étudie ce caractère original. (*Haut.*) Je vous disais donc, mademoiselle, au début de notre entretien, que j'espérais obtenir de vous quelques renseignements sur une de vos élèves.... et vous ne m'en parlez plus.

ROZANE.

Il me semble, monsieur, que la faute n'est point absolument à moi : vous m'avez interrompue chaque fois que l'ai voulu....

DUPLESSIS.

Allons ! je vois que vous n'avez pas grand'peine

à me mettre dans mon tort; je fais donc mes soumissions et vous prie de me recevoir à merci.

ROZANE, *avec dignité.*

Voilà, monsieur, bien plus de mots qu'il n'en fallait : vous m'êtes présenté par la personne que j'aime le plus au monde, et je suis heureuse de pouvoir vous servir. Veuillez parler.

DUPLESSIS.

Je suis sur le point de prendre un grand parti. Quel âge me donnez-vous!

ROZANE.

Je n'en sais absolument rien, et je vous avoue même que je ne me le suis jamais demandé.

DUPLESSIS.

La chose en effet doit vous importer assez peu. J'ai trente-six ans.

ROZANE.

On dit que c'est à peine l'âge de raison pour les hommes.

DUPLESSIS.

Peut-être : mais, quoi qu'il en soit, je veux faire une fin.

ROZANE.

Comment, une fin?

DUPLESSIS.

Pardon! c'est une manière de parler que nous avons adoptée entre vieux garçons : cela veut dire

tout simplement que je veux me marier. Cela vous étonne?

ROZANE.

Pas le moins du monde. Je trouve cela tout naturel. Le mariage est par lui-même une bonne chose, dont on peut faire une chose excellente; cela doit dépendre un peu de la femme et beaucoup de l'homme.

DUPLESSIS.

Je suis assez de votre avis, et j'en serais bien davantage si je n'avais que trente ans : mais j'en ai trente-six; je ne puis donc épouser une toute jeune fille : ce ne serait point précisément raisonnable; il me faut une personne qui ait déjà une certaine expérience de la vie, et qui ait passé l'âge dangereux de ces illusions que je ne serais plus capable d'entretenir.

ROZANE.

Vous avez autant de prudence que de modestie, et ce sont là deux qualités bien rares, assure-t-on, chez les hommes.

DUPLESSIS.

L'expérience des autres m'a donné la première, et je dois la seconde à la connaissance que j'ai de moi-même. Je désire donc que la compagne de ma vie soit une femme raisonnable, et, quoique femme, vous en conviendrez, mademoiselle, la raison est chose assez difficile à rencontrer chez une femme.

ROZANE.

Sans doute parce que les hommes ont tout pris pour eux!

DUPLESSIS.

Vous raillez fort agréablement; mais je n'en continue pas moins l'exposé de mon programme. Je veux que ma femme ait des goûts simples, car je suis revenu des vanités du monde, et il ne me plairait point d'y être ramené par elle.

ROZANE.

C'est là un désir que je comprends, et il vous sera facile de le faire partager à une fille bien élevée, ayant déjà, comme vous le disiez tout à l'heue, la science de la vie, et comprenant le peu de prix des choses dont vous lui demanderez le sacrifice.

DUPLESSIS.

Ce n'est pas tout : il faut qu'elle soit encore suffisamment intelligente, car, tel que vous me voyez, je suis capable de ne pas trop m'amuser avec une sotte. Il faut qu'elle soit assez sérieuse, car je ne suis plus au temps où l'on aime les poupées, et une femme qui ne saurait que babiller, s'habiller et se déshabiller, ne ferait pas du tout mon affaire : il faut cependant qu'elle ait un certain enjouement, car je compte vivre beaucoup dans mon ménage, et peut-être conduire ma femme à la campagne, et je ne veux ni qu'elle s'ennuie ni qu'elle m'ennuie.

ROZANE.

C'est-à-dire qu'il vous faut tout simplement la huitième merveille du monde : nous allons vous la chercher.

DUPLESSIS.

Vous vous moquez, et vous faites bien. Je reconnais que je vous en donne le droit. Je réclame la perfection comme si j'en étais digne. Mais c'est une fantaisie qui ne fait de mal à personne, — pas même à moi.... Ah! si elle existait quelque part, cette adorable perfection, et qu'elle s'offrît à moi, je sais bien que je devrais avoir la sagesse de la refuser.... en aurais-je le courage?

ROZANE *riant.*

L'espèce est assez rare de ceux qui trouvent la mariée trop belle! Mais cette jeune fille dont vous me parliez tout à l'heure, mademoiselle Pauline Duval, elle est absolument dans les conditions les plus rigoureuses de votre programme, et je ne doute point que du jour où vous l'aurez vue, vous ne soyez persuadé comme moi qu'aucune femme n'est plus capable de faire votre bonheur. Elle a vingt-trois ans.

DUPLESSIS.

Et vous?

ROZANE.

Ce n'est pas de moi qu'il s'agit. J'en ai cinquante.

DUPLESSIS.

Peut-être, — en faisant les années de six mois.... Est-elle jolie?

ROZANE.

Charmante.

DUPLESSIS.

Est-ce qu'elle vous ressemble?

ROZANE.

Elle est aussi blonde que je suis brune. Mais élevée!

DUPLESSIS.

Par vous?

ROZANE.

Surtout par sa mère. Pauline ne manque pas d'esprit; mais elle a plus de bon sens encore : son intelligence est cultivée, et son cœur est bon.

DUPLESSIS.

Je vous remercie, mademoiselle, de tous ces renseignements : ils me rassurent complétement. Je vous sais aussi loyale que je suis sincère, et bien que j'aie depuis fort peu de temps l'honneur de vous connaître, je me sens en vous une confiance absolue, et je vous parle comme si je pensais tout haut. Je ne me dissimule rien, et je vois les choses comme elles sont. Le mariage, quand un homme de mon âge en court l'aventure, c'est le bonheur ou le malheur de ce qui lui reste de vie. Il a mis

tout son enjeu sur une carte, et s'il perd la partie, il est certain de ne pas avoir de revanche.... Eh bien! franchement, maintenant que vous me connaissez, — car vous me connaissez, mademoiselle.:...

ROZANE.

Je crois du moins que je vous devine.... un peu.

DUPLESSIS.

Cela revient absolument au même. — Pensez-vous que cette jeune fille puisse me rendre heureux?

ROZANE.

Elle, ou personne?

DUPLESSIS.

Venant de vous, voilà une parole qui me décide. Mais ne soyez pas bonne à demi, dites-moi un peu comment est.... ma femme.

ROZANE.

Mais je ne fais que cela depuis une heure, que je vous réponds comme à un juge d'instruction.

DUPLESSIS.

Vous n'avez point, par hasard, sa photographie?

ROZANE.

Non! et si je l'avais, je ne vous la montrerais point.... Quand il s'agit des blondes, ces petites horreurs sont de véritables trahisons, qui les rendent méconnaissables. Qu'il vous suffise de savoir

que Pauline est grande et bien faite, avec un embonpoint naissant qui n'a rien de désagréable ; la main petite, le pied cambré, le teint rose et blanc, et un œil gris.... à rendre jaloux tous les yeux bleus du monde.

DUPLESSIS, *regardant Rozane.*

Mais pas tous les yeux noirs !

ROZANE.

Ceux-là ne sont pas en cause !...

DUPLESSIS.

C'est égal ! je me déclare satisfait de ce joli pastel. Voyons maintenant le moral.... Si le ramage répond au plumage....

ROZANE, *s'animant à mesure qu'elle parle.*

Je crois bien ! elle est généreuse comme l'or, bonne jusqu'au dévoûment ; elle adorait sa mère, pour laquelle elle a sacrifié les plus belles années de sa vie.... Toute jeune fille doit la souhaiter pour sœur ou pour amie ; toute mère pour fille ; et tout homme pour femme : il est difficile de la voir sans l'aimer, et dès qu'on l'aime on l'adore.

DUPLESSIS.

Vous y mettez un feu ! Ah ! mademoiselle, vous aimez bien, vous !.... quand vous aimez !

ROZANE, *riant.*

Mon enthousiasme peut vous sembler ridicule aujourd'hui ; demain il vous paraîtra naturel, mais

sachez-le, si j'ai besoin d'excuse près de vous, il s'agit d'une personne à laquelle je suis sincèrement attachée, et je voudrais tant la voir heureuse que je croirais à mon bonheur si j'étais sûre du sien.

DUPLESSIS.

Et c'est pour cela que vous voulez me la faire épouser.... Je vous remercie de la bonne opinion que vous avez de moi.

ROZANE, *vivement.*

Mais je n'ai pas dit cela du tout!

DUPLESSIS.

A la façon dont vous vous en défendez, je pourrais croire que vous pensez le contraire....

ROZANE.

Ceci est encore un piége que vous me tendez....

DUPLESSIS.

Dieu m'en garde! mais tenez, mademoiselle, ce n'est pas ma faute si, en voulant me montrer les grâces et les qualités d'une autre, ce soit précisément les vôtres que vous m'aviez fait voir.

ROZANE, *troublée.*

Monsieur, je ne vous comprends plus....

DUPLESSIS.

C'est qu'il y a des choses que je n'ai jamais su dire. Mais si, parfois, ma parole trahit ma pensée,

il faut me le pardonner mademoiselle; il faut, surtout.... comment vous dirai-je bien cela? avoir plus de confiance.... en vous et en moi.

ROZANE, *relevant timidement les yeux.*

Je ne suis pas née défiante!

DUPLESSIS.

Ne le devenez jamais! la défiance est une arme inutile avec une nature comme la vôtre. Vous semblez si loyale que personne au monde ne se sentirait jamais le courage de vous tromper. Pour moi, je suis ravi de l'entretien que nous venons d'avoir ensemble, et je vais emporter d'une jeune fille, que que je ne connaissais pas il y a une heure, l'opinion la plus favorable; mes résolutions sont arrêtées irrévocablement, et je sens que rien ne pourrait les ébranler.

ROZANE.

Ah! monsieur, si vous saviez quel plaisir vous me faites! me voilà maintenant la plus heureuse des femmes! Elle est si bonne, cette chère Pauline, si charmante, si digne de la recherche d'un galant homme, et si capable d'assurer à tout jamais la félicité d'un homme de cœur!

DUPLESSIS.

J'en suis si fermement convaincu que je vais aujourd'hui même demander sa main.... (*Il regarde attentivement Rozane*), pour un de mes amis.

ROZANE, *vivement.*

Mais je croyais que c'était de vous qu'il s'agissait? Vous me faites marcher de surprise en surprise.... J'avais commencé par ne pas comprendre beaucoup; à présent voilà que je ne comprends plus du tout.

DUPLESSIS.

Eh bien, mademoiselle, ceci m'étonne moins que vous ne seriez peut-être tentée de le croire, car je ne suis pas sûr de me bien comprendre moi-même: je vais cependant tâcher d'être clair.... Vous me croyez un honnête homme, n'est-ce pas, et tout à fait ennemi du mensonge? (*Rozanne fait un signe d'assentiment.*) Voici donc la vérité vraie : ce matin encore j'étais aussi un ennemi déclaré du mariage; mille raisons m'en éloignaient, j'avais peur des autres, plus encore que de moi. La question d'âge surtout m'effrayait.... Ne trouvez-vous pas que ce soit terrible d'avoir trente six ans?

ROZANE.

Il faut consulter là-dessus les filles à marier.

DUPLESSIS.

Eh bien, je vous consulte.

ROZANE.

Hélas! monsieur, je suis une vieille fille, moi, et je ne puis même pas avoir d'avis sur la question.

DUPLESSIS.

Ceci me condamne à la laisser irrésolue, mais permettez-moi d'achever. Ce matin encore je me jurais donc de mourir garçon : mais voilà que de son côté, notre chère baronne se jure aussi de me marier, et elle fait si bien qu'elle m'en met l'idée en tête. Sans doute le terrain était préparé, car l'idée a germé ; elle a grandi ; elle s'est développée ; elle a maintenant la toute-puissance d'une idée fixe ; elle me prend, elle me tient, elle me domine. Je veux me marier!.... Mais c'est ici que les difficultés commencent.... Je vous ai avoué toutes mes faiblesses.... Je suis difficile comme si j'avais le droit de l'être.... Il n'y a pas longtemps encore j'étais bien convaincu qu'une femme comme celle que je désirais, que je rêvais.... était impossible à trouver. Votre marraine a bien voulu songer pour moi à mademoiselle Pauline Duval, et comme alors, je n'aimais personne, je n'avais pas d'objections à lui faire.... et je n'en ai pas fait.

ROZANE.

Et vous en faites maintenant?

DUPLESSIS.

Oui. Et c'est votre faute!

ROZANE.

Encore! Décidément vous êtes incorrigible, et vous mourrez dans l'impénitence finale.

DUPLESSIS.

Voyons, mademoiselle, un peu de franchise et de bonne volonté, je vous en prie. Ne comprenez-vous pas depuis longtemps ce que je n'ose vous dire ?

ROZANE.

Eh ! monsieur, trouvez-vous donc que ce soit plus difficile à dire qu'à comprendre ?

DUPLESSIS.

Hélas ! il y a des aveux charmants à faire, quand on a vingt ans.... et que plus tard, on n'ose plus laisser échapper.... de peur du ridicule.... c'est une question d'âge....

ROZANE.

Au mien, on n'ose plus les entendre.

DUPLESSIS, *avec feu.*

Il faudra bien pourtant que vous les entendiez !.... Oui, mademoiselle, moi qui me résignais avec peine, il y a une heure, au mariage de raison, que tout me conseillait, j'éprouve maintenant le plus ardent désir de faire un mariage d'amour.

ROZANE, *faiblement.*

Voilà, monsieur, ce qu'il faudra dire à mademoiselle Pauline.... Dites-le-lui, comme vous venez de me le dire tout à l'heure....

DUPLESSIS.

A elle? jamais!... (*lui prenant la main.*) Ah ! mademoiselle, laissons là, je vous en conjure, une

personne que je ne connais point.... que je ne veux point connaître.... ce n'est pas elle que j'aime.... et vous savez bien que je ne puis pas l'aimer.... Voyons, n'agitez pas ainsi cette charmante petite main, qu'il me semble si bon de tenir dans les miennes.... que je voudrais l'y garder toujours.... Ah! si vous aviez dans l'âme un peu de la tendresse et de la bonté que je vois briller dans vos yeux.... Mais, relevez-les donc ces yeux charmants, que je les voie encore! (*Elle le regarde.*) Répondez-moi! pourquoi ne me parlez-vous pas? est-ce que je vous fais peur? voyez comme je suis calme.... Rozane, chère Rozane, votre grâce, plus encore que votre beauté, votre loyauté plus que votre esprit, ou plutôt tout cet ensemble de perfections séduisantes qui font de vous une femme accomplie; tout cela m'a pris l'âme; tout cela fait naître en moi un sentiment que je ne me croyais plus capable d'éprouver, et qui m'exalte et m'embrase.... Vous avez fait de moi un autre homme; vous m'avez rendu ma jeunesse; me revoilà au printemps de la vie.... mais je ne suis pas ingrat.... tout ce que vous m'avez donné, je veux vous le rendre.... Rozane, soyez ma femme, car je vous aime!...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LA BARONNE.

LA BARONNE.

J'espère que je vous ai laissé le temps de causer. (*A Duplessis.*) Rozane a-t-elle répondu à toutes vos questions? Vous avais-je trompé? les renseignements ne sont-ils pas de tous points favorables? êtes-vous satisfait?

DUPLESSIS.

Hélas! je n'en sais rien encore; mademoiselle ne m'avait pas tout dit; il me restait à apprendre le plus important, et j'ignore moi-même si vous voyez en moi le plus heureux ou le plus malheureux des hommes....

LA BARONNE.

Ah! Rozane! je te croyais meilleure.... et tu sais qu'il est mon ami!

ROZANE.

Je ne pense pas avoir rien dit à monsieur Duplessis, qui puisse le rendre si malheureux....

LA BARONNE.

Vous êtes, ma parole d'honneur! incompréhensibles tous les deux; aussi je ne vous comprends ni l'un ni l'autre. Seulement, mon cher Duplessis, il faut vous décider; je vous déclare que ma petite Pauline n'est pas destinée à sécher sur pied!... Epousez-vous, ou n'épousez-vous pas?

DUPLESSIS, *regardant Rozane.*

Je crois que j'épouse....

LA BARONNE.

Enfin! mais ce n'est pas sans peine

DUPLESSIS.

Oui, j'épouse.... mademoiselle Rozane.

LA BARONNE.

Comment! Rozane! en voilà bien d'une autre, à présent! Ah! friponne, c'est donc ainsi que tu fais les affaires de tes amies?

DUPLESSIS.

Pardonnez-lui, chère baronne, d'avoir fait surtout les miennes! Mais, n'est-ce point cela que vous vouliez? elle a suivi de point en point toutes vos instructions; elle m'a fait le plus vif éloge de mademoiselle Duval, pour laquelle je puis vous assurer que j'éprouve la plus haute estime.... En l'écoutant je me suis converti au mariage; mais je me suis convaincu en même temps qu'elle seule pouvait faire mon bonheur....

LA BARONNE.

Vous m'accorderez bien quelques minutes pour me remettre de ma surprise.... Vous m'apprenez des choses auxquelles, certes, j'étais bien loin de m'attendre — mais, ne craignez rien, mes amis, je consentirai sans peine à modifier cette partie de mon programme. Vous avez raison, mon cher Arthur, c'est votre bonheur que je voulais avant tout, et celle que vous venez de choisir est plus que personne capable de le faire. Ma bonne Rozane, Dieu te récompense : tu auras un excellent mari; aime-le de tout ton cœur. Arthur, je ne connais pas une femme meilleure que celle-ci; tout en vous en offrant une autre, c'est peut-être elle que je vous souhaitais. Mais, en la choisissant tout seul, vous avez prouvé une fois de plus que vous étiez un garçon d'esprit....

DUPLESSIS.

Pardon, baronne, ce n'est pas mon esprit qui l'a choisie.... c'est mon cœur!

LA BARONNE.

Ne disputons point sur les mots, puisque nous nous entendons si bien sur les choses. A quand le mariage, Rozane?

ROZANE.

Quand monsieur Duplessis voudra : c'est lui le maître!

LA BARONNE.

Déjà? tu te formeras bien vite!

DUPLESSIS.

Ma belle Rozane, je n'ai plus le temps d'attendre; nous mettrons les bans dimanche.

LA BARONNE.

Nous faisons donc aujourd'hui le dîner des fiançailles! (*Elle se regarde dans la glace et arrange les rubans de son bonnet, pendant qu'Arthur baise la main de Rozane.*) J'ai été bien inspirée de prendre ce bonnet-là; il a je ne sais quel petit air de fête.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES.

Un valet de pied ouvre à deux battants la porte de la salle à manger, en disant :

Madame la baronne est servie.

(*Duplessis s'avance et offre son bras à la baronne.*)

LA BARONNE.

Non! donnez la main à votre femme, et allons boire à votre bonheur, mes enfants!

FIN DU MARIAGE IMPROMPTU.

DEUX VILLES MORTES

Digitized by Google

Digitized by Google

SOUVENIRS DE VOYAGE.

DEUX VILLES MORTES.

I

WISBY.

Je me promenais un jour assez désœuvré sur les beaux quais de Stockholm, ayant quelque loisir dont je ne savais que faire. J'avais très-suffisamment admiré la ville de Birger Jarl et de Waldemar Ier.

Je connaissais, comme celui qui l'a bâti, ce palais des rois de Suède, dont l'architecture italienne frissonne sous les brumes du Nord; je savais par cœur le livret du Musée, j'avais consciencieusement étudié les beaux pastels de la Vénitienne Ro-

salba Carriera, et les dieux de la mythologie scandinave, taillés dans le marbre de Carrare par le ciseau de Fogelberg; le Djurgaard n'avait plus de secrets pour moi, et ses détours m'étaient familiers comme les allées du bois de Boulogne.

C'était le moment de partir.

Aussi, en attendant le paquebot qui devait me ramener en Europe (comme on dit à Stockholm), je regardais souvent la vaste mer roulant ses vagues d'émeraude de Cronstadt à Tornéo, de Copenhague à Riga.

Ce jour-là, au milieu des petites pirogues à deux roues qui font à Stockholm le service des gondoles à Venise (on appelle Stockholm la Venise du Nord), et que manœuvrent si habilement les batelières dalécarliennes, j'aperçus une grosse barque pontée et mâtée comme un brick de commerce. Elle portait la même voilure que des joegts robustes avec lesquels les Norvégiens bravent les écueils de leurs terribles côtes, depuis Christiansand jusqu'au cap Nord. La barque était, comme on dit, en partance; on entassait les colis sur le pont; les petits mousses montaient en chantant dans les cordages; les matelots tendaient les voiles; la chaîne de l'ancre s'enroulait autour du cabestan, et les passagers, après avoir échangé des adieux avec ceux qui restaient, mettaient déjà le pied sur la passerelle d'abordage.

Je n'ai jamais pu voir partir un vaisseau sans

aussitôt me sentir au cœur un ardent désir de quitter le rivage et de partir avec lui. Celui-là semblait m'attirer plus encore que tout autre, car j'avais lu sur sa poupe l'*Ostrogoth*, et, un peu au-dessous, GOTLAND.

Perdue dans un repli de la mer Baltique, l'île de Gotland était depuis longtemps dans mes vœux de voyageur, et pourtant elle était si loin de tout, sans être sur la route de rien, que je n'avais jamais espéré la voir. L'occasion était trop bonne pour qu'un touriste de profession pût se permettre de la négliger.

Je pris donc passage sur l'*Ostrogoth*.

Une heure ou deux nous courûmes des bordées dans le beau fjord de Stockholm, et bientôt la haute mer nous berça sur son vaste sein.

J'allai m'asseoir à côté du matelot qui tenait la barre. C'était un véritable fils de ces anciens Scandinaves, qui s'appelaient eux-mêmes les rois de la mer; il avait l'œil de ce gris-vert changeant, que la vague, trop longtemps contemplée, semble donner aux matelots. De longs cheveux roux, déjà grisonnants, tombaient par mèches droites et encadraient sa face large et puissante.

Nous eûmes bientôt fait connaissance et nous causâmes.

« Vous allez à Gotland?

— Oui.

— Les étrangers n'y vont guère !

— Je vais partout.

— Pour vendre?

— Non.

— Pour acheter alors? Je vous plains, car on ne fait guère de commerce à Gotland? Les vieux jours sont passés.

— Je n'achète pas plus que je ne vends : je vais pour voir.

— Alors tout est bien, et vous ne perdrez pas votre temps.

— C'est donc beau, Gotland?

— Quand Dieu eut fini le monde, répondit le matelot en léchant coup sur coup deux ou trois bouffées de tabac, il s'aperçut qu'il lui restait encore un peu d'argile dans la main; et, cependant, il avait déjà créé l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique! Comme il ne voulait rien perdre : « Que ferais-je bien de cela? » se demanda-t-il. Il regarda au-dessous de lui l'Oster Sjon (la Baltique), et il jeta dans ses flots verts la boulette d'argile. Gotland fut créée; Gotland, qui est comme un abrégé des quatre autres parties du monde! L'île enchantée, véritable paradis du Nord, eut pour elle seule des forêts, des lacs, des rivières, des vallons frais, des montagnes superbes.... tout enfin! Vous voyez maintenant, monsieur, si vous avez raison d'aller à Gotland.

De tels récits étaient bien propres à enflammer l'imagination d'un touriste, et je trouvai longues les vingt heures qu'il me fallut passer sur les vagues capricieuses. Ce ne fut donc point sans un vif sentiment de plaisir que j'aperçus aux lueurs douteuses et pâles du matin une grande masse, d'abord indistincte, où bientôt des rochers blancs et une ville noire apparurent confusément dans la verdure des grands arbres.

Cette terre, c'était l'île de Gotland, le but de mon voyage; cette ville, c'était sa capitale, l'antique cité de Wisby, florissante autrefois, maintenant abandonnée, dont le commerce et la vie se sont retirés tout à coup, comme on voit parfois la mer délaisser un point de ses rivages, et faire une solitude inanimée du port que visitaient les vaisseaux de tous les peuples.

Située à peu près au milieu de la mer Baltique, et se développant sur une longueur d'environ quatre-vingts milles, par trente de large, l'île de Gotland, située sur le chemin des navigateurs qui vont de Russie en Suède ou de Suède en Allemagne, offrait aux navires battus par les flots orageux de la Baltique l'abri de ses ports toujours sûrs. Aussi, pendant ces longues périodes d'invasion qui virent les peuples rouler comme des torrents sur l'Europe, Gotland servit de point d'arrêt à ces immigrations, qui allaient devant elles, sans

trop savoir où les poussaient leur instinct et leur fortune. Elles s'y reposaient quelque temps, et repartaient bientôt pour accomplir leur lointain pèlerinage et repeupler le monde. Mais elles y laissaient toujours des traces de leur passage. Maintenant encore, le laboureur qui fouille le sol ramène au jour, avec le soc de la charrue, ces *magna ossa* dont parle le poëte, et qui lui rappellent des générations évanouies et plus puissantes que la sienne; il y retrouve aussi de précieuses monnaies marquées à tous les coins du monde, Anglo-Saxons, Goths et Visigoths, Persans, Arabes et Sarrasins, et que se disputent avidement les opulents numismates de notre Europe.

Il n'y a dans toute l'île que cette ville de *Wisby*, dans le port de laquelle nous abordâmes.

A quelle époque fut-elle fondée? c'est ce qu'il serait maintenant impossible de déterminer. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que, dès le dixième siècle, c'est-à-dire plus de deux cents ans avant l'établissement de la Ligue hanséatique, c'était une des plus importantes places de commerce de l'Europe septentrionale. La célèbre ligue que nous citions tout à l'heure y établit de ses comptoirs, et devint pour l'île entière la source d'une incalculable richesse. Le code maritime de Gotland fut célèbre dans tout le moyen âge : on l'avait traduit en sept ou huit langues, et il avait force de loi chez

tous les peuples qui faisaient le commerce avec le Nord. Mais cette prospérité fut passagère, comme l'est tout ce qui vient de l'homme. Une guerre avec le Danemark commença la ruine de Wisby : Valdemar III, en prenant la ville d'assaut, lui porta un coup dont elle ne se releva point. Copenhague regorgea des richesses enlevées à ce puissant entrepôt de la Baltique. Aujourd'hui la ruine est consommée, et, malgré les deux ou trois mille habitants qui ne parviennent point à peupler sa vaste solitude, Wisby est une *ville morte*.

Elle n'en présente pas moins au voyageur qui vient à elle du côté de la mer un aspect grandiose et saisissant.

De hautes murailles crénelées, presque intactes, flanquées de tours massives et carrées, délimitent nettement son enceinte. Je n'ai pas rencontré dans toute l'Europe une seule ville qui ait conservé au même degré la forte empreinte du moyen âge. Pour retrouver un point juste de comparaison, il faut que mon souvenir retourne jusqu'à Jérusalem, enfermée, elle aussi, dans une ceinture de tours, de bastions et de créneaux. Mais ici s'arrête toute similitude. Jérusalem présente toujours à l'esprit une idée d'incomparable beauté, beauté grave et mélancolique, comme il convient à une reine dans les fers, — esclave, mais reine encore ! Les murailles de Jérusalem, découpant leur

silhouette aux vives arêtes sur le fond tranché et cru d'un azur implacable, que déchire la flèche aiguë des minarets, s'offrant à vous à travers l'ardente réverbération des rochers, vous donnent les éblouissements du vertige. Aussi, quelque symbole que l'on récite, et quelque foi que l'on proclame, on sent au fond de son cœur que ces murailles ont vu s'accomplir la plus grande des choses divines et humaines; que l'histoire de cette ville est l'histoire du ciel et de la terre, et que, du haut de ce Golgotha, dominant la sainte Sion, le Christ laissa tomber, avec le sang et l'eau de son côté, les semences de la moisson d'amour et de charité, mûrie sous le feu des persécutions, qui nourrit encore le monde?

Wisby ne nous offre ni cette grandeur ni cet éclat : les facteurs de la Hanse ne sauraient lutter avec les lions de Juda, ni les rois de Danemark avec les souvenirs de David et de Salomon. Le bleu pâle et mélancolique du ciel du Nord ne peut pas davantage se comparer à l'éclatante lumière orientale. Mais, tel qu'il est, avec ses longues murailles, si admirablement conservées, et décrivant un arc immense dont la corde est formée par le rivage même de la mer; avec ses trente-six tours ou bastions, avec ses portes garanties par des fossés, des courtines, des escarpes et des contrescarpes, avec les grandes ruines de ses dix-huit églises, toutes diverses de forme et d'aspect, et dominant fièrement

les amas de maisons qui se pressent à leurs pieds, Wisby silencieux, froid et sombre, ne produit pas une médiocre impression sur l'esprit du voyageur qui le contemple de loin.

Nous ne conduirons point le lecteur dans toutes ces églises, consacrées à des saints avec lesquels le calendrier du Nord est plus familier que le nôtre : saint Lars, saint Drotten, saint Olaf, saint Goran. Nous n'étudierons point non plus trop minutieusement ces églises, qui offrent à l'artiste de nombreuses et belles variétés de l'architecture du dixième, du onzième, du douzième et du treizième siècle. Nous retrouverions chez nous des spécimens aussi beaux de ces divers styles. Une pourtant m'a frappé : on l'appelle dans la langue du pays *Helige And Kirkan* (c'est-à-dire du Saint-Esprit); elle passe pour la plus ancienne des églises de la ville, et elle est d'une forme que je n'ai point eu l'occasion de rencontrer ailleurs. Elle est octogone, à deux voûtes, et présente, à la voûte du chœur principal, une curieuse ouverture, dont personne à Wisby n'a pu m'expliquer l'usage. Ce que je voudrais rendre ici, c'est l'effet singulier que produisent ces églises, dans un remarquable état de conservation, dont le gros œuvre n'a nullement souffert, dont les toitures sont intactes pour la plupart, mais dont les portes sont arrachées, dont les fenêtres sont brisées, dont les autels sont dépouillés de leurs antiques orne-

ments, et qui présentent partout l'image de cette désolation brutale qui ne vient point du temps, — car le temps donne aux ruines qu'il fait la poésie et la majesté, — mais de l'homme.

Tout à l'entour de ces églises, de belles et larges rues nous montrent des maisons à pignon sculpté, dans ce genre d'architecture que l'on appelle encore aujourd'hui l'architecture allemande, et comme on en trouve de si curieux échantillons, à Hanovre, dans la vieille ville, et surtout à Nüremberg. Ces maisons, qui abritaient autrefois les riches marchands de la Hanse, sont aujourd'hui complétement abandonnées, et rien ne trouble autour d'elles la solitude et le silence. Il semble toujours que les maîtres sont en voyage et que, d'un instant à l'autre, ils vont arriver; mais on les attend toujours et ils ne viennent jamais.

De très-beaux couvents, occupés jadis par les Franciscains, sont maintenant déserts : on se promène sous les arceaux de leur cloître sans rencontrer les austères et graves figures qui les peuplaient autrefois. Mais, si les religieux rentraient demain à Wisby, ils retrouveraient leurs chapelles, leurs cellules, dans le même état où leurs pères les avaient laissées jadis, quand la réforme les chassa.

Il en est du château, que l'on appelle *Wisborg-Slott*, comme du cloître : les murailles sont debout, intactes; les bastions ne semblent point avoir souf-

fert l'injure d'un assaut, et les embrasures qui regardent la mer sont toutes prêtes à recevoir les canons. Au cloître, il ne manque que des moines : il ne manque que des soldats au château.

La petite bourgeoisie, assez pauvre, car ni le commerce ni l'industrie ne sont plus là pour la soutenir de leurs inépuisables ressources, habite d'humbles quartiers et semble se faire justice à elle-même, en ne se regardant plus que comme la gardienne de la ville illustre fondée et enrichie par ses pères.

Tout autour de Wisby, vers le nord, vers le sud et vers l'est, s'étendent de vastes et belles campagnes sillonnées d'admirables routes; les campagnes sont assez bien cultivées et voient prospérer toutes les végétations des climats tempérés : chose unique peut-être dans les îles de la Baltique, le raisin y mûrit en plein air.

Je ne pouvais parcourir Gotland tout entière, bien qu'averti par mes guides que j'y trouverais encore un assez grand nombre de couvents et d'églises : je me fis conduire au point le plus élevé de l'île, sur la colline de Hogklint, pour embrasser du regard un plus vaste horizon. J'aperçus, en effet, dans ces belles campagnes, de nombreux clochers, qui pointaient entre les cimes des grands arbres. C'était l'heure où, chez nous, le son des cloches bénites envoie à la Vierge mère cette salu-

tation recueillie sur les lèvres d'un ange, et qui lui porte les hommages, les prières et l'amour de la terre. Mais le son argentin et mélancolique ne traversa point l'éther silencieux : les tristes églises restèrent muettes.

Je demeurais toujours au sommet de mon observatoire, les yeux attachés sur Wisby, dont je voyais les tours, les murailles et les clochers. Si le ciel du matin m'avait paru pâle et presque effacé, celui du soir développait à mes yeux des splendeurs sans pareilles. Le soleil majestueux descendait lentement dans les profondeurs de la mer, s'attardant à la cime des vagues enflammées. Le ciel, vers le couchant, gardait des teintes ardentes; on eût dit une palette radieuse sur laquelle les plus vives couleurs se fondaient et s'embrasaient. L'éclatante lumière qui flottait à l'horizon dans une bande de pourpre foncé allait s'éteindre au zénith en de légers flocons orangés, qui ménageaient la transition avec l'azur sombre. De grands nuages aux aspects étranges, chariots aux roues étincelantes, trônes d'or, palais aux architectures fantastiques, croulant sous le vent, s'élevaient de la mer et montaient dans le ciel. Et la vieille ville, d'autant plus sombre que l'atmosphère autour d'elle était plus lumineuse, découpait ses grandes lignes noires sur ce fond resplendissant.

II

LES BAUX.

Que le lecteur nous permette maintenant de le transporter à mille lieues de là, sur le rocher des Baux.

Après quelques semaines d'excursions dans cette belle Provence, que le Brun, surnommé Pindare, — sans que l'on ait jamais su pourquoi, — appelait une gueuse parfumée, nous arrivâmes à Arles, ce portique français de l'Italie, tour à tour ville grecque et ville romaine, et qui garde le souvenir et la trace de deux civilisations dans la beauté de ses monuments et dans la beauté de ses femmes. Comment ne pas s'arrêter dans cette noble cité, élevée par César au rang de colonie Julienne, où Constantin résida, et dont il voulut faire, avant Byzance, la ca-

pitale de son immense empire? Nous ne voulions que passer, et nous fûmes involontairement retenu par cet aspect d'une mélancolie pleine de charme, qui semble prêter aux choses une pensée émue et tendre. Nous marchions comme au milieu d'un musée, dans cette enceinte de murailles ébréchées qui entoure une collection de ruines; à chaque pas, l'ombre amie du passé semblait se dresser devant nous. Nous nous arrêtions avec des joies d'antiquaire et d'artiste devant des débris de colonnes et de sarcophages, devant des tronçons mutilés de tous les âges et de tous les styles : tantôt au milieu de cet amphithéâtre, le frère puîné du Colysée de la ville éternelle; tantôt devant les débris du palais de Constantin; plus souvent sous les longs arceaux de ce beau cloître de Saint-Throphime, où nous retrouvions les dernières formules du vieux latin, mêlées et confondues dans le style roman qui commence.

L'hôte affectueux qui nous avait reçu comme on accueille un ami, était visiblement heureux de l'attention sérieuse que nous accordions à ces vénérables restes des temps évanouis, et il nous remerciait du plaisir que nous éprouvions. Un matin que nous nous promenions avec lui dans ce cimetière, aujourd'hui chrétien, des Alyscamps, jadis consacré aux dieux mânes :

« Puisque vous aimez tant les vieilles choses,

me dit-il, il faut que vous me donniez encore un jour, je veux vous conduire aux *Baux*.

— Et qu'est-ce que les *Baux?* lui demandai-je.

— Une *ville morte!* » me répondit-il.

Quelques heures après, un char à bancs qui, pour n'être pas sorti de chez le faiseur à la mode, n'en était pas moins suspendu sur d'élastiques et puissants ressorts, attelé de deux de ces petits chevaux de la Camargue auxquels M. de Pontmartin — le spirituel auteur des *Jeudis de madame Charbonneau* et de tant d'autres productions exquises et charmantes — et les courses des *Angles*, une petite commune qu'il administre en patriarche et en sage, donneront bientôt une célébrité toute française, nous emportait à travers une plaine fertile, couverte d'abondantes moissons, que çà et là coupaient de vastes prairies, et par une route ombragée de lentisques, d'arbousiers et de chênes-verts.

Bientôt, nous aperçûmes dans la distance les premiers contre-forts de ce rameau détaché des Alpes qui, sous le nom d'Alpines, s'avance, en ondulant vers le sud-ouest, jusqu'à cette grande plaine de la Crau, sur laquelle une pluie de pierres est tombée jadis : ainsi du moins le racontent les anciens du pays, lesquels vous montrent encore les pierres pour que vous ne puissiez pas douter de la pluie!

A l'horizon, qu'elles semblaient fermer, des crêtes arides dessinaient sur le ciel leur profil

bizarre : ici des pics aigus, dentelés, taillés en obélisques; plus loin des dômes d'une énorme convexité; là des masses pendant sur le vide; puis d'étroits défilés, s'ouvrant et serpentant dans l'intervalle des monts.

Après avoir assez longtemps poursuivi cet horizon, qui fuyait devant nous, comme font toujours les horizons de montagnes, nous nous trouvâmes tout à coup en face d'un mamelon isolé, qui jaillissait de la plaine, comme une île sort du sein des flots.

« Voilà les Baux! » me dit, en étendant la main vers l'est, mon compagnon de voyage.

Mes regards suivirent la direction qu'il m'indiquait et s'arrêtèrent bientôt sur un ensemble de tours et de murailles, perchées, pour ainsi parler, sur la cime d'un roc, tours penchées et croulantes, murailles entamées par de larges brèches, et dont les puissants débris couvraient les flancs de la montagne, assez semblables à des torrents de rochers roulant des flots de pierres. C'était un spectacle comme l'imagination d'un fantaisiste peut en rêver, mais comme il est donné à bien peu d'hommes d'en contempler jamais.

Nous attachâmes nos chevaux au tronc d'un chêne-vert, et nous commençâmes à monter par des sentiers touffus qui bientôt nous cachèrent la ville.

Quand nous la retrouvâmes, elle se déroulait devant nous tout entière.

« J'avoue, dis-je alors à mon compagnon, que vous entendez assez bien la mise en scène; mais quand je serais un peu averti, je n'en admirerais pas moins, au contraire!

— Alors, me répondit-il, écoutez : je vais vous raconter l'histoire des Baux. »

Et tout en s'arrêtant assez souvent pour reprendre haleine, car la montée était âpre, il me fit le récit qui va suivre.

Balthio, *Bation*, *Baucio*, telles sont les diverses dénominations sous lesquelles les anciens écrits désignent le château des *Baux*. Ce nom, en se généralisant dans le langage local, est devenu une sorte de nom commun qui sert en Provence à désigner tout sommet escarpé. On sait que le mot ligurien *baou* a la même signification.

Les origines de la ville des *Baux* se perdent dans ce qu'on est convenu d'appeler poétiquement la *nuit des temps*. L'imagination méridionale a profité de cette incertitude pour entourer les obscurs commencements de l'antique cité de toutes les poésies de la légende[1].

Les uns racontent gravement que les descen-

1. M. Jules Canonge, l'archéologue enthousiaste chez qui la science ne tue pas l'inspiration, le poëte ému chez qui l'imagination n'opprime jamais le sens droit de l'historien et du critique, a fait de la ville des Baux le théâtre d'un de ces poëmes dans lesquels revit le Midi avec ses splendeurs éclatantes.

dants des rois Mages vinrent des Indes dans la Grèce, où ils bâtirent un château, dans lequel ils déposèrent la couronne de l'un d'eux, le roi Melchior, puis ils s'allièrent aux Grecs et aux Latins. Vers la fin du quatrième siècle, un de ces princes, nommé Balthasar, sous le règne de Théodore, empereur d'Orient, abandonna ses terres, et, emportant ses trésors; suivi de sa femme et de ses enfants, passa la mer et aborda en Provence. Séduit par la beauté charmeresse du noble pays, il bâtit sur une roche, à trois lieues d'Arles, un château auquel il donna un nom dérivé du sien (Balthasar, Balthio, Batio, Baucio, Baux).... Il n'est pas nécessaire d'être de première force en étymologie pour suivre les métamorphoses du même mot dans ces diverses formes.

Une autre conjecture, moins poétique peut-être, mais en revanche plus probable, assigne pour fondateur au château des Baux la famille non moins illustre que puissante des Balthes, dont les rois Goths et Visigoths prétendaient descendre. On sait que les Balthes s'établirent dans la Provence vers le sixième siècle. Lors de la prise d'Arles par Éric, roi des Visigoths, les Arlésiens se retirèrent sur les hauteurs des Baux, d'où l'ennemi les chassa bientôt. Un seigneur de la maison des Balthes, qui avait eu pour sa part la pente méridionale des Alpines, aurait bâti le château, autour duquel plus tard se groupa la ville.

Quoi qu'il en soit, ce n'est qu'au dixième siècle que nous voyons la ville des Baux entrer dans la certitude historique. Elle est mentionnée, pour la première fois, par l'archiviste dom Chantelon, à l'occasion d'une charte de l'abbaye de *Montmajour*, dont on admire encore les nobles ruines à quelques lieues d'Arles. D'après ce document, Pons, aïeul de Guillaume Ier, vicomte de Marseille, et sa femme Profèta, sont désignés comme étant les fondateurs de l'illustre maison des Baux.

A partir de cette époque, nous pouvons suivre d'année en année les seigneurs des Baux : nous les trouvons mêlés à la vie turbulente de la Provence féodale; tantôt vassaux soumis des rois d'Arles, tantôt souverains indépendants, levant bannière et battant monnaie, mais agrandissant toujours leur puissance et rehaussant l'éclat de leur noblesse par la richesse et la splendeur de leurs alliances. Les rois mêmes comptaient avec eux. Au douzième siècle, leur puissance est déjà formidable, ils possèdent soixante-dix-neuf villes, bourgs ou châteaux, et, en 1446, ils obtiennent de l'empereur d'Allemagne, Conrad III, l'inféodation de toute la Provence.

La gloire des lettres ne manquait pas plus que la gloire des armes à cette illustre maison. Elle accueillait et fêtait les troubadours venus d'Espagne et d'outre-mer; eux-mêmes avaient le talent de chanter comme de vaincre. Guillaume des Baux,

prince d'Orange, est cité au premier rang parmi les meilleurs poëtes provençaux. Ce même Guillaume fut couronné roi d'Arles et de Vienne.

Nous ne suivrons pas dans ses diverses péripéties l'histoire de la famille des Baux; elle est à peu près celle de toutes les grandes maisons féodales : elle donne des prélats à l'Église, des héros à la guerre, des poëtes et des muses aux jeux floraux, des négociateurs à la diplomatie, des religieux aux cloîtres, des abbesses aux couvents, des épouses aux rois[1].

Mais voilà qu'au seizième siècle, quand partout s'accomplissait le grand œuvre de l'unité de la

1. Le *Correspondant*, dans un remarquable article (*Deux dynasties françaises chez les Slaves méridionaux*, n° du 25 juillet 1861) où les connaissances historiques s'unissent à un esprit critique des plus distingués, a étudié l'histoire brillante et chevaleresque d'une portion de l'illustre famille des Baux, transplantée dans l'Albanie au temps de Charles Ier, roi de Sicile. Princes souverains chez les Slaves méridionaux, nos héroïques compatriotes opposèrent plus d'une fois le rempart vivant de leur poitrine aux invasions des Turcs, et versèrent leur sang pour l'Europe et la foi chrétienne, — comme les Hongrois et les Polonais, — ces martyrs. La couronne tomba de leur tête vers le milieu du quinzième siècle ; mais la famille survécut à la dynastie, et gagna les limites lointaines de l'Europe orientale. Tout récemment encore nous avons retrouvé en Moldavie des rejetons du vieux tronc; s'il ne porte plus de fruit, il a toujours des fleurs : la dernière fille de l'illustre maison qui fut la gloire de la Provence a gardé quelque chose des rois et des reines dont elle descend :

« *Atavis edita regibus !* »

Madame la comtesse Bildeman a pour elle la poésie et la beauté : n'est-ce pas être encore deux fois souveraine?

France, Bernardin des Baux, commandeur de l'ordre de Jérusalem, et l'un des meilleurs capitaines de son temps, sur terre et sur mer, et qui s'illustra pendant la ligue de Cambrai contre les Vénitiens, fit don de sa principauté au roi de France. Ce fut là, pour les Baux, le commencement de la décadence. La principauté fut dès lors classée parmi les terres que l'on appelait *adjacentes*, et elle releva d'Arles pour le spirituel et le temporel.

A partir de ce moment, le château des Baux servit de refuge à tous les mécontents, et plus d'une fois, à l'abri de ses murailles, les factieux fomentèrent les troubles qui agitèrent le pays. Aussi, quand la main puissante — et peut-être imprévoyante — de Richelieu promena son niveau terrible sur la France féodale, elle s'appesantit sur les Baux. L'antique ville fut démantelée. Mais, comme la forte patience du moyen âge l'avait taillée en grande partie dans le roc vif, il fallut, pour rompre ses masses compactes, l'irrésistible violence de la poudre, qui déchire les flancs de la terre et dompte les plus dures substances. Aussi la ville est tombée par vastes fragments ; des pans de muraille, écroulés ensemble et se tenant encore, couvrent le sol de leurs vastes débris, attestant par la grandeur du ravage la grandeur de l'effort et celle de la résistance.

Cette ruine ne ressemble à aucune autre.

Louis XIII, après qu'il eut, pour satisfaire aux rancunes de son ministre, abattu les murailles et décapité les tours de la vieille féodalité provençale, céda la terre des Baux, érigée en marquisat, à l'un des ancêtres de ces princes de Monaco qui viennent d'abandonner à la France un des derniers lambeaux de leur souveraineté. Cette cession, que rien ne nécessitait, fut le coup de grâce porté à la ville des Baux. Les Arlésiens l'envahirent et la dépouillèrent. C'est ainsi que le corbeau s'abat après l'aigle.

Le château des Baux avait duré près de douze siècles. Pendant cette longue période, ses possesseurs avaient réuni tous les titres qui peuvent flatter l'orgueil humain. Ils avaient été ducs d'Andrie, de Nardo et d'Ursin, princes de Tarente et princes d'Orange, consuls-podestats de la ville d'Arles; sénéchaux et capitaines généraux de Piémont et de Lombardie; grands justiciers, grands amiraux du royaume de Naples.

Ils portèrent aussi les titres de comtes de Provence, rois d'Arles et de Vienne, princes d'Achaïe, comtes de Céphalonie et de Néophante, empereurs de Constantinople, et, selon la parole d'un historien, ils soutinrent leurs prétentions par l'épée ; ils commandèrent des flottes et des armées, et firent plus d'une fois pencher la balance où se pèsent les destinées des peuples et des rois.

Leur État fut le premier qui se constitua en Provence, et, de tout temps, ils se regardèrent comme les égaux de leurs souverains : lors de l'hommage prêté à Frédéric Barberousse, la maison des Baux fut comptée en effet parmi les États de Provence qui ne reconnaissaient point d'autre juridiction que celle de l'empire.

La ville des Baux contenait, au treizième siècle, une population florissante de quatre mille habitants; elle n'abrite plus aujourd'hui qu'une centaine de paysans vivant assez misérablement. Son territoire appauvri ne produit guère que des herbes sauvages, des *buissons* maigres et des lierres, que les filles de celles qui furent jadis chantées par les troubadours cueillent sous le soleil, et vont vendre aux villes du voisinage. Sur ces mêmes collines où brilla jadis l'écusson des princes des Baux, — qui portait d'un côté un cavalier tenant un bouclier et s'avançant l'épée haute; de l'autre, en champ de gueules, une comète à seize rayons d'argent, souvenir des rois Mages, leurs problématiques ancêtres, fidèle et brillante image de leur destinée, — un berger hâve, aux traits flétris, couché parmi les ronces, la tête appuyée sur une pierre dont la mousse envahit les fines sculptures, suit d'un œil triste ses moutons, qui tâchent de vivre en tondant l'herbe avare entre les ruines.

Mon guide, que je n'avais pas interrompu, par-

lait encore lorsque nous arrivâmes au sommet de la montagne.

La ville des Baux se déroulait devant nous tout entière. Je ne sais vraiment ce qui se passa en moi à ce moment: mais il me sembla que je lisais une page de la Bible, aux livres des Prophètes, et que leurs saisissantes images venaient de prendre à mes yeux une réalité frappante pour me donner l'idée de leurs visions sublimes. Jamais, pas même dans ces mornes solitudes de l'Asie, où je me suis plus d'une fois trouvé face à face avec des ruines immenses semant au loin le désert des débris de capitales écroulées, je n'avais vu le tableau d'une grandeur plus désolée. Et pourtant, quelle ville dut jamais être plus puissante que cette ville des Baux, une ville presque monolithe, taillée dans le vif même du rocher, et dont la masse vaste et compacte est sortie de la montagne, comme une statue sort d'un bloc de marbre, imposante, avec ses murailles crénelées, ses églises dont les tours pyramident dans l'air, ses donjons superbes, son château fermement assis sur la crête altière, et dont les fondements de granit descendent d'un seul bond jusque dans les entrailles du globe!

Et, cependant, la ville superbe n'est plus qu'un amas de décombres! La montagne qui la porte a vu tomber l'orgueil de ses nobles forêts; sa fertilité s'est promptement épuisée, et aujourd'hui ses

tristes habitants, qu'elle ne peut plus faire vivre, semblent se contenter de ne pas mourir.

Nous entrâmes dans la ville morte par une brèche, comme des conquérants, et nous gravîmes une rue à pic qui montait tout droit avec la colline. C'était jadis la principale rue de la ville : l'herbe pousse entre les pavés disjoints. La plupart des maisons étaient encore debout, mais penchées, appuyées les unes contre les autres : une pierre enlevée eût jeté à bas toute une rue. La plupart de ces maisons étaient sans portes et sans fenêtres; à l'intérieur, les murailles lézardées, humides, se couvraient de végétations verdâtres. Il n'y en avait point une sur trente qui fût habitée. De temps en temps, nous voyions passer une figure pâle, un spectre douloureux, un homme chargé d'un fardeau et montant péniblement; tantôt c'était une femme, que nous apercevions accroupie sur un seuil misérable ou bien assise dans l'embrasure d'une fenêtre mutilée, laissant tomber de ses mains l'aiguille paresseuse, et nous jetant un regard vague. Je ne sais quelle impression pénible tombait sur moi, c'est à peine si j'osais regarder ces tristes créatures, qui semblaient n'avoir pas plus de réalité que les ombres vaines rencontrées jadis par les héros antiques dans leurs visites aux enfers.

Tout d'abord je cherchai l'église, car il semble que de telles misères rapprochent de Dieu, et que,

pour fuir la terre, notre pensée ne peut aller qu'au ciel.

L'église aussi était une ruine!

Jamais, depuis sa naissance dans la crèche de Bethléem, entre l'âne et le bœuf, le Fils du Très-Haut n'était descendu dans une plus humble demeure : la voûte surbaissée semblait près de tomber sur vous, mal soutenue par de lourds piliers déjetés: l'autel n'était qu'une pierre, et c'était la terre même que foulaient nos pieds. Ah! nous étions bien loin des splendeurs et des pompes de l'Église triomphante; mais ne trouvez-vous point qu'en face de cette austérité, au sein de ce dénûment, le cœur s'épanche avec plus de confiance et de tendresse dans le sein du Dieu des pauvres, des petits et des faibles, — du *bon Dieu!*

En sortant de cette église, je m'enfonçai résolûment dans une gorge que l'on nomme la *gorge d'Enfer*, et qui est certes la bien nommée : c'est une succession de voûtes, sous lesquelles il faut ramper, de grands blocs entassés les uns sur les autres, et d'anfractuosités, ténébreuses retraites des hiboux et des chauves-souris; partout des roches tourmentées, entassées les unes sur les autres, ou projetant sur le vide leurs arches gigantesques, portent sur leurs entablements des espèces do jardins aériens, où mille plantes, qui se réjouissent d'un peu de terre, oubliée par hasard, s'épanouissent

dans leur végétation luxuriante : c'est la seule gaieté de la nature, au milieu de tant de tristesses.

Le château, merveilleusement situé sur une roche coupée à pic vers le sud, occupait une admirable position. Richelieu ne l'a point épargné, il semble avoir épuisé sur lui tous les terribles moyens de destruction dont il disposait. Non-seulement l'œuvre des hommes a été détruite, mais la roche elle-même, sur laquelle le château était assis, a éclaté sous l'effort de la mine. Toute cette pente est recouverte, ou, pour mieux dire, hérissée de débris.

On voit encore deux des grandes sculptures qui ornaient jadis la façade principale.

L'une représente une femme et un vieillard avec une inscription fruste; il m'a été impossible de la déchiffrer.

L'autre nous montre trois grandes figures longuement drapées, à la manière antique.

Quelles sont ces figures? A défaut de l'histoire qui se tait, écoutons la tradition.

« A l'époque où la ville des Baux était occupée par les Romains, nous dit un homme du pays, les trois Maries, débarquées et errantes en Provence, y vinrent demander l'hospitalité; repoussées, elles se reposèrent sous le château, au pied de cette pierre.

Quelque temps après, une épidémie se déclara dans la ville. Or, une épidémie sur la roche des Baux était chose extraordinaire, car le seul bien dont elle a constamment joui et que n'a pu lui enlever la destruction, c'est la pureté de son climat. On dut chercher à cette calamité une cause surnaturelle, et on la trouva dans l'hospitalité refusée aux saintes sœurs; c'est pour les apaiser que fut faite cette sculpture où elles sont représentées. Tous les ans nous la parons de guirlandes de buis et nous venons processionnellement devant elle prier. Ce que tout le monde a pu voir, et ce qui est une chose bien merveilleuse, c'est que, ce jour-là, les trois figures semblent sortir du rocher et paraissent vivantes. »

S'étonnera-t-on de ces naïfs et poétiques récits, si l'on a lu le beau livre consacré par le R. P. Lacordaire à la bienheureuse Marie-Madeleine et à ces miracles des premiers âges de la foi chrétienne, dont la Provence heureuse garde encore un si vif et si touchant souvenir?

Quoi qu'il en soit, ces deux blocs sculptés comptent parmi les plus curieux monuments de l'art dans le midi de la France. Tout frappe en eux, et leurs dimensions gigantesques, et leur présence sur ce sol bouleversé, et leur origine mystérieuse!

En apercevant ces majestueuses figures, on se sent frappé du même étonnement rêveur que vous inspirent ces granits cyclopéens, tout à coup rencontrés dans le désert.

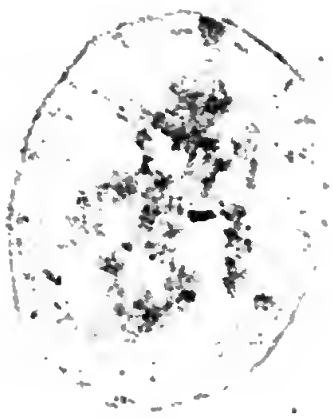
Le rocher des Baux est dominé par une immense terrasse, d'où l'œil embrasse un des plus vastes et des plus magnifiques panoramas qui se puisse imaginer. Vers l'est, les contreforts des Alpes, arrondissant leurs croupes nombreuses; au sud, la Camargue avec ses troupeaux bondissants et le vaste Rhône entr'ouvrant ses deux bras humides pour embrasser un delta fertile; enfin partout la belle Provence avec ses villes, ses villages, ses prairies, ses marais, ces métairies à demi cachées sous les verdures, ses plants d'oliviers pâles.

Je ne sais combien d'heures nous passâmes en méditation au milieu de ces grandes ruines. La nuit tombait du ciel, apportant à la terre le calme et la paix qu'elle répand sur le monde. De toutes parts, nous voyions venir à nous, remontant vers leurs masures, les habitants des Baux qui regagnaient leurs maisons : les hommes chassant devant eux leurs troupeaux; les femmes courbées et gémissantes sous un faix de branchages, pendant qu'au-dessus de leur tête les hirondelles, poussant de petits cris joyeux, s'ébattaient dans la lumière empourprée des derniers rayons.

Il nous restait encore une longue route à faire;

il fallut partir. Bien à regret nous redescendîmes la colline. Quand nous fûmes au pied, je me retournai pour contempler une fois encore cette vision du passé : elle avait complétement disparu. Un linceul de brume enveloppait le cadavre de la ville morte.

FIN.



19114

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

IRÈNE 1

LE MARIAGE IMPROMPTU 169

DEUX VILLES MORTES :

I. Wisby 253

II. Les Baux 265

FIN DE LA TABLE.

8066. — Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google